00020328

Fr
923.945
cas/mem/mem
20328

TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

MÉMOIRES

DU VÉNITIEN

J. CASANOVA

DE SEINGALT.

MÉMOIRES

DU VÉNITIEN

J. CASANOVA

DE SEINGALT,

EXTRAITS DE SES MANUSCRITS ORIGINAUX ;

PUBLIÉS EN ALLEMAGNE,

ET

TRADUITS

PAR M. AUBERT DE VITRY,

Traducteur des Mémoires de Goëthe, etc.

23328

TOME NEUVIÈME.

XXL26

PARIS,

TOURNACHON-MOLIN, LIBRAIRE,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 45.

1828.

F8 [illegible]
[illegible]
20328

00020328

IMPRIMERIE DE A. HENRY,
RUE GÎT-LE-COEUR, N° 8.

MÉMOIRES DE CASANOVA.

CHAPITRE PREMIER.

Événement fâcheux à Amsterdam. — Esther. — Manon Balletti me manque de foi. — Le comte de Saint-Germain. — Sa fuite en Angleterre.

Mon amour pour le jeu et pour le beau sexe me mit en rapport, à La Haye ainsi qu'à Amsterdam, avec plusieurs individus tarés qui compromirent ma tranquillité, ma sûreté, et furent sur le point de compromettre aussi ma réputation. Sans ces maudits penchans, je n'eusse point eu de relations avec un soi-disant comte Piccolomini, ni avec un vaurien appelé Porchini, qui me

rendirent mon second séjour en Hollande aussi désagréable que mon premier voyage y avait été heureux. Il semblait aussi que le sort m'y tînt cette fois en réserve des malencontres que je n'avais pas cherchées.

Je me trouvai un soir à souper à notre table d'hôte, avec deux Français qui venaient d'arriver. J'entends tout à coup l'un des deux dire à son compagnon de voyage : le fameux Casanova doit être maintenant en Hollande! Je voudrais bien le voir, répond l'autre; j'ai une affaire importante à régler avec lui.

Bien sûr de n'avoir rien eu à démêler avec ce personnage, je sentis mon sang s'échauffer; mais, réprimant ce premier mouvement, je lui demandai, du ton le plus poli, s'il connaissait Casanova. Il faut bien que je le connaisse, réplique l'inconnu avec cet air arrogant qui est toujours choquant. Vous ne le connaissez pas, lui dis-je froidement; car c'est moi qui suis Casanova. Sans se déferrer, il me répond d'un ton piquant, que je me trompe fort si je crois être le seul qui porte ce nom.

Je n'avais plus rien à dire; mais je me promis de saisir la première occasion pour obliger mon adversaire à me trouver, en Hollande, l'autre Casanova qu'il cherchait pour le forcer à une explication. En attendant, j'enrageais du sot rôle que je jouais en présence des officiers qui se trouvaient là, et que le court dialogue qu'ils venaient d'entendre, semblait autoriser à me prendre pour un lâche. Ma situation était déjà assez pénible; mais l'effronté personnage continuait d'en abuser. Dans l'orgueil du triomphe qu'il croyait avoir obtenu sur moi, il bavardait à droite et à gauche, n'épargnant pas les mauvaises plaisanteries; enfin, il s'émancipa à me demander de quel pays j'étais. De Venise, lui dis-je. En ce cas, répondit-il, vous devez aimer les Français; car votre République est sous la protection de la France.

J'étais de trop mauvaise humeur pour continuer de plaisanter. De ce ton que l'on prend quand on veut faire sentir à quelqu'un qu'il nous fait pitié, je répliquai que ma République n'avait pas besoin de la pro-

tection de la France, et que jamais, depuis treize siècles qu'elle existait, elle n'avait été réduite à se soumettre sous la tutelle ni du roi de France, ni d'aucun autre souverain. Mais, peut-être, ajoutai-je, prétendrez-vous, pour excuser votre ignorance, qu'il y a aussi deux républiques de Venise?

Un éclat de rire général, châtiment de son impertinence, me rendit la vie; mais, au dessert, son mauvais génie lui délia encore la langue. La conversation était tombée sur le comte d'Albemarle; les Anglais présens faisaient son éloge, disant que s'il eût vécu, l'Angleterre et la France seraient maintenant en paix. Un autre fit l'éloge de sa bien-aimée Lolotte. Je dis que je l'avais connue chez la duchesse Fulvi, et que, par sa conduite, elle avait mérité d'être élevée au rang de comtesse d'Érouville. Le lieutenant-général comte d'Érouville, homme distingué par ses connaissances, l'avait, en effet, épousée. A ces mots, le français me rit au nez, et assura qu'il avait passé une nuit à Paris avec cette dame.

Hors de moi à ces mots, je levai mon assiette, et, comme prêt à la lui jeter au visage, j'en montrai le dos à mon adversaire, que sa manière de porter l'épée indiquait assez pour être un officier. On parla d'autre chose, et deux minutes après on se leva de table. La compagnie défila. Mon adversaire resta, en disant à son camarade qu'il le rejoindrait au spectacle. Persuadé que cet impertinent me suivrait, je sortis de l'auberge, me dirigeant vers Schevelingue; il me suivit effectivement à une quarantaine de pas, et il accéléra sa marche, dès qu'il m'eut vu tourner vers le bois pour l'y attendre.

A dix pas de moi, il dégaîna. Sans me déplacer, j'en fis autant; mais mon épée dont il sentit la pointe sur sa poitrine, l'obligea bientôt de reculer. M'étant rapproché de lui, l'épée baissée, il me dit que nous nous reverrions à Amsterdam si j'y allais; mais je ne le rencontrai que six ans après à Varsovie. J'appris alors qu'il se nommait Varnier; je ne sais si c'est le même qui,

depuis, présida la Convention nationale pendant la tyrannie de Robespierre.

En revenant le soir du spectacle à l'auberge, j'entendis dire que cet officier et son camarade étaient partis pour Rotterdam, mais qu'ils avaient passé auparavant une heure dans la chambre avec un chirurgien. Au souper, personne ne parla de ce qui s'était passé; je crus aussi devoir garder le silence. Seulement, une anglaise fit la remarque qu'aucun homme d'honneur ne pouvait prendre place à une table d'hôte, sans courir le risque d'un duel, quelque prudent qu'il fût.

N'ayant point d'affaire à La Haye, je partis le lendemain pour Amsterdam, une heure avant le jour, afin d'y arriver le soir. J'atteignis cette ville à minuit. L'impatience de revoir Esther m'empêcha de dormir. En me rapprochant d'elle, tous mes feux s'étaient rallumés.

A dix heures, j'étais chez D... O..., il me reçut en ancien ami, me reprochant de n'être pas descendu chez lui. Il m'approuv

l'avoir vendu ma fabrique, prétendant qu'elle m'aurait ruiné, si je ne l'eusse pas transportée en Hollande; il se plaignait de la France dont le manque de parole avait occasioné des faillites qui lui avaient fait tort. Il m'envoya ensuite à Esther.

A mon aspect, cette charmante personne se jeta dans mes bras avec un cri de joie. Elle était grandie de deux pouces, et tout son corps s'était développé dans la même proportion. Elle était parvenue à trouver elle-même les réponses aux questions qu'elle adressait à mon oracle, ce qui l'avait mise en grand crédit auprès de son père; mais elle en avait conclu que je fabriquais aussi moi-même les réponses, et qu'il n'y avait rien de mystérieux dans cet oracle prétendu. Elle me tourmenta pour obtenir de moi un aveu; mais ne voulant ni convenir que je les avais trompés, son père et elle, ni perdre ainsi mon ascendant sur l'aimable fille, je soutins l'existence surnaturelle de l'oracle. Esther parut chagrine de mon opiniâtreté; elle s'adoucit cependant, et je passai des jours délicieux auprès de

cet être charmant. Elle possédait tout ce qui peut donner le bonheur, et elle eût fait le mien, s'il m'eût été possible de renoncer à ma liberté; mais cette liberté était pour moi le premier des biens. Je ne pouvais, d'ailleurs, me décider à me fixer en Hollande.

Un mauvais génie me conduisit à l'hôtel de Lyon, où avait débarqué avec sa digne moitié, le prétendu comte Piccolomini. J'y trouvai des gens de même acabit, qui se disaient tous mes anciennes connaissances; un major Sabi, en uniforme polonais, celui-là m'avait vu à Dresde. Un baron bohémien, de Windau; celui-ci me dit que le comte de Saint-Germain venait d'arriver, qu'il était descendu à l'*Étoile-du-Matin*, et qu'il avait demandé ma demeure; un chevalier de la Périne, bretteur déterminé; je le reconnus sur-le-champ pour ce même Talvis, qui avait fait sauter la banque du prince évêque de Presbourg; enfin, un italien de mauvaise mine, appelé Néri. Mon premier mot fut pour la Périne. Je lui adressai mes remercîmens pour les cent louis

qu'il m'avait prêtés à Presbourg, et je les lui présentai. Il me répondit qu'il se souvenait très-bien de me les avoir prêtés, mais qu'il n'avait pas oublié non plus une circonstance plus importante. Vous me devez, ajouta-t-il, une satisfaction, l'épée à la main. Voici les traces d'une égratignure que vous m'avez faite, il y a sept ans.

A ces mots, il ouvrit son jabot, et montra à la compagnie une légère cicatrice. Tout le monde resta muet. Les cent louis, la cicatrice, la satisfaction demandée, tout cela paraissait singulier. Je répondis à cet original, que j'avais des affaires en Hollande, que je n'y donnais point de satisfaction, mais que je saurais me défendre contre toute attaque, et qu'à compter de ce moment, j'aurais toujours des pistolets sur moi. Il répliqua qu'il voulait satisfaction à la pointe de l'épée, mais qu'il me laisserait le tems de terminer mes affaires.

J'eus la sottise de jouer avec ces fripons. Je perdis d'abord cent ducats. Je finis cependant par gagner. Piccolomini voulait me payer avec un effet de la banque d'Amster-

dam sur une maison de Middelbourg. Je ne l'acceptai que sous condition qu'il m'en compterait le montant le lendemain. Ayant rencontré au café Rigerboos, l'ami de Thérèse Trenti, je lui fis voir l'effet; il me prouva qu'il était faux; sur mes plaintes à la police, on força Piccolomini d'en payer la valeur, qui me fut remise. Lui, la Périne et Windau m'ayant surpris dans ma chambre, où j'étais au lit, me forcèrent de leur donner de l'argent, et décampèrent.

J'appris par Rigerboos, que Thérèse qui ne s'appelait plus Trenti, mais madame Cornelys, faisait d'excellentes affaires à Londres. Je me laissai entraîner par ce jeune homme à une partie de débauche, qui ne me procura que honte et dégoût. Il semblait que tout fût malheur pour moi, aussitôt que je m'éloignais d'Esther. Je parvins à lui rendre sa confiance dans mon oracle, en le consultant sur un fait qui semblait ne pouvoir être connu que d'Esther seule, et en paraissant obtenir une réponse dont elle seule pouvait constater l'exactitude. Des observations physiologiques m'avaient servi

d'oracle dans cette circonstance. La confiance d'Esther me rendit tout son amour; mais pour preuve du mien, elle me demandait le secret de mon oracle. Je ne pouvais lui révéler un mystère qui n'existait pas. Il fallut donc, malgré moi, me refuser à ses désirs, sous prétexte d'un serment, et lui rappeler l'engagement que j'avais contracté envers Sylvia mourante, en lui promettant d'épouser sa fille.

Toutes les fois que je réfléchis aux événemens fâcheux qui troublèrent mon second séjour à Amsterdam, où j'aurais pu vivre si heureux, je demeure convaincu que nous sommes nous-mêmes les premiers artisans de nos malheurs.

M. D.... O.... m'avait invité à souper dans la loge du bourgmestre. C'était une véritable marque de distinction. Car, d'après les statuts, la loge ne peut recevoir que les vingt-cinq membres dont elle se compose. Elle réunissait les plus riches capitalistes de la Bourse. A ma considération, la loge s'ouvrit par un discours en français. On fut si content de moi, que l'on me

nomma membre extraordinaire de la loge pour tout le tems de mon séjour. D.... O.... me dit le lendemain, que la société avec laquelle j'avais soupé, avait 300 millions à sa disposition.

D.... O...., curieux d'éprouver si la science de sa fille était égale à la mienne, avait voulu que nous consultassions l'oracle, chacun de notre côté. Prévoyant la réponse d'Esther, j'avais fait en sorte que la mienne y fût conforme, mais en ajoutant une circonstance qu'elle ignorait. Cette conformité ayant accru son crédit sur l'esprit de son père, elle m'avait su beaucoup de gré de mon attention. Elle n'était pas encore alors revenue de sa défiance sur la réalité de mon oracle. D...O... nous proposa encore depuis, une question à laquelle Esther ne répondit que d'une manière très-obscure. La question était : « L'homme qui a proposé à notre société une affaire importante, est-il réellement l'ami du Roi de France? » Cet homme, je le voyais clairement, ne pouvait être que le comte de Saint-Germain. D.... O.... ignorait que je le connusse. Ce que M. d'Affri

m'avait dit au sujet de ce célèbre jongleur, me revint à l'esprit. Il m'était donc facile de faire briller mon oracle, et de donner à penser à Esther. Ma réponse, digne de la Pythie de Delphes, fut ainsi conçue. « *L'ami désavoue. L'ordre est signé. On accorde. On refuse. Tout disparaît. Diffère.* » Votre oracle est divin, s'écria D.... O...., le mot *diffère*, me regarde. Il me dit tout. Je vais empêcher l'affaire. Il s'agit d'un emprunt de 100 millions pour la couronne de France, qui donne ses diamans en gage. C'est le Roi qui veut la conclure, à l'insu de ses ministres. Il ne faut pas qu'ils en aient vent. Ainsi, je vous prie de n'en dire mot.

Au bout de quatre jours, je m'occupais de l'oracle avec Esther. A dix heures du matin, son père entre à pas précipités. Surpris de le voir si agité, nous nous levons; il nous embrasse à plusieurs reprises, et veut que nous nous embrassions, sa fille et moi. Qu'avez-vous donc, cher papa, dit Esther?

D.... O.... nous fait asseoir à côté de lui,

et nous lit une lettre d'un M. Calcoing, l'un des secrétaires des États-Généraux. D'après cette lettre, l'ambassadeur de France, au nom du Roi son maître, avait demandé aux *hauts et puissans seigneurs* l'extradition du comte de Saint-Germain, dès qu'on pourrait le saisir. A minuit, continuait M. Calcoing, un magistrat s'est rendu avec la force armée à l'*Étoile-du Matin*, où l'on savait qu'il demeurait; mais on ne l'y a pas trouvé. L'hôte a déclaré, qu'à l'approche de la nuit, il était parti par la route de Nimègue. On s'est mis à sa poursuite, mais sans espoir de l'atteindre. On ignore comment il a pu avoir connaissance de l'ordre donné pour l'arrêter, et s'y soustraire.

On ignore, dit-il, répéta D.... O.... Bah! tout le monde le sait; Calcoing lui-même en a informé l'ami du roi de France; il est assez habile pour cela. On témoignera à l'ambassadeur le regret de n'avoir pas reçu l'ordre plus tôt, et il ne s'étonnera de rien, car c'est ainsi que cela se passe d'ordinaire. Maintenant, l'oracle est accompli à la lettre; nous étions sur le point de compter

au fugitif 100,000 florins dont il avait besoin pour le moment. Il nous est resté pour gage le plus beau diamant de la couronne; ce gage lui sera rendu dès qu'il se présentera pour le réclamer, à moins que l'ambassadeur n'en demande la remise. Je n'ai jamais vu de plus belle pierre. Vous voyez combien j'ai d'obligation à votre oracle. Je vais à la Bourse; tout le monde m'y remerciera. Cet après-midi, votre oracle me dira s'il faut déclarer que nous sommes en possession du beau diamant, ou n'en rien dire.

A ces mots, D.... O.... nous embrassa de nouveau, et nous quitta. C'est à présent, me dit Esther, que vous pouvez me donner la plus grande preuve de votre amitié, sans qu'il vous en coûte la moindre chose; vous pouvez me rendre heureuse, me procurer de la considération.

— Ordonnez, cher ange! pourrais-je hésiter à vous rendre heureuse, quand je ne cours aucun risque?

— Mon père, après le dîner, voudra savoir par l'oracle s'il faut déclarer la pos-

session du diamant, ou attendre qu'on le retire. Engagez-le à me consulter. Adressons-nous ensemble à l'oracle. J'emploirai auprès de mon père la réponse que vous aurez obtenue, et mon père m'en aimera davantage.

— Chère Esther! que ne ferais-je pas pour vous prouver mon amitié! Faisons ce que vous désirez.

— Il fallut qu'Esther trouvât elle-même la réponse à sa question, par les procédés que je lui indiquai. Ce ne fut qu'avec la plus grande surprise qu'elle lut ces mots : « La société fera bien de se taire; autrement, elle deviendrait la dérision de l'Europe entière; car le prétendu diamant est artificiel. »

Je crus que l'aimable fille perdrait la raison à force de joie; elle fut sur le point d'étouffer de rire. Quelle réponse! dit-elle enfin; quoi! ce n'est pas un vrai diamant? Comment ont-ils pu se laisser duper ainsi? Comment! mon père en sera instruit par mon oracle? C'est à vous que je suis redevable d'un si beau privilége? On s'empres-

sera de vérifier le fait, et si la pierre se trouve réellement fausse, quelle reconnaissance la société ne doit-elle pas à mon père? Car, sans lui, elle se serait grandement compromise.

La scène devint comique, lorsqu'après le dîner, le bon D.... O.... apprit par sa fille que le diamant était faux. Il se récria; il ne pouvait le croire; il me pria de consulter aussi l'oracle, et lorsqu'il lut la même réponse en d'autres termes, il se décida à faire vérifier le diamant et à recommander le secret, si l'examen confirmait la supercherie; mais cette recommandation fut inutile. Tout le monde était au fait, et l'on crut, quoiqu'à tort, que la société des capitalistes s'était laissé duper, en comptant au fourbe les 100,000 florins.

Esther triomphait; mais son désir de posséder, au même degré que moi, le secret de l'oracle, n'en devenait que plus ardent. On apprit que Saint-Germain s'était rendu à Embden, et de là en Angleterre. J'aurai encore occasion de parler de lui.

A cette époque, c'était la fête de Noël,

je fus frappé du coup les plus sensible. Je reçus un gros paquet accompagné d'une lettre de Manon Balletti; elle était ainsi conçue :

« Soyez raisonnable et recevez de sang-froid la nouvelle que je vous annonce. Le paquet que je vous adresse renferme toutes vos lettres avec votre portrait. Renvoyez-moi le mien; et, si vous avez conservé mes lettres, brûlez-les. Je compte sur votre probité. Ne pensez plus à moi. Je ferai, de mon côté, mon possible pour vous oublier. Demain, à l'heure où je vous écris, j'épouserai M. Blondel, architecte du Roi et membre de l'Académie. Vous m'obligerez beaucoup, si nous nous rencontrons quand vous serez revenu à Paris, de feindre de ne pas me connaître. »

A la lecture de cette lettre, je restai dans un état de stupeur qui dura deux heures, et auquel succéda une profonde consternation. Je fis dire à D.... O.... que je ne me sentais pas bien, et que je ne quitterais pas ma chambre. J'ouvris le paquet et je crus voir un prodige : mon image, autrefois

riante, me semblait, dans le moment, exprimer la fureur et propre à inspirer l'effroi. Je voulus écrire à l'infidèle, et je déchirai toutes les lettres que j'avais commencées. A dix heures, après avoir pris une soupe, je me mis au lit; il me fut impossible de dormir. Je formai et je rejetai cent projets. Je voulais aller à Paris et tuer Blondel que je ne connaissais pas, pour avoir épousé une personne qui m'appartenait et que l'on regardait presque déjà comme ma femme. Je voulais accabler de reproches son père et son frère, pour ne m'avoir pas au moins communiqué ce projet de mariage. Le lendemain, je fus encore obligé de faire prévenir D.... O.... que je ne me trouvais pas mieux. Je passai tout le jour à lire et à relire les lettres de mon infidèle. Le jeûne m'épuisait le cerveau; et, quand je revenais à moi, mon âme se déchirait, j'éclatais de colère; on m'aurait pris pour un fou.

A trois heures, D.... O.... parut pour m'inviter à l'accompagner à La Haye, où les francs-maçons les plus distingués de la

Hollande se réunissaient le lendemain, jour de Saint-Jean ; mais voyant l'état où j'étais, il n'insista pas. Où est le siége de votre maladie, me dit-il? Je lui répondis qu'un grand chagrin en était la cause, et je le priai de n'en plus parler.

Il me quitta l'air très-affligé, en me priant de recevoir la visite de sa fille. Je la vis arriver le lendemain matin avec sa gouvernante. Étonnée à ma vue, elle me demanda quel était donc le chagrin que ma force d'esprit ne pouvait pas surmonter. Je la priai de s'asseoir et de m'épargner un récit douloureux, l'assurant que sa seule présence suffisait pour faire cesser ma tristesse. En parlant d'autre chose, ma chère amie, lui dis-je, j'oublirai le malheur qui m'accable. Habillez-vous, me répondit-elle, et passons la journée ensemble. Depuis trois jours, répliquai-je, je ne vis que de chocolat et de bouillon ; je suis trop faible.

L'inquiétude se peignit alors sur son beau visage. Elle écrivit quelques lignes qu'elle me donna à lire. Elle me marquait que si une forte somme, indépendamment

de ce que me devait son père, pouvait m'être utile, elle voulait être mon médecin. Je lui répondis, en lui baisant la main, que je n'avais pas besoin d'argent, mais que ce qui me manquait, c'était la force d'esprit nécessaire pour prendre un parti. Comme elle me renvoyait à mon oracle, je ne pus m'empêcher de rire.

Comment pouvez-vous rire? me dit Esther d'un air très-sérieux. Votre oracle doit savoir ce qui peut vous guérir.

Je ris, mon cher ange, parce que j'allais moi-même vous prier de le consulter, si vous vouliez. Quant à moi, je m'abstiens, de peur d'en recevoir l'indication d'un remède qui me paraîtrait pire que le mal.

— Il dépendra toujours de vous de l'employer ou non.

— En m'y refusant, j'offenserais ce qui mérite mon respect et ma reconnaissance.

Cette réponse parut faire impression sur elle. Cette charmante amie me demanda, au bout de quelques momens, si elle me ferait plaisir en passant la journée auprès de moi. Je lui répondis que si elle voulait

dîner avec moi, je ferais mettre trois couverts, et que je prendrais quelque chose. La proposition parut lui faire grand plaisir; elle me promit que j'aurais du cabillau accommodé comme je l'aimais, des côtelettes et des huîtres. Esther voulut elle-même préparer quelques ragoûts.

Joyeux de pouvoir passer la journée avec elle, je commençai à croire que je pourrais oublier Manon. Je profitai d'un moment d'absence d'Esther pour me lever. Elle parut charmée de me trouver hors du lit. Avec une grâce enchanteresse, elle me pria de me faire friser et habiller comme pour un bal. Elle voulut choisir et préparer elle-même, avec l'aide de sa gouvernante, les pièces de ma toilette. Laisser faire et obéir, qu'avais-je à faire de mieux?

Ayant pris une seconde tasse de bouillon dont j'avais grand besoin, je comptai sur une journée agréable; et, peu à peu, je m'accoutumais à l'idée de mépriser Manon, au lieu de la haïr. En analysant ce nouveau sentiment, je renaissais à l'espérance et je reprenais courage.

Assis la face tournée vers le feu, entre les mains de Leduc, je ne pouvais pas voir ce que faisait Esther, lorsque, s'approchant de moi, une lettre à la main, l'air triste et inquiet, elle s'accusa timidement d'indiscrétion, pour avoir découvert la cause de mon chagrin. La lettre qu'elle tenait était celle par laquelle Manon me donnait mon congé.

— Ne vous accusez pas, chère amie; plaignez-moi, et ne parlons plus de cela.

— Je puis donc tout lire?

— Si vous voulez. J'en aurai plus de droit à votre compassion.

Toutes les lettres de mon infidèle, ainsi que les miennes, rangées par ordre de dates, se trouvaient sur ma table. Esther se mit à les lire. Sa gouvernante, occupée d'un travail de point, ne se mêlait jamais à notre conversation; nous pouvions donc nous croire seuls. Lorsque ma toilette fut complète, l'aimable fille me dit qu'elle n'avait jamais rien lu avec plus d'intérêt que cette correspondance. Malheureuses lettres, m'é-

criai-je ; elles ont pensé me coûter la vie ! Aidez-moi à les brûler.

— Donnez-les moi plutôt ; elles ne sortiront pas de mes mains.

— Demain, je vous les enverrai.

Il y avait plus de deux cents lettres, dont la plus courte était de quatre pages. Enchantée de les avoir en sa possession, Esther voulut sur-le-champ les remettre en ordre, pour les emporter le soir même. Elle me demanda si je renverrais à Manon son portrait. Je lui répondis que je n'étais point encore décidé.

— Renvoyez-le lui, dit Esther, avec l'expression du plus profond mépris. Votre oracle vous donnera sûrement le même conseil. Où est-il ce portrait? Puis-je le voir?

Le portrait se trouvait sur une tabatière d'or. Je ne l'avais jamais fait voir à Esther, dans la crainte qu'elle ne trouvât peut-être Manon trop belle, et qu'elle n'imaginât qu'un sentiment de vanité me portait à en faire parade, ce qui aurait pu me nuire dans son esprit. Je m'empressai d'ouvrir ma

cassette, et je lui présentai la tabatière. Une autre eût trouvé Manon laide, ou du moins, en eût fait le semblant. Esther, au contraire, fit l'éloge de la figure de sa rivale, se contentant de déplorer qu'un aussi beau visage cachât une âme aussi méprisable.

Elle voulut voir aussi toutes mes peintures que madame Manzoni m'avait envoyées de Venise. Je les lui montrai. Cette exhibition donna lieu à beaucoup de questions, de contes et de plaisanteries.

Nous nous mîmes à table, où nous passâmes deux heures. Revenu rapidement de la mort à la vie, je mangeai du meilleur appétit. Esther se réjouissait d'avoir été pour moi un excellent médecin. En nous levant, je lui promis de renvoyer le portrait de Manon à son mari. Esther avait d'abord approuvé ce projet. Mais une heure après, elle fit parler l'oracle qui prescrivait de renvoyer le portrait, mais à Manon, défendant, comme une noirceur, l'envoi de l'image au mari.

J'embrassai Esther, en lui promettant d'exécuter l'ordre de l'oracle. L'amour se

plaît à tous ces jeux, à l'aide desquels il s'élève bien vite à la hauteur d'un géant.

Vous paraîtrai-je trop curieuse, me dit-elle, si je vous demande où est votre portrait? La lettre annonce qu'il vous a été renvoyé.

— Dans mon chagrin, je l'ai jeté je ne sais où? Un meuble, ainsi dédaigné, ne peut me procurer aucun plaisir.

— Voulez-vous le chercher, mon cher ami; je désire le voir.

Je le découvris et le montrai à Esther. Elle le trouva parlant. Je crus devoir le lui offrir, tout en exprimant le regret qu'il fût si peu digne de cet honneur. Mais elle l'accepta avec la plus vive reconnaissance. Je passai ainsi avec cette charmante personne un jour que je pouvais dire heureux, si le bonheur consiste dans un contentement paisible et réciproque, qui ne trouble point le tumulte des passions. Elle me quitta à dix heures, après que je lui eus donné parole de passer avec elle le jour d'après.

Le lendemain, après neuf heures d'un

sommeil auquel j'avais peine à croire moi-même, je volai auprès d'Esther; je l'accablai de caresses auxquelles elle répondait avec ardeur. Ce ne fut qu'avec peine que nous nous défendîmes contre les transports de notre amour mutuel. Ces confidences que dicte l'affection aussi sincère que tendre de deux cœurs qui se sentent faits l'un pour l'autre, remplirent notre soirée. Je retournai à mon logement, le cœur plein de mon bonheur. Je croyais voir Esther disposée à se donner à moi, lors même que je ne lui communiquerais pas une science qu'il n'était pas en mon pouvoir de lui enseigner. Je me repentais de ne pas lui avoir laissé la persuasion qu'elle en savait autant que moi; mais je ne voyais pas comment je pourrais la désabuser. Je craignais de ne pas obtenir le pardon de mes tromperies. Toutefois Esther seule pouvait me faire oublier Manon, qui déjà me paraissait indigne de tout ce que j'avais voulu faire pour elle.

D.... O.... étant revenu de La Haye, nous dînâmes tous ensemble. Il fut charmé de voir qu'Esther m'eût rendu la santé, en

passant une journée avec moi. Quand nous fûmes seuls, il nous dit avoir appris à La Haye, que le comte de Saint-Germain possédait le secret de fabriquer des diamans qui ne se distinguaient des véritables, que par l'infériorité du poids, et que cet art suffisait bien pour l'enrichir. Ce brave homme pensa mourir de rire, quand je lui contai tout ce que je savais de ce fameux jongleur.

Le jour suivant, je menai Esther au concert. Elle me dit en me quittant, qu'elle ne sortirait pas le lendemain, et que nous pourrions parler de notre mariage. C'était le dernier jour de l'année 1759.

CHAPITRE II.

Adieux à Esther. — Voyage à Stuttgard par Cologne et Bonn. — Séjour à Stuttgard. — Le duc de Wurtemberg, son gouvernement et sa cour. — Mes disgrâces à Stuttgard et mon évasion. — Je cherche refuge à Zurich. — Visite à l'abbaye d'Einsiedeln. — Bon accueil de l'Abbé. — Projet de me faire moine.

—

L'INVITATION d'Esther devait avoir des résultats importans pour tous deux. Elle m'était adressée par l'amour, et l'honneur devait y répondre. En me rendant auprès de mon incomparable amie, je pris la ferme résolution de lui avouer la vérité. Je la trouvai au lit, et sa gouvernante près d'elle. Je jugeai par ses questions, que pour devenir son époux, il fallait lui faire part de la science qu'elle me supposait. Céder à ses vœux, ou m'y refuser, m'était également impossible. J'éludai ses instances, jusqu'au moment où D.... O.... vint me chercher pour dîner.

En retournant près d'elle, je la trouvai endormie. Je ne voulus pas interrompre son sommeil. A son réveil, nous lûmes ensemble les *Héroïdes* si connues d'Héloïse et d'Abélard. Cette lecture, excitant nos transports, nous nous prodiguâmes les plus tendres caresses, mais sans dépasser les limites du devoir, quelque pénible que fût pour nous cette retenue. Je me déterminai enfin à déclarer à Esther la vérité sur mon oracle, dût-elle s'irriter de ma persévérance à en nier la réalité ; elle avait déjà rejeté deux fois comme mensongère l'assurance que je lui donnais à cet égard.

Jamais je n'eusse pu tromper cette jeune personne pleine de raison, si elle eût eu moins d'esprit ; elle m'écouta sans paraître étonnée, sans m'interrompre et sans témoigner de colère. Quand j'eus fini ma confession, elle me dit qu'elle était certaine de mon amour, et qu'elle regardait cet aveu comme une feinte, mais qu'elle ne me presserait plus de lui faire part d'une science que je ne voulais pas, ou que je ne pouvais pas lui communiquer. Ainsi, continua-t-elle, restons

amis pour la vie, et ne parlons plus de cela. Si l'amour vous a ôté le courage d'être franc et loyal, je vous pardonne et je vous plains. Elle ajouta qu'elle était trop convaincue de ma science par les révélations que je lui avais faites, et qui la concernaient personnellement. Je la désabusai en lui expliquant ces révélations par mes connaissances anatomiques et physiologiques. Sur ce, elle me pria de lui apporter, dès le lendemain, les livres qui pouvaient l'instruire dans ces sciences. Je grille d'impatience, me dit-elle, de m'élever au rang des sages, et de me faire honneur auprès des ignorans de ma science cabalistique. Car il faut toujours de la charlatanerie, pour inspirer le respect. Je veux me livrer tout entière aux sciences. Nous nous aimerons jusqu'à la mort, sans que nous ayons besoin de nous marier pour cela.

Content d'être délivré d'un pesant fardeau, je retournai à mon auberge. Dès le lendemain, je portai à Esther les livres qu'elle m'avait demandés pour son instruc-

tion. Je lui indiquai ce qu'il y avait de bon et de mauvais dans cette collection. La franchise qu'elle lisait ce jour-là sur ma physionomie, lui fit grand plaisir. Il fallait aussi qu'elle s'occupât de physique, pour briller par l'emploi de mon oracle, et je la mis sur la bonne voie pour l'étude de cette science. J'avais le projet de voyager un peu en Allemagne, avant de retourner à Paris : je le lui dis : elle m'approuva, et reçut avec joie la promesse que je lui fis de venir la revoir à la fin de l'année. Je n'ai point à me reprocher de l'avoir trompée en lui faisant cette promesse; ce ne fut pas ma faute si les événemens qui survinrent m'empêchèrent de lui tenir parole.

J'écrivis à M. d'Affri pour lui demander un passe-port qui me permît de parcourir l'Allemagne en sûreté. Car les Français et les troupes des autres puissances belligérantes étaient répandus dans tout l'Empire. On me répondit poliment que je n'avais pas besoin de passe-port, mais que si j'insistais, on m'en expédierait un. Cette réponse pou-

vait m'en servir. Je la conservai, et elle me fut en effet très-utile.

Je laissai à la disposition de M. D.... O.... tout l'argent que j'avais chez plusieurs banquiers. Il me donna en échange une lettre de crédit sur dix à douze des premières maisons de l'Allemagne. Je montai, ainsi dans ma chaise, que j'avais fait venir du Mordyk, muni d'environ 100 mille florins de Hollande : car mes diamans, mes bagues, mes effets, me représentaient une valeur considérable. Je renvoyai à Paris, un de mes domestiques, suisse de nation. Leduc m'accompagna, il était assis derrière la voiture.

Ce court récit contient l'histoire complète de mon second séjour en Hollande. J'en tirai peu de profit. J'y éprouvai des contre-tems fâcheux. Mais, tout bien considéré, l'amour m'avait dédommagé amplement.

Je ne m'arrêtai qu'un jour à Utrecht, pour visiter l'établissement des Hernutes. Le lendemain, à midi, j'arrivai à Cologne. A une demi-lieue de la ville, je fus attaqué

par cinq déserteurs, trois d'un côté de la voiture, deux de l'autre; ils me demandèrent ma bourse. Présentant un pistolet au postillon, je lui ordonnai de piquer des deux. Les voleurs tirèrent sur moi; mais ils n'atteignirent que la voiture. Ils ne songèrent pas à tirer sur le postillon. Si, comme les Anglais, j'eusse eu une bourse pour les voleurs, je la leur aurais jetée; mais la mienne était trop bien garnie, pour ne pas risquer ma vie afin de la défendre. Mon espagnol regardait comme un miracle de n'avoir pas attrapé une des balles qui avaient sifflé à ses oreilles.

Les Français avaient leurs quartiers d'hiver à Cologne. On me conduisit à l'enseigne du *Soleil*. En entrant dans la salle, j'aperçus le comte de Lastic, l'un des neveux de madame d'Urfé. Il me présenta aussitôt à M. de Torci, commandant de la place. Je lui exhibai la lettre de M. d'Affri, en guide de passe-port; il s'en contenta. Je lui contai ce qui venait de m'arriver. Il me félicita d'avoir échappé au danger, et me promit

que, si je séjournais à Cologne, j'aurais la satisfaction de voir pendre mes voleurs. Mais je voulais continuer mon voyage.

Cependant une dame très-belle, que je vis au spectacle, et à laquelle je fus présenté, me retint quelques semaines par ses charmes et son amabilité. C'était le tems du carnaval. Je lui fis une cour assidue. Je l'accompagnai plusieurs fois au bal à Bonn. Je fus présenté à l'Électeur, qui me traita avec beaucoup de distinction ; ce prince me donna une tabatière ornée de son portrait. J'invitai toute la société à un dîner que je donnai dans le château de plaisance du prince, avec sa permission. Le repas était si élégant et si magnifique, que plusieurs personnes crurent que l'Électeur en avait fait les frais. Mon séjour à Cologne n'avait point endommagé ma caisse, quoique j'eusse souvent perdu au jeu. Une partie dans laquelle j'avais fait sauter la banque à Bonn, m'avait richement indemnisé. Je me décidai à visiter Stuttgard, où je me faisais un plaisir de revoir d'anciennes connaissances, entr'autres le jeune Balletti, fils de mon

amie Sylvia, que j'aimais beaucoup. Je me mis donc en route, et, en arrivant dans cette ville, je descendis à l'auberge de l'*Ours*.

A cette époque, la cour du duc de Wurtemberg était peut-être la plus brillante de l'Europe. Les subsides considérables que lui payait la France, pour l'entretien d'un corps de dix mille hommes, lui servaient à soutenir l'éclat de cette cour. Ce corps était très-beau, quoiqu'il ne se fût signalé que par des fautes dans le cours de la guerre.

Le duc dépensait des sommes immenses en fêtes magnifiques, en bâtimens somptueux, en équipages de chasse et en caprices de tout genre; mais, ce qui lui coûtait le plus, c'étaient ses spectacles. Il avait comédie et opéra-comique français, opéra italien, *seria* et *buffa*, et une vingtaine de danseurs des deux sexes, du même pays, tous ayant été premiers sujets sur l'un des plus célèbres théâtres de l'Italie. Les ballets, dirigés par Noverre, offraient souvent une réunion de cent figurans. Enfin, un machiniste habile soignait les décorations,

dont l'illusion et la pompe tenaient les spectateurs dans l'enchantement. Toutes les danseuses étaient jolies, et toutes se vantaient d'avoir été, au moins pour un moment, les favorites du prince. La plus célèbre était une vénitienne, fille du gondolier Gardello ; le sénateur Malpieri, à qui j'étais moi-même redevable de ma première éducation, l'avait fait élever pour le théâtre et pour la danse. Peut-être le lecteur se rappelle-t-il qu'après mon évasion des Plombs, je l'avais trouvée à Munich, mariée au danseur Michel de l'Agata. Le duc s'en était épris, et le mari, dont il avait fait la fortune, la laissait libre. Mais au bout d'un an, la passion du duc s'étant éteinte, il avait cessé de lui en donner des preuves. La faveur de la Gardella avait excité la jalousie de toutes ses compagnes. Toutes s'efforçaient de la lui ravir. Mais cette femme eut assez d'adresse pour se maintenir. Au lieu de fatiguer et d'éloigner d'elle le duc par des reproches, elle ne pensa qu'à satisfaire sa vanité, et elle en trouva le moyen. N'aimant pas le prince, elle était plus heu-

reuse d'en être négligée, qu'elle ne l'avait été de se voir l'objet de sa passion. Remplie d'ambition, la distinction qu'il continuait de lui témoigner, faisait son bonheur. Elle se plaisait à voir sa protection sollicitée par les danseuses qui voulaient se rendre agréables au prince. Elle les accueillait, les encourageait. Le duc admirant cette indulgence qui lui semblait héroïque, lui prodigua toutes les preuves qu'il put imaginer de son estime. Il lui rendit publiquement des honneurs que l'étiquette n'accordait qu'à des princesses.

J'eus bientôt remarqué que tout ce que faisait cette Altesse, n'avait d'autre but que de faire parler de lui. Il voulait que l'on dît qu'aucun prince contemporain ne le surpassait en capacité et en talent; qu'aucun ne réunissait, comme lui, à l'art d'inventer des plaisirs et d'en jouir, celui de gouverner; qu'aucun ne pouvait se vanter d'une santé plus forte, d'un tempérament plus vigoureux; ne pouvait, comme lui, épuiser toutes les jouissances de la table et de l'amour, sans jamais rien dérober au tems

qu'il consacrait à l'administration de son État, et à la direction de toutes les affaires dont il voulait qu'on le crût l'unique mobile. Mais afin d'avoir du tems pour tout, il fallait tromper la nature même, et lui ravir les heures qu'elle destine au sommeil. Il crut y réussir en ne se permettant que trois ou quatre heures de repos. Le valet de chambre qui, au bout de ce tems, ne le forçait pas à sortir du lit, était disgracié. Il était permis au domestique chargé de l'éveiller, d'employer tous les moyens pour arracher son Altesse des bras de Morphée. Il pouvait lui secouer les membres, le forcer à avaler du café, même le jeter dans un bain froid. Dès que son Altesse était enfin réveillée, il rassemblait ses ministres, pour s'occuper avec eux des affaires courantes. Ensuite, il donnait audience à tous ceux qui se présentaient pour lui parler. La plupart étaient des paysans grossiers, stupides et opiniâtres, qui, au moindre sujet de plainte, croyaient n'avoir rien de mieux à faire que de parler au prince pour se faire rendre justice. Rien, au fait, n'était

plus comique que ces audiences. Le duc se mettait en fureur pour leur faire entendre raison, et ils s'en retournaient consternés et au désespoir. Cela tournait tout autrement quand il avait à écouter de jolies paysannes; le procès s'instruisait entre quatre yeux, et, si elles ne gagnaient pas leur cause, elles s'en allaient consolées.

Les subsides de la France ne suffisant pas à de si grandes dépenses, il accablait ses sujets de charges qui, à la fin, devenaient insupportables. Ils se plaignaient à la chambre impériale de Wetzlar, et on le forçait à changer de système. Sa manie était d'imiter en tout le Roi de Prusse, qui se moquait de lui. Il avait épousé la fille du margrave de Baireuth, qui, pour la beauté et le mérite, l'emportait sur toutes les princesses de l'Allemagne. Elle venait de se retirer auprès de son père, ne pouvant supporter un affront que lui avait fait cet homme, indigne d'une telle épouse. Ceux qui ont prétendu que le ressentiment de ses infidélités avait porté la princesse à le quitter, étaient mal instruits.

Le jour de mon arrivée, j'allai à l'Opéra-Italien, qui se jouait dans la belle salle que le duc avait fait construire exprès. Ce spectacle était ouvert au public. Le duc y assistait, entouré de sa cour, en face de l'orchestre. Je me plaçai seul dans l'une des premières loges, pour entendre sans distraction la musique du célèbre Jomelli, alors compositeur au service de ce prince. Enchanté d'un air qu'avait chanté un excellent castrat, je l'applaudis avec enthousiasme. Un moment après, j'entends un homme me parler en allemand, d'un ton assez incivil. Je lui réponds en quatre mots que je ne comprends pas l'allemand. Il se retire, et un autre se présente à sa place, pour me dire en français, qu'il n'était pas permis d'applaudir, quand le duc était au spectacle. C'est bien, lui répliquai-je. J'aurai soin de n'y venir que quand le duc n'y sera pas. Car, lorsqu'un air me plaît, je ne puis m'empêcher d'applaudir. Je me retirais aussitôt pour faire approcher ma voiture, lorsque le même officier, revenant à moi, me dit que son Altesse voulait me parler. Je

le suis auprès du duc. — N'êtes-vous pas M. Casanova? — Oui, Monseigneur. — — D'où venez-vous? — De Cologne. — Est-ce la première fois que vous venez à Stuttgard? — Oui, mon prince. — Comptez-vous rester long-tems ici? — Cinq ou six jours, si votre Altesse le permet. — Tant qu'il vous plaira, et à vous permis aussi d'applaudir.

Au premier air que l'on chanta, le duc applaudit, et tout le monde suivit son exemple. Comme cet air ne m'avait pas plu, je restai tranquille. Après le ballet, le duc se rendit auprès de son ancienne maîtresse. Je le vis lui baiser la main, en la quittant.

Un officier, qui ignorait que je la connusse, me dit qui elle était, ajoutant qu'ayant eu l'honneur de parler au duc, je pouvais aussi me présenter dans la loge de la favorite et lui baiser la main. Il me passa par la tête de répondre que je la connaissais bien, puisqu'elle était ma parente; mensonge bizarre, et qui ne pouvait que me nuire. L'officier étonné courut à la loge de la Gardella à qui il me désigna. Se tournant du

côté où j'étais, elle me fit signe, avec son éventail, d'aller la trouver. J'y allai, riant sous cape du sot rôle que j'allais jouer. En me voyant, elle me tendit la main que je baisai, en la traitant de cousine. Elle me demanda si je m'étais annoncé au Duc comme son cousin; sur ma réponse négative, elle se chargea de ce soin et m'invita à dîner pour le lendemain.

La Gardella s'étant retirée vers la fin du spectacle, j'allai voir les danseuses. La Binetti, la plus ancienne de mes connaissances, était hors d'elle-même de la joie de me revoir; elle insista pour que je dînasse chez elle. Le violoncelle Kurz, mon ancien confrère à l'orchestre de Saint-Samuel (1), me présenta sa fille très-belle personne, en me disant d'un ton ferme que celle-là n'avait pas de prétentions sur le Duc; cependant, elle ne tarda guère à se passionner sincèrement pour ce prince, dont

(1) On se rappelle que Casanova avait été joueur de violon à ce théâtre.

elle eut deux jolis enfans ; par sa beauté et son esprit, elle était faite pour le captiver ; mais il ne pouvait s'attacher à personne. M'étant approché de la petite Vulcani que j'avais connue à Dresde, quelle fut ma surprise de la voir me présenter son mari qui me sauta au cou. C'était le jeune Balletti, fils de Sylvia et frère de mon infidèle, jeune homme plein de talent et d'esprit que j'aimais de tout mon cœur. J'étais entouré de tout ce monde, quand l'officier à qui je m'étais donné pour le parent de la Gardella, s'approcha de nous et conta à la société ce qui s'était passé. Binetti démentit le fait, et, comme je me défendais en disant qu'elle n'en savait rien, elle me rit au nez. Elle était, comme Gardella, fille de gondolier ; et trouvait sans doute que j'aurais dû lui donner la préférence de cette parenté ; peut-être avait-elle raison.

Le lendemain, je dînai chez la favorite ; elle me dit, quand j'entrai, que n'ayant pas revu le Duc, elle ignorait comment il avait pris notre prétendu cousinage. Sa mère en témoigna un mécontentement très-marqué, disant

que, dans sa famille, on n'avait jamais joué la comédie. Lui ayant aussitôt demandé des nouvelles de sa sœur, elle prit très-mal ma question. Cette sœur était une pauvre aveugle qui demandait l'aumône aux passans, sur l'un des ponts de Venise.

Je n'en passai pas moins une journée très-agréable auprès de Gardella. En la quittant, je lui promis de venir lui demander à déjeûner le lendemain; mais quel fut mon étonnement, en sortant, d'entendre un grossier concierge à longue barbe, me défendre, sans me dire par quel ordre, de remettre les pieds dans la maison! Je reconnus alors la sottise que j'avais faite, et je m'en retournai, de très-mauvaise humeur, à mon auberge. Si je ne me fusse pas engagé à dîner pour le lendemain chez Binetti, je serais parti sur-le-champ, et j'aurais évité tous les désagrémens qui m'arrivèrent à Stuttgard par ma faute.

Binetti demeurait dans une maison appartenant à son amant, l'ambassadeur d'Autriche. Cette maison était bâtie sur le rempart, de manière qu'en descendant par la

fenêtre, on était hors la ville. Si, dans ce moment, j'eusse été disposé à devenir amoureux, toute mon ancienne tendresse pour cette femme se fut réveillée; car elle était vraiment charmante. L'ambassadeur était indulgent, et le mari de mon amie était l'être le plus honteusement dissolu. Notre journée se passa dans la joie de la plus vive et de la plus tendre affection.

Je rencontrai malheureusement le soir, en la quittant, trois officiers dont j'avais fait la connaissance au café. Après quelques tours de promenade, je me laissai entraîner par eux. Le résultat de cette soirée fut que l'on m'enivra avec deux ou trois verres de vin de Hongrie, où l'on avait jeté quelque ingrédient, que l'on me fit jouer, que je perdis 4,000 louis sur ma parole, et qu'on me vola ma montre et ma tabatière. Cet événement et ses suites furent le fruit de mon imprudence et de mes mauvais penchans.

On avait été obligé de me faire transporter chez moi dans une chaise à porteur. A mon arrivée, je me rappelai ce qui m'é-

tait arrivé, et je résolus de ne pas devenir la victime d'un guet-à-pens. Les trois officiers s'étant présentés pour réclamer leur prétendue créance, je leur fis tous les reproches qu'ils méritaient, en leur déclarant que je ne paierais pas. Ils n'avaient, leur dis-je, que deux partis à prendre contre moi, ou de m'attaquer en justice, ou de tirer l'épée. Je saurais alors, ou invoquer les secours de mon avocat, ou me défendre l'arme à la main; ils se récrièrent et me menacèrent. Dans la chaleur de notre dispute, survinrent Balletti et quelques autres de mes amis; ils furent témoins de ces débats.

Par leur conseil, je recourus à un avocat, et je me rendis au château pour porter ma plainte au Duc; mais je ne pus parvenir à le voir, et j'appris bientôt qu'il ne voulait pas se mêler de cette affaire. J'allai dîner chez Binetti qui me promettait la protection de son ambassadeur. Le soir, mon Espagnol vint me dire que je serais arrêté, si je rentrais à mon auberge, qu'un officier s'y était rendu, et qu'il avait placé deux soldats au pied de mon escalier. Bi-

netti ne voulut pas me laisser aller; il me fallut accepter l'asile qu'elle m'offrait dans sa maison, de l'aveu de l'ambassadeur qui vint vers le minuit. Il se chargea de faire mettre ma plainte que je rédigeai par écrit, sous les yeux du Duc, mais ce fut sans succès. Un ministre de son Altesse l'ayant prié, par son ordre, de ne point me soustraire par l'asile qu'il m'accordait, à l'action de la justice, je me rendis à ma demeure.

Le lendemain, un officier se présenta, et me demandant mon épée qu'il fallut lui remettre, me signifia très-poliment, en bon français, qu'il étai obligé, attendu ma qualité d'étranger, de placer une sentinelle à ma porte, pour prévenir mon évasion, jusqu'à l'issue du procès que l'on m'intentait. Il m'en avait d'autant plus coûté de rendre mon épée, que c'était un cadeau de madame d'Urfé; elle était d'acier poli et valait 50 louis. Binetti, Toscani et Balletti venaient me voir et souper avec moi, pour me consoler.

Les officiers qui m'avaient friponné, venaient l'un après l'autre, me faire des pro-

positions d'arrangement; mais les conditions qu'ils m'imposaient, me semblaient trop dures, et j'étais bien décidé à ne pas me laisser dépouiller. J'avais cependant à craindre, comme étranger, d'être condamné à payer par l'intendant de police. Mon avocat m'en prévint, en m'annonçant que si je ne me conciliais pas promptement avec mes adversaires, on ne tarderait pas à envoyer un commissaire pour procéder à l'inspection et à l'estimation de mes effets. J'étais même menacé d'être enrôlé de force dans les troupes du Duc, si l'on ne me trouvait pas de quoi payer la somme réclamée. Quant au vol de ma montre et de ma tabatière, comme il n'y avait pas de preuve, on feignait de n'y pas croire. Je me trouvais donc dans le plus cruel embarras. L'idée d'être dépouillé par des escrocs, et forcé à servir comme soldat, me désespérait. Il fallait prendre un parti prompt. Je tins conseil avec Binetti et mes autres amis qui venaient tous les jours souper avec moi. Il fut convenu que les femmes se chargeraient de mes diamans et de mes bijoux, les hommes

de mon linge et de mes effets; que je m'évaderais de l'auberge, que je me rendrais chez Binetti, et que, par la fenêtre de sa maison, je sortirais de la ville pour rejoindre une chaise de poste qui m'attendrait à quelques centaines de pas. Afin de donner le change à mes adversaires, j'écrivis à l'Intendant de police. Je l'engageais à favoriser un arrangement et à me donner le tems nécessaire pour les y amener. J'écrivis en même tems à chacun d'eux pour leur annoncer l'intention de traiter. Un délégué de l'Intendant de police se présenta chez moi. Je lui promis 50 louis, s'il parvenait à opérer entre nous une conciliation qui ne me fût pas trop onéreuse; en même tems je lui fis voir mes diamans, mes bijoux et mes autres effets. Il en porta la valeur à plus de 100,000 fr., et promit de m'aider à obtenir de bonnes conditions de mes adversaires. J'eus ensuite des conférences avec chacun d'eux en particulier, et nous convînmes de nos faits. Pendant que je les amusais ainsi, mes amis vidaient ma cassette, mes malles, et transportaient mes effets chez Binetti.

J'invoquai le génie qui m'avait sauvé des Plombs. Nous convînmes, mes amis et moi, que je m'échapperais le lendemain soir. J'avais donné rendez-vous à mes adversaires pour le surlendemain. Voici ce qui fut réglé entre mon Espagnol et moi.

Le soldat qui faisait faction à la porte de ma chambre, se retirait le soir aussitôt qu'il m'avait vu au lit; il me souhaitait une bonne nuit, m'enfermait et emportait la clé. En revenant le matin, il attendait que je l'appelasse pour ouvrir, et mon domestique entrait. La sentinelle mangeait à ma porte, ce que je lui envoyais de ma table. Ce fut sur toutes ces circonstances que je fondai mon plan et que je donnai mes instructions à mon Espagnol.

Après le souper, lui dis-je, au lieu de me mettre au lit, je me tiendrai prêt à quitter la chambre et à m'évader. Dès que je ne verrai plus de lumière au dehors, je me glisserai le long de l'escalier et je sortirai aisément de l'auberge; je courrai chez Binetti qui m'aidera à sortir de la ville, et je t'attendrai à Fürstenberg. Demain ou après-demain, on

te laissera partir. Ainsi, le soir, dès que tu me verras prêt, tu éteindras, comme par mégarde, en voulant la moucher, la chandelle qui éclaire le repas du factionnaire; tu entreras dans ma chambre pour la rallumer, et je profiterai de ce moment d'obscurité pour me glisser dehors; tu retourneras auprès de la sentinelle pour vider avec lui votre bouteille. Quand tu lui auras dit que je suis au lit, il me souhaitera le bonsoir comme de coutume, il m'enfermera, et vous vous en irez ensemble. Il n'y a pas d'apparence qu'il veuille me parler, quand il aura cru me voir au lit.

Pour lui faire illusion, je mettrai sur l'oreiller une tête à perruque coiffée d'un bonnet de nuit; je l'arrangerai de manière qu'il s'y trompe. Tout réussit au mieux, comme Leduc me le conta en détail trois jours après.

Le soir, tandis que celui-ci buvait avec la sentinelle, j'attendis le moment décisif, enveloppé d'une fourrure, un couteau de chasse à la ceinture, puisque je n'avais plus mon épée, et deux pistolets en poche. Dès

que je vis la chandelle du corridor éteinte, je me glissai hors de la chambre, je gagnai l'escalier et je sortis de l'auberge, sans avoir rencontré personne. Il était minuit moins un quart.

Je cours à la hâte chez Binetti, et, à la clarté de la lune, j'aperçois à la fenêtre sa femme qui me guettait: Elle m'ouvre la porte, et, sans perdre un moment, me conduit à la fenêtre par laquelle je devais m'échapper. L'épouse de Balletti se trouvait aussi là pour m'aider à descendre. Son mari était dehors, au bas de la fenêtre, dans la boue jusqu'à mi-jambes, pour me recevoir dans ses bras. Je lui jetai ma fourrure. Les deux aimables femmes me passèrent sous les bras et autour du corps une corde dont elles tenaient les deux bouts, et je descendis ainsi peu à peu, doucement et sans danger, le long du mur du rempart. Jamais évasion ne fut mieux secondée. Balletti m'ayant reçu dans ses bras, me rend aussitôt ma fourrure et me dit de le suivre. Enfonçant jusqu'aux genoux dans la bourbe, nous parvînmes enfin sur la route, à travers les creux, les

broussailles et les haies. Quoiqu'elle ne fût pas à plus de trois ou quatre cents pas du rempart, nous étions très-fatigués; nous en eûmes autant à faire pour atteindre la voiture qui m'attendait auprès d'un cabaret isolé. Nous l'y trouvâmes gardée par le domestique de Balletti. Il nous dit, en descendant, que le postillon était à boire dans la maison, mais qu'il allait revenir. Je monte aussitôt à sa place; je lui donne un bon pour-boire, et je prie Balletti de s'éloigner avec lui au plus vite, en me laissant le soin du reste.

C'était le 2 avril 1760, précisément l'anniversaire de ma naissance, jour qui, presque dans tout le cours de ma vie, a été remarquable pour moi par quelque événement.

Deux minutes après, parut le postillon; il me demande s'il faudra attendre encore long-tems, croyant parler à la même personne qu'il avait amenée de Stuttgard. Le laissant dans son erreur, je lui dis qu'il n'a qu'à partir et me conduire jusqu'à Tubingue, sans s'arrêter au relai de Boldenbrück.

Je ne pus m'empêcher de rire de sa surprise à ma vue, quand nous arrivâmes à Tubingue. Car le domestique de Balletti était un jeune homme de petite taille. Mon conducteur ayant observé que je n'étais pas la même personne avec qui il était parti, je lui répondis que sa remarque était de trop, et quand je lui eus mis deux florins dans la main, il parut content et n'insista pas. Je continuai ma route sans m'arrêter, jusqu'à Fürstenberg où j'étais en sûreté.

Après avoir pris un bon repas et fait un bon somme, j'écrivis une circulaire à mes trois officiers. C'était un cartel que je leur adressais à tous trois, leur déclarant nettement que s'ils ne se présentaient pas, je les signalerais partout comme de lâches fripons. Je leur promettais de les attendre trois jours, dans l'espoir de les dépêcher tous les trois, et de pouvoir m'en vanter dans toute l'Europe. J'écrivis en même tems à Toscani, à Balletti et à Binetti, en les priant d'avoir soin de mon domestique.

Je ne vis point paraître mes officiers; mais, le quatrième jour, je vis arriver mon

fidèle Leduc à bride abattue, sa valise derrière lui. La première chose qu'il me dit fut qu'il fallait gagner la Suisse; car tout Stuttgard savait où j'étais, et j'avais à craindre que les trois officiers furieux ne me fissent assassiner. Il me conta en détail tout ce qui s'était passé après mon évasion.

Après votre départ, me dit-il, je fus me coucher. Le lendemain, la sentinelle revint, vers neuf heures, faire tranquillement faction à votre porte jusqu'à dix heures que parurent les trois officiers, Je leur dis que vous dormiez encore, et ils me recommandèrent d'aller les prévenir au café, dès que vous seriez levé. Mais, fatigués de m'attendre en vain, ils revinrent vers le midi, et ordonnèrent au soldat d'ouvrir votre porte.

Il se passa alors une scène curieuse. Croyant d'abord vous voir endormi, ils vous souhaitèrent le bonjour, puis, ils s'approchèrent du lit pour vous secouer. La tête à perruque étant tombée, ils demeurèrent pétrifiés. Je ne pus m'empêcher d'éclater. — Tu ris, coquin! dis-nous tout de suite où est ton maître?

Celui qui parlait m'ayant donné en même tems un coup de canne, je répondis en jurant qu'il fallait le demander à la sentinelle. Le soldat soutint que vous ne pouviez vous être sauvé que par la fenêtre. Mais on appela le caporal pour faire conduire le pauvre diable en prison. L'hôte accourut au bruit, ouvrit vos malles, et les trouvant vides, s'écria qu'il se payerait avec votre voiture, sans s'inquiéter des réclamations des officiers à qui l'un d'eux disait que vous l'aviez cédée.

Un autre officier survint. Après s'être fait tout raconter, il décida que vous n'aviez pu effectuer votre fuite que par la fenêtre, et, en s'en allant, il fit mettre le soldat en liberté. Mais on se permit, à mon égard, la plus criante injustice. J'eus beau persister à soutenir que je ne savais rien ; pour me punir de ce que j'avais ri, on me fit conduire en prison, en me menaçant de m'y retenir jusqu'à ce que j'avouasse où vous étiez, ou, du moins, où étaient vos effets.

Le lendemain, un des officiers me me-

naça des galères, si je m'obstinais à ne rien dire. Je lui répondis que je ne savais rien, foi d'Espagnol, mais que, fussé-je au fait, je ne dirais rien, parce que l'honneur me défendait de trahir mon maître. A ces mots, une espèce de valet de bourreau m'a donné les étrivières par l'ordre de ce drôle, et l'on m'a mis dehors. Je suis retourné à l'auberge pour y passer la nuit. Le jour suivant, tout Stuttgard savait que vous étiez ici et que vous aviez appelé les officiers en duel. Ils ne seront pas, à ce qu'on dit, assez sots pour venir se battre avec vous. Mais madame Binetti craint pour vous, je vous l'ai dit, et vous conseille de partir au plus vite. L'hôte a vendu votre voiture et vos malles à l'ambassadeur d'Autriche qui, d'après le bruit public, vous a fait évader par la fenêtre de la maison qu'occupe madame Binetti. Rien ne s'est opposé depuis à mon départ, et me voilà.

Deux heures après son arrivée, je pris la poste pour Schaffouse, et de là, des chevaux de louage jusqu'à Zürich; il n'y avait point encore alors de poste en Suisse. Je

descendis à l'auberge de l'Épée où je trouvai un très-bon logement.

Je me trouvais ainsi isolé dans la ville la plus riche de la Suisse. J'y étais comme tombé des nues, sans avoir eu auparavant la moindre idée d'y venir. Après souper, je me livrai à des réflexions sans fin sur ma position et sur ma vie passée. Je m'en représentai les événemens heureux et malheureux. Soumettant ma conduite à un examen sévère, je reconnus que je ne pouvais attribuer qu'à moi-même tout ce qui m'était arrivé de fâcheux, et que j'avais toujours mésusé des faveurs du sort. Ébranlé par le coup auquel je venais à peine de me dérober, je résolus de n'être plus le jouet de la fortune et de me soustraire à son empire. Possesseur de cent mille écus, je conçus le dessein de m'assurer une existence à l'abri des hasards. La paix intérieure, une tranquillité parfaite me paraissaient, en ce moment, le premier des biens.

Je me couchai tout occupé de ces pensées. Un songe agréable, qui me traçait l'image d'une solitude paisible où je goûtais

un doux repos, me rendit heureux. Je me voyais au milieu d'une belle campagne dont j'étais le maître, et j'y jouissais de cette liberté que l'on cherche en vain au milieu du monde. J'avais beau rêver; tout en dormant, je me disais que ce n'était point un songe. Un réveil soudain, au point du jour, troubla mon bonheur. Décidé à accomplir mon rêve, je me levai, je m'habillai et je sortis, marchant au hasard, sans savoir où j'irais.

J'étais hors de la ville depuis une heure; je me trouvais au milieu des montagnes; j'aurais pu croire que je m'étais égaré : mais, comme je rencontrais toujours des hommes de peine, j'étais persuadé que le chemin que je suivais, devait me conduire dans quelque endroit hospitalier. De quart d'heure en quart d'heure, je trouvais sur mes pas des paysans, mais je prenais plaisir à ne pas les questionner. Je marchai ainsi six heures en me promenant. Je me trouvai tout à coup dans une grande vallée enfermée entre quatre chaînes de montagnes. J'aperçois, à ma gauche, une belle église se présentant

d'une manière pittoresque. Elle tient à un grand édifice régulièrement construit, et semble inviter les passans à y diriger leurs pas. En approchant, je vois que c'est un couvent, et je me félicite d'être dans un canton catholique. J'entre dans l'église; je la vois, avec étonnement, resplendissante de marbre. L'autel est magnifiquement décoré. J'entends dévotement la dernière messe, après quoi, je vais à la sacristie, où je reconnais les moines pour des Bénédictins. L'un d'eux qu'à la croix qu'il porte sur la poitrine je reconnais aussi pour l'Abbé, me demande si je désire voir les curiosités de l'église. J'accepte, et lui-même, accompagné de deux moines, prend la peine de me faire voir des tapis du plus beau travail, des ornemens sacerdotaux enrichis de perles, et des vases sacrés couverts de diamans et de pierres précieuses.

J'entendais très-peu l'allemand et point du tout le dialecte suisse, qui est à cette langue ce que le génois est à l'italien. Je me mis donc à parler latin à l'Abbé. Je lui demandai si l'église était ancienne. Il m'en

raconta fort au long l'histoire; et finit par dire que c'était la seule église qui eût été consacrée par Jésus-Christ en personne. Remarquant ma surprise et voulant me persuader qu'il n'articulait qu'un fait dont la vérité était hautement reconnue, il me ramène dans l'église et me fait voir sur la surface d'un marbre, l'empreinte de cinq traces laissées par les cinq doigts du Christ, lorsqu'il a consacré l'église. Il a laissé ces marques pour convaincre du miracle les incrédules, et afin d'épargner au supérieur la peine de faire venir l'évêque du diocèse pour la dédicace. Le fait a été révélé à ce supérieur par une vision céleste qu'il a eue en songe. Il lui fut dit, en termes exprès, de ne plus penser à cette cérémonie, parce que l'église était *divinitùs consecrata*, et que, pour preuve du fait, il trouverait à l'endroit qui lui fut désigné, l'empreinte des doigts divins. Le supérieur s'y rendit, il la vit, et rendit grâces à Dieu.

L'Abbé, enchanté de l'attention exemplaire avec laquelle j'avais écouté son récit, me demanda où j'étais descendu. Nulle

part, lui répondis-je ; car je suis venu à pied de Zurich, et je ne suis encore entré qu'à l'église. Il éleva alors les yeux et les mains vers le ciel, comme pour remercier Dieu de ce qu'il avait touché mon cœur ; en m'inspirant le dessein de ce pèlerinage pour l'expiation de mes péchés. A vrai dire, j'avais réellement l'air d'un grand pécheur. Il était midi. L'Abbé m'invita à dîner, et j'acceptai de grand cœur. Je ne savais cependant pas encore où j'étais, et je ne voulais pas le demander, pour ne pas lui ôter l'idée que j'étais venu exprès avec l'intention d'expier mes fautes. Il me dit en chemin que ses moines faisaient maigre, mais que je n'y serais pas obligé en dînant avec lui : il avait obtenu de Benoît XIV un bref qui lui permettait de manger tous les jours de la viande avec trois de ses hôtes. Je lui répondis que je participerais volontiers à son privilége. En entrant dans la chambre, il me montra le bref encadré sous verre et placé sur la muraille, en face de la table, Il était là pour la satisfaction des curieux et des personnes scrupuleuses. La

table était garnie de deux couverts. Un laquais en livrée en apporta aussitôt un troisième. Le second convive de l'Abbé était son chancelier qu'il me présenta. Je suis obligé, me dit-il avec un air de modestie, d'avoir une chancellerie, parce qu'en ma qualité d'abbé de Sainte-Marie d'Einsiedeln, je suis prince du Saint-Empire romain.

A ces mots, je commençai à respirer. Je savais enfin où j'étais, et j'en éprouvais une vive satisfaction ; car je connaissais d'avance le couvent d'Einsiedeln par ouï-dire et par mes lectures. C'est là Notre-dame-de-Lorrette en deçà des Alpes. Pendant le repas, le prince Abbé me demanda de quel pays j'étais, si j'étais marié et si je voulais parcourir la Suisse. Dans ce cas, il m'offrait des lettres de recommandation. Je lui répondis que j'étais Vénitien, célibataire, et que j'accepterais, avec reconnaissance, les recommandations dont il voudrait bien m'honorer. Je lui témoignai en même tems le désir d'avoir avec lui, avant mon départ, un entretien confidentiel dans lequel je me pro-

posais de déposer dans son sein tout ce qui pesait sur ma conscience.

Je m'obligeais ainsi à une confession à laquelle je n'avais pas songé un moment auparavant. C'était un trait de mon humeur. Je crus, dans le moment, que le ciel m'inspirait et que j'accomplissais sa volonté. Lui ayant fait ainsi entendre que je le choisissais pour mon confesseur, il commença à me haranguer avec l'onction pastorale; mais un repas fin, composé de bécasses et d'autres mets recherchés, me faisait supporter l'ennui du sermon. Lorsqu'il eut fini, comment, lui dis-je, pouvez-vous avoir du gibier si rare dans cette saison? C'est un secret, me répondit-il, que je vous communiquerai volontiers; je conserve ce gibier pendant six mois, à l'abri de l'impression de l'air.

Le prince Abbé était un gourmand du premier ordre, quoiqu'il se donnât un air de modération et de réserve. Son vin du Rhin était exquis. On servit une truite saumonée. Il me dit, en riant, qu'on aurait tort de n'en pas manger, puisque c'était

du poisson, par conséquent, du maigre. Je vis, au reste, qu'il m'observait attentivement; et, comme mon extérieur n'annonçait pas un mendiant, je lisais sur son visage les progrès croissans de sa confiance. Après le dîner, il congédia son chancelier et me fit voir tout le couvent, y compris la bibliothèque, où je remarquai le portrait de l'Électeur de Cologne dans ses habits pontificaux. Je dis au prince Abbé que l'archevêque était ressemblant; mais qu'il était mieux que ce portrait, et je lui montrai celui qui se trouvait sur ma tabatière, dont, par hasard, je n'avais pas fait usage à table. Il badina sur l'idée qu'avait eue Son Altesse électorale de se faire peindre en grand-maître d'un Ordre d'Allemagne. Tandis qu'il admirait la beauté de la boîte, je remarquai avec plaisir que, d'un moment à l'autre, mon crédit augmentait auprès de lui. Quant à la bibliothèque, j'en aurais eu peur, si j'eusse été seul. Elle était toute remplie d'énormes in-folio. Les plus nouveaux dataient au moins d'un siècle, et de tous ces gros volumes, il n'y en avait pas un qui n'eût

trait à la religion. On n'y trouvait que des commentaires sur la Bible, des Pères de l'église, des annales ecclésiastiques, et le gros dictionnaire d'Hoffmann. Sans doute, dis-je à l'Abbé, vos moines ont dans leurs cellules des livres d'histoire, de physique, des voyages, etc. Oh non! me dit-il: ce sont de bonnes gens qui ne sont occupés que de leur devoir et qui vivent en paix.

Peu à peu l'idée me venait de me faire moine, et j'y pensais avec plaisir, sans en rien témoigner. Je priai l'Abbé de vouloir bien me mener dans son cabinet, où je lui ferais l'aveu de tous mes égaremens, afin qu'allégé du poids de mes péchés, je pusse communier le lendemain. Il me conduisit dans un petit pavillon; mais il ne voulut pas que je me misse à genoux; il me fit asseoir en face de lui, et, en moins de trois heures, je lui racontai une foule d'histoires scandaleuses. Je lui parlai sans fard et du ton d'un pécheur repentant: toutefois, en rappelant toutes mes fredaines, j'étais loin d'éprouver un repentir sincère; cependant, l'Abbé ne doutait pas de mon amendement. Il me dit

que je ressentirais une véritable contrition, lorsque j'aurais reconquis la grâce par une conduite plus conforme à la morale. Car, dans son opinion, la grâce était indispensable pour faire naître la contrition. Il prononça ensuite les mots sacramentaux qui ont la vertu de délier les pauvres humains de leurs péchés, et me conseilla de me retirer dans la chambre qui m'était destinée pour y passer le reste du jour en prières, et me coucher de bonne heure après souper, si j'en avais l'habitude. Demain, ajouta-t-il, vous communierez à la première messe. Après quoi, nous nous séparâmes.

Retiré dans ma chambre, je continuai de réfléchir sur le projet de me faire moine. Je croyais réellement avoir trouvé un asile, où, hors des atteintes de la Déesse capricieuse, je pourrais vivre en repos jusqu'à ma dernière heure. L'exécution me semblait ne dépendre que de moi; persuadé, comme je l'étais, que l'abbé ne refuserait pas de m'admettre dans son ordre, surtout en offrant de lui remettre un capital de dix mille francs, par exemple, qui appartien-

drait au couvent après ma mort. Il me semblait, pour être content, n'avoir besoin que d'une bibliothèque, et je ne doutais pas qu'on ne me permît de m'en former une à mon gré, sous condition de la laisser au couvent à ma mort. Quant à la société des moines, je me croyais certain que leurs mésintelligences, les caquetages, les disputes de cloître ne me tourmenteraient pas. Ne formant aucun vœu, n'ayant point d'ambition qui pussent exciter leur jalousie, que pouvais-je avoir à en craindre? Je prévoyais bien la possibilité d'un repentir de ma part, et l'idée seule m'en faisait frémir; mais je me flattais de trouver un remède à ce malheur. En demandant l'habit de l'ordre des Bénédictins, j'espérais obtenir la faculté de ne faire mes vœux qu'au bout de dix ans. Si, dans cet intervalle, je n'éprouvais pas de repentir, il n'était guère probable qu'il se fît sentir plus tard! Mon plan était de ne prétendre à aucun emploi, à aucune dignité. Je ne voulais que ma tranquillité et toute la liberté compatible avec mon état, sans causer de scandale. Pour obtenir de l'Abbé ces dix

ans de noviciat, je comptais consentir à perdre les dix mille francs que j'aurais payés d'avance, dans le cas où je viendrais à quitter l'habit de l'ordre. Je couchai mon plan par écrit avant de m'endormir. Le lendemain matin, après avoir communié, j'allai prendre une tasse de chocolat avec l'Abbé, et je lui présentai mon projet.

Il en prit lecture, sans rien dire, avant notre déjeûner; il le relut encore en se promenant, et me dit qu'il me répondrait après le repas.

En nous levant, il se contenta de me dire que sa voiture était prête à me reconduire à Zurich, où il me priait d'attendre sa réponse une quinzaine de jours. Il promit de me l'apporter lui-même et me remit sous cachet deux lettres qu'il m'engageait à présenter en personne. Je l'assurai que je me conformerais à ses intentions. Je le remerciai de l'air le plus respectueux pour son bon accueil; et, en le quittant, je lui baisai la main.

CHAPITRE III.

Séjour à Zurich. — Ma résolution chancelle. — Les quatre pélerines d'Einsiedeln. — Je joue le rôle de garçon d'auberge pour m'approcher d'une belle amazone. — Visite de l'Abbé d'Einsiedeln. — Je renonce à me faire moine. — Je suis l'amazone à Soleure. — Je me fais un ami de M. de Chavigny, ambassadeur de France. — Je joue avec mon amazone dans *l'Écossaise*. — Mes projets.

De retour à Zurich, je m'empressai de présenter les lettres de recommandation de l'Abbé d'Einsiedeln à MM. Oreilli et Pestalucci qui me reçurent très-bien, m'invitèrent à dîner, et me conduisirent au concert. Il n'y avait point de spectacle à Zurich. Comme on n'y chantait point, et que les hommes étaient d'un côté, les femmes de l'autre, je m'y ennuyai, malgré ma conversion récente. Les dames des deux maisons

que je fréquentais étaient jolies, aimables. Toutefois, et à mon grand étonnement, je n'étais avec elles que poli et réservé. Au bout de quelques jours, ma réputation d'honnêteté et de discrétion fut faite dans Zurich. Je me vis dans les promenades, l'objet d'une attention presque respectueuse, honneur auquel je n'étais guère accoutumé. Je me persuadai de plus en plus que mon projet de me faire moine était une vocation réelle. Je m'ennuyais ; mais j'attribuais cet ennui à la révolution subite qui s'était faite en moi. Il ne pouvait manquer de céder à l'habitude de la sagesse.

J'avais pris un maître d'allemand, avec qui je travaillais trois heures tous les matins. C'était un Génois nommé Giustiniani. Il avait été capucin. Mais il avait jeté le froc, et s'était enfui du couvent. Je lui donnais six francs par jour. Le pauvre diable me regardait comme un ange de salut que lui avait envoyé la Providence. Pour moi, dans ma ridicule et chimérique vocation, je ne pouvais le prendre que pour un démon tentateur sorti de l'enfer pour me perdre. En effet, il met-

fait à profit chaque pause de nos leçons, pour dire pis que pendre de toutes les confréries religieuses. A l'entendre, les pires de toutes étaient celles dont les formes extérieures étaient les plus engageantes. Ce n'était que séduction. Tous les moines n'étaient que la lie du genre humain. Mais, lui dis-je un jour, vous exceptez sûrement le couvent d'Einsiedeln? — Ces bénédictins! Ce sont soixante fainéans, ignares, pleins de vices et d'hypocrisie, de vrais pourceaux. — Mais le digne Abbé? — Un paysan bouffi d'orgueil, qui veut jouer le rôle de prince, et qui a la sottise de se croire tel. — Mais il l'est en effet. — Dieu nous en préserve! Personne que lui ne croit à sa principauté. C'est une mascarade qui ne fait que l'abaisser encore plus à mes yeux. — Que vous a-t-il donc fait? — Rien : c'est un moine. — C'est mon ami. — En ce cas, excusez mon bavardage. Ces propos de Giustiniani n'en minaient pas moins insensiblement ma résolution.

Je datais déjà de quatorze jours ma prétendue conversion, lorsque, la veille du jour

où l'Abbé d'Einsiedeln m'avait promis de me venir voir, étant, le soir vers les six heures, à ma fenêtre qui donnait sur le pont, et m'amusant à regarder les passans et les voyageurs qui s'arrêtaient à mon auberge, je remarquai une voiture à quatre chevaux, qui y faisait halte. Il n'y avait pas de domestique. Le garçon de l'auberge ouvrit la portière. Je vis descendre quatre dames bien mises. Les trois premières me parurent insignifiantes; mais la quatrième, en habit d'amazone, me sembla charmante. C'était une brune, vive, avec de grands yeux noirs ombragés de beaux sourcils, et un teint de rose et de lis. Un chapeau de soie bleue retenait sa chevelure ondoyante, et laissait pendre une bouffette d'argent. Tel fut le talisman qui me retint dans l'enchantement, et comme pétrifié à ma fenêtre. Je m'inclinai au dehors, autant qu'il me fut possible, pour la considérer plus long-tems. Au moment même, elle releva sa jolie tête, comme si je l'eusse appelée. La position extraordinaire que j'avais prise fit qu'elle me regarda attentivement une demi-minute.

C'était trop pour une femme modeste. A peine était-elle entrée dans l'auberge, que je courus à la fenêtre de mon antichambre qui donnait sur le corridor. Là, je la vois monter rapidement pour rejoindre ses trois compagnes. En passant devant ma fenêtre, le hasard lui fait tourner la tête de mon côté. Elle m'aperçoit, et fait un pas en arrière en jetant un cri, comme si elle eût vu un fantôme. Mais elle se remet aussitôt, et court en riant vers la porte de la chambre où étaient déjà ses compagnes.

Faibles mortels! cuirassez-vous d'un triple airain contre des traits pareils, si vous en avez la force! Où est le fanatique endurci qui pourrait sottement penser encore à s'ensevelir vivant dans un cloître, après avoir vu un être charmant comme celui qui m'occupait en ce moment? Pour moi, l'idée m'en devint à l'instant insupportable. Zurich et cette journée (c'était le 23 avril), vivront éternellement dans ma mémoire. Je me jette sur mon lit, pour calmer la tempête qui s'élevait dans mon sein. Au bout de cinq minutes, je retourne à la fenêtre

sur le corridor, et je vois le garçon de l'auberge sortir de la chambre des nouvelles arrivées. Je lui dis que je souperais en bas à la table d'hôte. — Si c'est pour souper avec ces dames, vous manquez votre but ; elles ont demandé à souper dans leur chambre ; pour huit heures, et elles partent demain à la pointe du jour. — Où vont-elles ? — A l'abbaye d'Einsiedleln. Toutes les quatre sont catholiques. — D'où sont-elles ? — De Soleure. — Leurs noms ? — Je l'ignore. Ma première idée fut de retourner à l'abbaye. Mais qu'irais-je y faire ? Elles allaient sans doute pour s'y confesser et communier, pour s'y entretenir avec Dieu, les Saints, les moines. Quel rôle jouerais-je là ? Ne pouvais-je pas rencontrer l'Abbé en chemin ? Le ciel ou l'enfer ne pourrait me soustraire à l'obligation de revenir avec lui. Je rejetai donc cette idée. Si j'eusse eu avec moi un ami, j'aurais été capable de me mettre en embuscade, et d'enlever mon amazone, ce qui n'eût pas été difficile, n'ayant affaire qu'à quatre dames sans protecteur. L'idée me vint de leur demander

effrontément la permission de souper avec elles. Mais je prévis aussitôt le refus des trois dévotes. Quant à mon amazone, à en juger par sa tournure et par l'expression vive de sa physionomie, je ne pouvais la prendre pour une béate; il y avait longtems que j'étais à l'abri d'erreur en jugeant les personnes de son sexe sur leur physionomie.

Tout à coup me vient l'idée la plus heureuse. Je retourne à la fenêtre du corridor, et j'attends le garçon au passage. Dès qu'il paraît, je l'appelle, je lui mets un louis dans la main, et je le prie de me prêter un tablier comme le sien, lui disant que je veux servir les dames à table. — Comment, tu ris! — Je ris de votre projet. Je vais vous apporter un tablier. La plus jolie m'a demandé qui vous étiez. — Elle m'a peut-être aperçu en passant; mais elle ne me reconnaîtra pas. Que lui as-tu répondu? — Que vous étiez Italien, et voilà tout. — Sois bien discret. — J'ai dit à votre Espagnol de servir à table; car je suis seul, et il faut que je serve la table d'hôte. — Il ne faut pas

qu'il paraisse pendant que je jouerai mon rôle ; car le coquin ne pourrait pas s'empêcher de rire, et tout serait perdu. Appelle-le ; il apportera les plats de la cuisine, et il me les donnera à la porte de la chambre.

Le garçon fut bientôt revenu avec le tablier et Leduc. Je donnai mes ordres à celui-ci du plus grand sérieux qu'il me fut possible. Il rit à gorge déployée, mais me promit d'être docile. Je me fais donner un couteau tranchant, j'arrange mes cheveux en garçon d'auberge, je ceins le tablier, et, en me regardant au miroir, je ris de ma métamorphose. J'avais peine à modérer ma joie. Elles sont de Soleure, dis-je en moi-même. Elles parlent français.

Leduc m'avertit que le souper était prêt. J'entre aussitôt dans la chambre des voyageuses, en leur disant, les yeux dirigés vers la table : « Mesdames, quand il vous plaira. — Vite, vite, s'écria la plus laide : car il faut que nous soyons levées avant le jour. Je place les sièges en regardant ma belle à la dérobée. Elle était immobile de surprise. Je vais au-devant du garçon, et je l'aide à poser

les plats sur la table. Il se retire, en me disant : reste ici, il faut que je serve en bas. Je prends une assiette, et je me place en face de mon amazone, sans avoir l'air de la regarder ; mais je la voyais très-bien : je ne voyais qu'elle. Elle n'était pas encore revenue de son étonnement. Les autres ne prenaient pas garde à moi. J'étais prompt à changer les assiettes ; et pendant qu'elle se servait elle-même d'un ragout, je découpais un chapon avec une dextérité remarquable. Cela s'appelle savoir bien servir, dit ma belle. Y a-t-il long-tems que vous servez dans cette auberge?—Vous êtes bien bonne, Madame ; je n'y suis que depuis quelques semaines. J'avais rattaché sur ma manche mes manchettes qui étaient de la plus fine dentelle. Cependant elle les remarqua, et s'écria aussitôt : ah ! montrez-moi donc ! — Qu'ordonnez-vous? — Montrez, montrez donc. C'est de superbe dentelle. — On me l'a déjà dit : mais elles sont vieilles. Un voyageur italien qui a logé ici, m'en a fait présent.

Tandis que, sans me regarder, elle tirait

lentement mes manchettes pour les examiner, mes yeux se repaissaient de la contemplation de ses charmes. Moment délicieux! Je ne pouvais douter qu'elle ne m'eût reconnu, et elle ne me trahissait pas. Quelle joie! mais quelle peine en même tems, quand je songeais que cette mascarade ne pouvait me mener loin! A la fin, une de ses amies fit cesser ce long examen de mes manchettes. Quelle curiosité! s'écria-t-elle; on croirait que vous n'avez jamais vu de dentelles. Cette apostrophe fit rougir mon héroïne. Après le souper, les dames se retirèrent dans le cabinet pour se déshabiller, pendant que je desservais. Mais ma belle prit un siége, et se mit à écrire. J'eus la sottise et la vanité de m'imaginer que c'était à moi qu'elle écrivait. Quand j'eus tout enlevé, je me tins debout à la porte. Qu'attendez-vous donc? me dit-elle au bout d'un moment. —Vous portez des bottines, Madame, et vous ne voulez sûrement pas vous coucher toute bottée. —Ah! vous avez raison; mais je ne voudrais pas vous donner la peine.....—N'est-ce pas mon devoir, Madame?

Je m'agenouillai devant elle, et elle me tendit les pieds, sans discontinuer d'écrire. Je déliai ses bottines, et je la déchaussai. C'est bien, me dit-elle, je vous remercie. Nous nous reverrons demain soir. — Vous souperez donc ici demain? — Très-certainement.

En emportant les bottines, je lui demandai s'il fallait prendre la clé en fermant la porte, ou la laisser en dedans. Elle me dit de la laisser, et, quand je fus sorti, je l'entendis fermer la porte. Mon Espagnol, en me prenant les bottines, me dit en riant : « J'ai tout vu : vous avez joué votre rôle au parfait ; je suis sûr que demain elle vous donnera un louis pour boire. Mais si vous ne me le donnez pas, je dirai tout. » — Tiens, coquin ! le voilà d'avance, et apporte-moi à souper.

Le tems est passé pour moi de me procurer de nouveau les joies de la vie. Mais je puis jouir encore du plaisir de me les rappeler. Quelle absurdité de nous dire, comme les prédicateurs et les philosophes, que tout est

vanité! Je pressais en idée contre mon cœur ma belle amazone. Ce n'était qu'un rêve, sans doute ; mais ce rêve me rendait heureux. De grand matin, quand le cocher vint éveiller les voyageuses, je fus ponctuel à sa porte, avec les bottines nettoyées. Je demandai aux dames si elles voulaient déjeuner. Elles refusèrent. Je quittai la chambre pour les laisser s'habiller : mais la porte était ouverte, et je pus encore contempler ma bien-aimée. L'enchanteresse ne tarda pas à demander ses bottines. En les lui apportant, je lui demandai la permission de les lui chausser, et elle me le permit.

Après le départ des dames, je me recouchai. A mon réveil, on m'annonça que l'Abbé d'Einsiedeln était à Zurich, et qu'il viendrait me demander à dîner tête à tête dans ma chambre. J'ordonnai à l'hôte de nous préparer un repas de prince.

Le bon Prélat se présenta à midi. Il me fit compliment de la bonne réputation que je m'étais acquise à Zurich, d'où il concluait la sincérité et la durée de ma cé-

leste vocation. Vous pourrez, me dit-il, faire graver sur la porte de votre chambre ce distique :

Inveni portum. Spes et fortuna valete ;
Nil mihi vobiscum est ; ludite nunc alios (1).

Ce distique latin, lui répondis-je, est la traduction de deux vers d'Euripide. Mais maintenant ils s'appliqueront mieux à d'autres qu'à moi ; car j'ai renoncé d'hier à mon projet. Après un moment de surprise, l'Abbé me soubaita le bonheur et l'accomplissement de tous mes vœux, m'assurant confidemment qu'il était encore plus facile de faire son salut en restant dans le monde, qu'en s'enfermant dans un cloître. Ce n'était pas là le langage d'un hypocrite : c'était bien plutôt celui d'un brave homme et d'un homme sensé. Après dîner, je le remerciai pour toutes ses bontés ; je l'accompagnai

(1) Je suis arrivé au port. Espérance, Fortune, adieu ! je n'ai plus rien de commun avec vous : cherchez d'autres dupes.

jusqu'à sa voiture, et nous nous séparâmes satisfaits l'un de l'autre. En rentrant dans ma chambre, je me mis à la fenêtre pour y attendre le retour de l'ange que le ciel semblait m'avoir envoyé afin de me sauver la triste épreuve de la vie monastique. Je me berçai de mes chimères jusqu'au retour de la voiture. Enfin, vers six heures, je la vis arriver. Je me retirai de manière à pouvoir apercevoir les dames sans en être vu. Je les vis descendre en effet. Mais je fus contrarié de les voir regarder toutes les quatre en même tems à la fenêtre où ma belle amazone m'avait vu la veille. Cette curiosité ne s'expliquait que par la découverte de mon secret : elle me prouvait que l'amazone avait tout conté ; les bras m'en tombèrent comme si j'eusse été près de me trouver mal. Non-seulement j'étais trompé dans l'espoir de poursuivre cette charmante aventure, mais j'avais perdu cette confiance sans laquelle je ne pouvais plus continuer mon rôle avec succès. Je me voyais déjà perdant contenance, ennuyé, tourné en ridicule. Ces idées détruisaient tout mon plan. Je me

décidai à ne pas renouveler une farce qui ne me promettait plus d'avoir les rieurs de mon côté. Si j'avais réussi à intéresser l'amazone au point où elle m'intéressait, elle n'eût point dévoilé mon déguisement. Puisqu'elle avait tout dit, elle ne voulait pas que le jeu allât plus loin, ou elle n'avait pas eu l'esprit de prévoir que son indiscrétion m'ôterait le courage de continuer. Car deux de ses trois compagnes me déplaisaient souverainement; et si une femme qui me plaît est pour moi un aiguillon, une autre qui me déplaît produit sur mon esprit l'effet d'un épouvantail. Ne prévoyant que de l'ennui à l'auberge, je sortis pour dissiper mon chagrin, et j'allai souper ailleurs.

A mon retour, Leduc me félicita de n'être pas resté. Ma mascarade était sue de tout le monde dans l'auberge, et chacun, jusqu'à l'hôte lui-même, s'était promis de m'épier, pour me voir jouer le rôle de domestique, ce qui m'eût été très-désagréable si je m'en fusse aperçu. Je me suis présenté à votre place, ajouta-t-il. La dame en question se nomme madame de.... Je

n'ai, au fait, jamais vu de plus charmante personne. — A-t-elle demandé où était l'autre domestique? — Non; mais les autres dames l'ont demandé plusieurs fois. — Et madame de.... ne disait rien? — Non; elle avait l'air abattu, mais elle affectait l'insouciance, quand j'ai fini par dire que l'autre domestique ne paraîtrait pas, parce qu'il était malade. — Et pourquoi m'as-tu fait malade? — Il fallait bien donner une raison de votre absence. — Lui as-tu ôté ses bottines? — Non; elle ne l'a pas voulu. — Qui t'a dit son nom? — Le cocher. Elle est mariée, depuis très-peu de tems, avec un homme âgé.

Je me couchai; mais le lendemain matin, j'étais de bonne heure à ma fenêtre pour voir monter les dames en voiture. Je me cachai derrière mon rideau. Madame de.... mit le pied hors de la maison, sous prétexte de voir s'il pleuvait, et elle ôta son chapeau. Je lui tirai aussitôt le mien, et elle me rendit mon salut avec le plus doux sourire.

M. Ote, mon hôte, vint dans ma chambre pour me présenter ses deux fils avec

leur gouverneur qui les élevait comme des princes. Le propriétaire d'une auberge en Suisse tient souvent sa maison de la manière la plus décente : il préside à la table d'hôte, et, avec raison, s'en fait honneur. Il y occupe la première place pour veiller à ce que ses hôtes soient servis au mieux. S'il a un fils en âge, il ne lui permet pas de s'asseoir à table avec lui, il le fait servir. J'avais ainsi derrière ma chaise, le fils de mon hôte à Schaffouse, capitaine dans les troupes de l'Empire, pendant que son père mangeait avec nous. Il n'eut voulu, pour aucun prix, servir dans une autre maison ; mais il s'en faisait honneur chez son père. Telle est la façon de penser en Suisse, et quelques esprits superficiels qui s'en moquent, ont grand tort. Il est vrai, cependant, qu'en Suisse comme en Hollande, les aubergistes font des dupes quand ils peuvent; mais tant pis pour les sots qui se laissent tromper. Il faut toujours faire son prix d'avance. Je pris ainsi mes précautions à Bâle avec l'hôte des Trois-Rois, Imhoff, célèbre sous ce rapport.

M. Ote me plaisanta sur mon déguisement, mais m'approuva beaucoup de n'avoir pas voulu recommencer la mascarade au second souper des quatre dames, et en me remerciant de l'honneur que j'avais fait à sa maison, il m'engagea à prendre au moins une fois place à sa table d'hôte. Je le lui promis volontiers.

Fermement résolu à aller à Soleure pour y faire ma cour à ma belle amazone, je pris une lettre de crédit sur Genève, et j'écrivis à madame d'Urfé, la priant de m'envoyer une lettre de recommandation à l'ambassadeur français, M. de Chavigny, sous prétexte de le gagner pour les intérêts de notre ordre. J'écrivis aussi au duc de Wurtemberg. Il aura sûrement eu peine à digérer l'amertume de ma lettre.

Parti de Zurich, je m'arrêtai à Bade pour y faire arranger une voiture que j'y achetai, et j'y prolongeai mon relais jusqu'après le dîner, pour avoir le plaisir de tenir compagnie à une dame polonaise qui se rendait à Einsiedeln. Il m'arriva là une aventure fort comique.

Engagé par la demoiselle de la maison elle-même, je dansai avec elle en l'absence de son père qui nous avait quittés : elle s'éloigna aussitôt après. En rentrant, son père me condamna à un louis d'amende, pour avoir dansé un dimanche, en contravention à un règlement qu'il me montra, mais que je ne pus pas lire. Je refusai de payer, et j'en appelai au juge du lieu. L'hôte y consent et sort. Un quart d'heure après, il me fait prier de passer dans sa chambre où je le trouve siégeant en manteau et en perruque. Il me dit alors que je vois en lui le juge, et confirme par écrit sa sentence, en ajoutant à ma charge un thaler de plus pour ses écritures. Je lui dis que je n'aurais pas dansé, si sa fille elle-même ne m'y eût pas invité. S'étant assuré du fait, il paya aussi un louis pour sa fille. L'incident me parut bouffon.

Je vis à Lucerne le nonce du pape qui m'invita à dîner; et à Fribourg, la jeune et aimable épouse du comte d'Affri.

Je passai la nuit dans un village à huit ou dix lieues de Soleure. Je me promenais, à la chute du jour, avec le chirurgien du

lieu, lorsqu'à cent pas de nous, j'aperçois une figure d'homme grimpant le long du mur d'une maison, et sautant dedans par la fenêtre. Je le fis remarquer à mon compagnon. Il me dit que c'était un jeune paysan qui venait passer la nuit avec sa fiancée. Il reste auprès d'elle, ajouta-t-il, jusqu'au matin, et la quitte plus amoureux qu'auparavant; car elle ne lui accorde pas la dernière faveur; elle craindrait, en le rendant tout-à-fait heureux, d'en être délaissée, et il lui serait bien difficile, dans ce cas, de trouver un autre amant.

Je trouvai à Soleure une lettre de madame d'Urfé, laquelle en renfermait une du duc de Choiseul à l'ambassadeur de France, M. de Chavigny. Elle était cachetée; mais l'adresse portait le nom du ministre qui l'écrivait. Je m'habille comme je le faisais pour aller à Versailles. Je prends une voiture et je me fais conduire chez l'Ambassadeur. On me dit qu'il n'est pas visible. Je lui fais remettre la lettre. C'était fête : je vais entendre la messe; mais je n'y vois point la beauté que je cherche; je fais

quelques tours de promenade et je retourne à mon auberge. J'y trouve un officier qui m'invite à dîner au nom de l'Ambassadeur.

Madame d'Urfé me marquait dans sa lettre qu'elle s'était rendue uniquement pour moi à Versailles. Elle était sûre que la duchesse de Grammont avait obtenu pour moi du Ministre une lettre telle que je pouvais la désirer. Il y avait trente ans que le marquis de Chavigny avait été ambassadeur à Venise. Je savais une foule d'anecdotes sur son compte; j'étais très-curieux de le connaître. Son Excellence me fit l'accueil le plus cordial et le plus honorable, en présence d'une société nombreuse; et, comme s'il n'eût pas bien lu mon nom, il relut tout haut le passage de la lettre du duc de Choiseul qui lui recommandait de me traiter avec la plus grande distinction. Je lui rappelai les aventures de sa jeunesse que j'avais ouï conter à Malipieri et à Bragadio. Ces souvenirs le charmèrent. L'aimable vieillard m'embrassa à plusieurs reprises, me dit que je serais le bien venu à toute heure, et insista pour que je lui consacrasse

tout le tems que j'aurais de libre pendant mon séjour à Soleure.

J'espérais voir chez lui ma belle amazone; mais, au lieu d'elle, j'aperçus deux de ses compagnes de voyage qui se parlèrent tout bas en me regardant. Je m'éclipsai aussitôt. Le lendemain, j'eus la visite de M. de Chavigny. Il me conta, en riant, que ces deux dames l'avaient prévenu en particulier de se tenir sur ses gardes vis-à-vis de moi; que j'étais garçon d'auberge à Zurich et qu'elles en étaient sûres, puisque je les avais servies à table. Vous devinez aisément ce que je leur ai répondu. Si vous avez pris ce déguisement, c'était, sans doute, pour vous rapprocher de l'une d'elles, et c'est ce que je leur ai dit, en leur annonçant que vous dineriez aujourd'hui chez moi avec elles. — Je réjouis beaucoup l'Ambassadeur en lui contant tout ce qui s'était passé. Mais je le priai d'observer qu'une certaine réserve était nécessaire pour qu'une plaisanterie innocente ne pût nuire à la réputation d'une aimable et estimable dame à qui je serais au désespoir d'occasioner le moindre désa-

grément. M. de Chavigny me tranquillisa, en m'assurant que M. de.... rirait lui-même de l'aventure, et il me quitta en riant.

J'allai dîner chez l'Ambassadeur; j'y trouvai mes deux ennemies que je plaisantai sur l'opinion qu'elles avaient eue de moi. Un moment après, je vis entrer madame de.... avec son mari. Dès qu'elle m'aperçut, elle lui dit: « Voilà le garçon de l'auberge de Zurich. » Ce brave homme me remercia, avec beaucoup de politesses, d'avoir fait à sa femme l'honneur de la débotter. M. de Chavigny conduisit madame de..... à table, où je me trouvai placé entre mes deux ennemies. Malgré l'aversion qu'elles m'inspiraient, je leur prodiguai les cajoleries, et je fus assez maître de moi pour ne jeter que très-rarement les yeux sur madame de...., quoiqu'elle fût bien plus belle encore que sous son costume d'amazone. Son mari ne me parut point jaloux; mais je ne lui trouvai pas l'air d'un homme aussi âgé que je l'aurais cru. L'Ambassadeur les invita tous deux au bal qu'il donnait en mon honneur, et pria la belle de..... de jouer une seconde

fois le rôle de Lindane, dans l'*Écossaise*, pour que je pusse dire avec vérité à M. de Choiseul que je m'étais amusé à Soleure. Elle répondit qu'il manquait deux acteurs. Mais il s'offrit à prendre le rôle de lord Monrose, et je me chargeai de celui de Murrai. Ma voisine, qui avait le rôle odieux de lady Alton, paraissait fort mécontente de cet arrangement. Elle ne put s'empêcher de me lancer un sarcasme, en me disant : c'est dommage qu'il n'y ait pas dans la pièce de rôle de garçon d'auberge : vous le rempliriez à merveille. — En récompense, vous m'apprendrez à jouer encore mieux celui de Murrai.

Le bal s'ouvrit. Je dansai des menuets avec plusieurs dames. Mais le bon Ambassadeur avait retenu pour moi madame de.... pour les contredanses, en disant que lord Murrai ne pouvait danser qu'avec Lindane.

A la première pause de la contredanse, je dis à mon aimable danseuse que je n'étais venu à Soleure que pour elle ; que, sans elle, on ne m'eût jamais vu avec le tablier de garçon d'auberge. Mon seul espoir était d'obtenir d'elle la permission de lui faire ma

cour. Elle me répondit que plusieurs raisons l'empêchaient de me recevoir ; mais que les occasions de nous voir ne nous manqueraient pas, si je restais quelque tems à Soleure, et si j'avais la précaution d'éviter des attentions trop marquées pour elle. L'amour, l'indulgence et l'adresse réunis n'eussent pu m'accorder une réponse plus favorable. Je m'engageai à toute la réserve qu'elle pouvait désirer.

Je m'étais donné pour novice dans l'art du théâtre. Ce fut un prétexte pour prier mon ennemie, madame de F...., de me donner des leçons. Elle vit bien que ce n'était qu'un prétexte pour aller chez elle tous les jours, ce que je ne manquais pas de faire chaque matin pour y rencontrer madame de..... qui ne manquait pas non plus d'y venir, et qui n'eut pas de peine à deviner mon motif.

La F..... était une veuve d'environ quarante ans, d'un caractère méchant, ce qu'annonçait son teint jaune. Sa démarche était toujours gênée, par la crainte qu'on ne vît qu'elle boitait. C'était une grande parleuse,

d'autant plus ennuyeuse, qu'elle voulait montrer de l'esprit sans en avoir. Avec toutes ses perfections, il me fallait cependant jouer l'amoureux auprès d'elle. Je ne pus un jour m'empêcher d'éclater, en l'entendant me dire qu'après m'avoir vu si bien jouer le rôle de garçon d'auberge, elle ne m'aurait jamais cru si timide. Je lui demandai pourquoi elle m'attribuait tant de timidité? Elle ne répondit rien. J'étais bien décidé à ne plus la voir, dès qu'on aurait joué l'*Écossaise*.

A notre première représentation, nous eûmes pour spectateurs les personnes les plus distinguées de la ville. Madame de F... était enchantée d'inspirer l'horreur. Elle attribuait cet effet à son talent, sans se douter que sa personne y avait une bonne part. M. de Chavigny émut l'auditoire jusqu'aux larmes. On dit qu'il avait joué son rôle mieux que Voltaire lui-même. Pour moi, mon sang se glaça, lorsque, à la troisième scène du cinquième acte, Lindane me dit : « *Quoi! vous! vous osez m'aimer!* » Elle prononça ces mots avec un tel accent de

mépris, qui n'était pas dans l'esprit du rôle, que les plus vifs applaudissemens éclatèrent de tous côtés. Ce succès me désola : il me mit hors de moi. Je crus mon honneur blessé. J'attendis que le calme fût rétabli, et je répondis, d'après mon rôle : « *Oui, je vous adore, et je le dois.* » Je prononçai ces paroles avec un accent si touchant, que les salves d'applaudissemens redoublèrent, et qu'un *bis*, répété à la fois par quatre cents voix, me força de recommencer ma réponse.

Notre succès ne nous empêcha pas de reconnaître, à souper, que nous n'avions pas encore parfaitement saisi nos rôles. M. de Chavigny nous proposa une seconde représentation pour le surlendemain, et pour le lendemain une répétition à sa maison de campagne, où nous dînerions. On parla ensuite du jeu de chacun de nous, et l'on se fit réciproquement des complimens et des plaisanteries. Madame de F.... dit que j'avais bien joué, mais que j'avais encore mieux joué le garçon d'auberge, ce qui mit d'abord les rieurs de son côté. Mais je les eus bientôt

pour moi, quand je lui eus répliqué qu'elle avait supérieurement rendu le rôle de lady Alton, et qu'elle n'avait pas eu besoin, pour cela, de se donner la moindre peine. M. de Chavigny dit à madame de...., qu'on avait eu tort de l'applaudir lorsqu'elle avait témoigné son étonnement de mon amour, parce qu'elle s'était exprimée avec un ton méprisant qui n'était pas dans le rôle, puisque Lindane ne peut qu'avoir de l'estime pour Murrai.

Notre répétition eut lieu le lendemain à la maison de campagne de M. de Chavigny, où nous dînâmes. Il nous engagea tous ensuite à venir souper chez lui à Soleure : il prit M. de.... dans sa voiture pour lui parler d'affaires, et me laissa le soin de reconduire madame de..... dans la sienne. Quelle joie pour moi de pouvoir lui exprimer librement toute ma tendresse, et de l'entendre me témoigner qu'elle y était sensible!

Tout entier à mon amour pour cette belle et aimable dame, dont ma passion sincère avait touché le cœur, ravi de pouvoir la voir souvent, lui exprimer ce qu'elle m'in-

spirait, et d'être écouté avec indulgence, je résolus de louer une maison de campagne toute meublée près de Soleure, de prendre un équipage, deux domestiques, un bon cuisinier, avec une gouvernante pour tenir la maison en ordre. J'étais mon maître, j'avais de l'argent, et je trouvais au moins ce projet plus sensé que celui de m'enfermer avec les moines d'Einsiedeln. J'évitais ainsi que mon séjour prolongé à Soleure ne parût suspect, et si, malgré mes précautions, ma présence pouvait porter quelque atteinte à la réputation de madame de....., j'étais bien déterminé, comme l'avait présumé M. de Chavigny, à partir sur-le-champ. Nous nous expliquâmes à cet égard, et il me promit son assistance pour mon établissement à la campagne.

Le lendemain nous donnâmes, avec le plus grand succès, notre seconde représentation de l'*Écossaise*.

Le jour suivant, le bon Ambassadeur vint me faire part du plan qu'il avait imaginé pour moi. M. de....., me dit-il, affectait l'insouciance, mais n'en était pas moins ja-

loux. Il fallait donc qu'aucune démarche, aucune circonstance n'éveillassent ses soupçons. Rien ne devait altérer son repos ni celui de sa femme. Il fallait me faire un ami du mari, et ne me rien permettre dans mes relations avec les dames, que tout le monde ne pût expliquer. Mon séjour à la campagne devait être motivé par une de ces maladies auxquelles on croit sur parole, et pour lesquelles les médecins n'ont rien de mieux à conseiller que l'air de la campagne et les bains. Il en avait un à ma disposition. C'était le docteur *Herrenschwand* (1), frère du médecin qui s'était rendu célèbre à Paris. Je n'avais qu'à le faire venir, lui faire tâter mon pouls, en lui présentant une couple de louis. Il m'enverrait tout de suite respirer l'air des champs, et dirait partout que c'était l'unique moyen de me rétablir. Telle était sa manie. M. de Chavigny conclut par me promettre une jolie maison de campagne.

(1) L'auteur de l'excellent Traité sur *la Population*.

Tout se passa comme il avait été convenu entre nous. Dînant chez lui avec le docteur Herrenschwand, et celui-ci m'ayant félicité sur ma bonne mine, je lui répondis que l'apparence était trompeuse ; je l'engageai à venir me voir. Il vint effectivement. Je me plaignis d'être tourmenté par le sang, au point d'en avoir des palpitations, et de craindre la rupture de quelque vaisseau. Il me conseilla le séjour de la campagne et les bains froids, comme moyens de me rafraîchir et de me calmer. Je lui donnai deux louis. Deux heures après, tout Soleure savait ma maladie et mon projet. A table, chez l'Ambassadeur, on me plaisanta sur mon mal ; M. de Chavigny me renouvela ouvertement la promesse de me trouver promptement une campagne.

Fatigué de mon rôle ennuyeux auprès de la F...., j'avais cessé d'aller chez elle ; elle m'en fit les plus violens reproches, et finit par me dire que j'avais beau dissimuler, qu'elle savait tout, et qu'elle se vengerait. Je lui répondis qu'elle n'avait aucun motif de vengeance, mais que si elle voulait me faire

20328

tuer, je lui demandais au moins répit pour une semaine. Elle me répliqua qu'elle n'était point italienne.

M. de Chavigny m'avait indiqué un moyen sûr de gagner l'amitié de M. de .... : c'était d'obtenir de M. de Choiseul, comme colonel général des Suisses, la grâce du neveu de cet homme respectable, qui avait tué en duel son adversaire. M. de .... me remit un court exposé de l'affaire. Je passai la nuit à écrire en conséquence deux lettres, l'une à madame de Grammont, pour la supplier d'obtenir cette faveur de son frère, l'autre à madame d'Urfé : je lui annonçais que la prospérité de l'ordre des Rose-Croix dépendait de la grâce que le Roi accorderait à un jeune officier suisse, que je lui nommais, et qu'un malheureux duel avait forcé de quitter le royaume.

Je communiquai à M. de Chavigny, qui l'approuva, la lettre qui devait être présentée au duc de Choiseul. Il m'engagea à la montrer à M. de.... C'était le matin ; j'allai chez lui ; je la lui fis voir ; il en fut charmé, et me combla de témoignages de reconnais-

sance. Il m'invita à déjeuner, me priant d'attendre que madame de .... fût levée. Je m'excusai sur l'urgence de l'heure de la poste, et je le quittai, pour faire partir mes lettres. L'Ambassadeur me félicita sur ma réserve. Il me dit que je m'étais fait un ami cordial de M. de ..... Il me montra une lettre de Voltaire qui le remerciait d'avoir bien voulu jouer le rôle de Monrose dans son Écossaise. Il m'en fit voir aussi une autre du marquis de Chauvelin, alors en visite à Délices. Il lui promettait de venir le voir à Soleure, en se rendant à Turin, où il allait comme ambassadeur.

CHAPITRE IV.

Je loue une maison de campagne près de Soleure, appartenant à M. de..... — Ma gouvernante, madame Dubois. — Son portrait. — Elle gagne mon amitié et ma confiance. — Mes relations avec M. de Chavigny, M. et madame de..... — Difficultés de ma situation entre madame de.... et madame Dubois. — Mes adieux à madame de..... — Mon départ pour Berne avec madame Dubois.

—

M. de.... avait une maison de campagne à louer près de Soleure. Je la lui demandai avec l'agrément de sa femme. Nous allâmes voir le local, M. de.... et moi. Je trouvai cette maison beaucoup plus belle que je ne l'avais espéré. Je convins avec lui d'un loyer de cent louis pour six mois, le priant instamment, lui et son épouse, de m'y honorer souvent de leurs visites. M. de.... me le promit.

L'Ambassadeur se chargea du soin de me

procurer, comme je le désirais, deux laquais, une gouvernante et un cuisinier. Son maître-d'hôtel devait y pourvoir ainsi qu'à la dépense, et me présenter ses comptes. M. de Chavigny me garantissait sa probité. L'Ambassadeur connaissait ma passion pour madame de...., et ne s'en effarouchait pas; il faisait le plus grand cas de cette dame.

Je m'installai trois jours après ces arrangemens. J'avais donné ordre à Leduc de me suivre avec tout mon bagage. Quelle fut ma surprise, en entrant dans mon appartement, de voir venir au devant de moi une jeune dame ou demoiselle de la physionomie la plus aimable et qui me salua comme son maître. Je reculai involontairement; mon étonnement la fit rougir. — Êtes-vous de la maison; Mademoiselle? — Je suis la personne que le maître-d'hôtel de M. l'Ambassadeur vous a choisie pour gouvernante. — Vous excuserez ma surprise.

Dès que nous fûmes seuls, je voulus la faire asseoir près de moi; elle s'en excusa d'un air modeste; tant d'honneur, me dit-elle, ne pouvait lui convenir.

— Comme il vous plaira; mais polie comme vous l'êtes, vous ne me refuserez pas de me tenir compagnie à table, si je vous en prie. Je déteste manger seul. — Mon devoir est d'obéir.

Je voulus voir sa chambre que je trouvai surabondamment pourvue de tout l'attirail des vêtemens et de la toilette féminine. Le sérieux de sa tenue, son air plein de dignité me frappèrent. Elle me paraissait trop intéressante et trop élégante à la fois pour une femme de charge. Je crus que c'était un tour de l'Ambassadeur. Il me semblait qu'une femme de cette apparence annonçant, au plus, de vingt-quatre à vingt-six ans, et dont la garde-robe était aussi riche, aurait plutôt l'air de ma maîtresse que de la gouvernante de ma maison. Je lui demandai donc si elle connaissait l'Ambassadeur et quels appointemens on lui avait fixés. Sa réponse fut qu'elle ne le connaissait que de vue, et que son maître-d'hôtel lui donnait deux louis par mois, outre la table et le logement; elle ajouta qu'elle était lyonnaise et qu'elle s'appelait Dubois.

Je la quittai sans penser davantage à ce qui pourrait advenir. Plus je la regardais, plus je l'écoutais, et plus elle me plaisait. Je fis un tour à la cuisine pour y donner mes ordres. Mes deux domestiques se présentèrent. Je fus content de leur extérieur. Après une promenade au jardin, j'entrai chez le concierge que je trouvai entouré d'une nombreuse famille. Je me fis conduire dans toute la maison. En entrant dans mon cabinet, je fus enchanté d'une vue magnifique, et qui me parut faite pour ravir un poète en extase. Je sentais que, pour jouir de ces voluptés innocentes, l'amour et le bonheur étaient nécessaires : j'éprouvais l'un, et j'espérais l'autre.

On sonne, et je vois entrer ma belle gouvernante. Son air riant n'annonçait point qu'elle eût à me porter quelque plainte, et, cependant, elle venait réclamer mon intervention pour réprimer les libertés que voulait prendre avec elle mon valet de chambre, et qu'elle n'avait pas l'intention de souffrir. Je lui promis de le morigéner; je fis venir

aussitôt Leduc à qui je prescrivis d'être circonspect.

Je fus très-content de mon cuisinier, de ma cave, de ma compagne et de la conduite de Leduc. Il servit madame Dubois à table avec déférence et sans la moindre affectation.

Quand j'eus renvoyé les domestiques, je priai madame Dubois de me raconter l'histoire de sa vie.

Elle sera très-courte, me répondit-elle. Je suis née à Lyon. Mes parens m'emmenèrent à Lausanne. Mon père était cocher de madame d'Ermance. J'avais quatorze ans, lorsque nous le perdîmes. Cette dame me prit avec elle, et trois ans plus tard, je passai, en qualité de femme de chambre, au service de lady Montaigu. Je devins l'épouse de son vieux valet de chambre Dubois; mais il mourut trois ans après à Windsor. Le climat de L'Angleterre m'étant contraire, j'étais menacée de la consomption. Je demandai donc mon congé. En me l'accordant, ma généreuse maîtresse paya mes frais de voyage et me fit, en outre,

des présens considérables. Je retournai à Lausanne auprès de ma mère. J'y entrai au service d'une dame anglaise : elle était très-contente de moi et voulait m'emmener avec elle en Italie. Mais, croyant s'être aperçue d'une liaison d'amour entre lord Rosbury, qu'elle aimait elle-même, et moi, et me regardant comme une rivale secrète, elle me donna mon congé, en me récompensant amplement. J'étais donc revenue auprès de ma mère, et je vivais depuis deux ans chez elle, de mon travail, lorsqu'il y a quatre jours, M. Lebel, le maître-d'hôtel de M. l'Ambassadeur, m'a demandé si je voulais, aux conditions que je vous ai dites, entrer comme femme de charge au service d'un gentilhomme italien. Le vif désir que j'ai toujours eu de voir l'Italie, m'a fait accepter. Ce désir est cause de mon étourderie. Je suis venue et me voilà.

— Que parlez-vous d'étourderie?

— Ne suis-je pas venue auprès de vous sans vous connaître?

— Vous ne seriez donc pas venue, si vous m'aviez connu auparavant?

— Non, certainement; car je ne puis plus espérer maintenant de me placer auprès d'une dame. On croira que j'ai été ici tout autre chose qu'une simple femme de chargé.

— J'entends : vous êtes belle, et je ne suis pas de marbre; mais je me moque de ce qu'on peut dire.

— Je m'en moquerais peut-être aussi, si les convenances et mes relations de famille me permettaient de m'élever au-dessus de certains préjugés.

— Vous voulez donc retourner à Lausanne ?

— Non pas sur-le-champ; ce serait manquer aux égards que je vous dois. On pourrait aussi attribuer mon départ à votre conduite envers moi, et vous-même, vous pourriez me mal juger.

— Comment? je vous prie.

— Vous m'accuseriez d'inconséquence.

— Il est vrai. Votre départ soudain me paraîtrait irréfléchi : il me chagrinerait beaucoup; mais, ceci à part, vous me faites réellement peine. D'après votre manière de

voir, vous en aller ou rester, vous gêne également. Il faut cependant prendre un parti.

— Il est tout pris : je reste et je suis persuadée que je n'aurai pas à m'en repentir.

— Votre espoir me flatte. Il y a cependant encore une difficulté.

— Aurez-vous la bonté de m'en faire part?

— Volontiers. Je ne puis souffrir ni la tristesse, ni certains scrupules.

— Vous ne me verrez jamais triste; mais veuillez me dire ce que vous entendez par les scrupules dont vous parlez.

— C'est juste. On entend communément par scrupule une manière ridicule d'envisager comme criminelles les actions les plus innocentes.

— Si une action me paraissait équivoque, jamais je ne l'interpréterais dans le plus mauvais sens. D'ailleurs, mon devoir est uniquement de veiller sur moi-même.

— Vous avez beaucoup lu, n'est-ce pas?

— Lire est l'unique occupation de mes

loisirs. Sans la lecture, je périrais d'ennui.

— Avez-vous des livres?

— J'en ai beaucoup. Entendez-vous l'anglais?

— Pas un mot.

— Tant pis : vous trouveriez de quoi vous amuser!

— Je n'aime pas les romans.

— Ni moi non plus; mais pourquoi me prenez-vous pour une héroïne de roman?

— Très-bien. Cette guerre me plaît; je suis charmé de vous avoir fait rire.

— Pardonnez si j'ai ri, car....

— Point de car. Riez tout à votre aise : c'est le meilleur moyen de me gouverner. Je crois que vous n'avez pas évalué vos services à leur prix.

— Permettez-moi encore de rire; car il ne dépend que de vous d'augmenter mes appointemens.

Je me levai tout étonné de l'adresse de cette jeune femme si prompte à s'emparer de mon esprit. Ses discours étaient pleins de sens; et, dès le premier entretien, elle avait su prendre l'ascendant sur moi : jeune,

jolie, mise avec goût, remplie d'esprit, jusqu'où ne pouvait-elle pas me mener? Je brûlais de questionner M. Lebel qui l'avait placée près de moi.

En me quittant, madame Dubois me demanda la permission de prendre avec elle pour compagne de nuit, l'une des filles du concierge, ce que je trouvai très-convenable. Cette jeune femme me plaisait: elle m'avait gagné par surprise; cependant, mon cœur était tout entier à madame de...

Le lendemain, j'ordonnai à Leduc de servir deux tasses de chocolat. Madame Dubois se présenta très-élégamment mise et l'air riant. Je l'invitai à me tenir compagnie dès l'instant, et tous les jours; ce qu'elle accepta, en m'avouant qu'elle aimait beaucoup le chocolat.

Après le dîner, j'eus la visite de M. de Chavigny. Il passa une couple d'heures avec moi. Il me parut enchanté de l'ordre de ma maison, mais surtout de la gouvernante que Lebel m'avait procurée sans lui en rien dire, me donnant à entendre que

c'était le vrai moyen de me guérir de ma passion pour madame de.... Je l'assurai du contraire.

Quelques jours après, au moment de nous mettre à table, je fus bien surpris de voir arriver en voiture madame de F***, et bien plus étonné encore, lorsqu'elle me pria de lui louer deux ou trois chambres où elle voulait passer quelque tems à la campagne. Indigné de son indiscrétion, je repoussai d'abord sa demande, en lui disant crûment et avec humeur que je voulais être libre chez moi, et que nous nous gênerions tous deux. J'allai jusqu'à lui dire que si elle insistait, je quitterais la maison pour la lui céder tout entière. Elle insista cependant, en s'engageant à me laisser complétement libre; et, par réflexion, je finis en lui accordant ce qu'elle demandait.

Madame Dubois ne pouvait revenir de la hardiesse de cette femme et de ma facilité. Ne voulant point lui expliquer mes motifs, je changeai de conversation. Nous passâmes toute la soirée jusqu'à minuit à causer. Elle me paraissait de plus en plus

aimable et spirituelle, contant avec beaucoup d'agrément. Elle paraissait exempte de préjugés, mais attachée aux lois de l'honneur et de la sagesse, par conviction du malheur qui suit l'infraction de ces lois. Son honnêteté semblait encore plus le résultat d'une prudence systématique, que de l'amour de la vertu. Elle en avait cependant; autrement, les forces lui eussent manqué pour rester fidèle aux règles de la prudence.

L'un des jours suivans je donnai à dîner à l'Ambassadeur et à M. et madame de ....; tous furent charmés de ma gouvernante. M. de Chavigny me dit qu'il avait questionné Lebel à son sujet. Celui-ci, se voyant chargé de me trouver une femme capable de tenir décemment ma maison, et étant allé à Lausanne, avait pensé à madame Dubois qu'il connaissait. Lebel, en me la procurant, n'avait songé qu'à lui offrir une place avantageuse, et à moi une personne en état de représenter convenablement une maîtresse de maison.

M. de Chavigny était un de ces hommes que la France monarchique tenait en réserve

pour les employer, quand il fallait gagner quelque puissance qu'elle avait intérêt de se concilier. On comptait, parmi ces diplomates, M. de l'Hôpital, qui avait su conquérir le cœur de l'impératrice Elisabeth Pétrowna; le duc de Nivernois, qui, en 1762, fit tout ce qu'il voulut avec le cabinet de Saint-James; et plusieurs autres que j'ai connus. M. de Chavigny trouvait réunies, dans le caractère de madame Dubois, toutes les qualités faites pour rendre un homme heureux. Nous avions pour convives deux Jésuites qui se rendaient en Italie, et que j'avais invités. Madame Dubois sut plaisanter les Pères avec tant de mesure, de franchise et d'esprit, que l'Ambassadeur en était aux anges. En me quittant, il me retint à dîner pour l'arrivée de M. de Chauvelin.

J'avais connu cet homme estimable, chez M. de Choiseul, à Versailles. Il arriva deux jours après. Il me reconnut sur-le-champ, et me présenta à sa charmante épouse, que je n'avais pas encore vue. Ce fut pour moi une bonne fortune de me trouver placé à table, chez l'Ambassadeur,

auprès de madame de..... Jamais je ne m'étais trouvé de si bonne humeur. Je ne tarissais pas en contes amusans. M. de Chauvelin, pour m'agacer, dit qu'il savait de très-jolies histoires sur mon compte. Mais vous ne savez pas ce qu'il a fait à Zurich? dit M. de Chavigny, et il raconta mon aventure. Pour avoir l'honneur de vous servir, dit M. de Chauvelin, se tournant vers madame de ....., je me serais fait cocher. Il est bien plus habile, dit M. de ....., il a logé chez lui la dame pour laquelle il avait pris le tablier. Il faut que nous la voyions, répliqua M. de Chauvelin. Rien de si facile, reprit M. de Chavigny, et il me pria de lui prêter mon salon, le dimanche suivant, pour un bal qu'il voulait y donner.

C'était une manière de m'en éviter les frais, et de se réserver le droit qui lui appartenait beaucoup plus qu'à moi, de donner des fêtes aux étrangers de distinction qui traversaient les domaines de l'ambassade.

Le bal fut très-brillant. Ce fut pour moi une occasion de faire ma cour à madame

le.... Elle était sensible à ma passion pour elle, mais ne m'accordait que les témoignages d'une affection vive et sincère.

Quelques jours après le départ de M. de Chauvelin, je reçus une lettre de madame d'Urfé. Elle m'écrivait que, pour me servir, elle avait passé deux jours à Versailles. Elle m'envoyait copie des lettres de grâce accordées par le Roi au neveu de M. de ...., et me mandait que le Ministre avait déjà expédié, à son régiment, l'original qui le réintégrait dans son grade.

Transporté de joie, je courus porter la lettre à M. de Chavigny, que je priai de la remettre lui-même à M. de ..... Il le fit appeler aussitôt et la lui présenta, en lui disant qu'il n'en était redevable qu'à moi. M. de...., tout hors de lui, me demanda de combien il était mon débiteur. — Je ne réclame que votre amitié, lui répondis-je, et je vous en demande une preuve : c'est de venir passer quelques jours à la campagne avec moi. Sans le secours de votre amitié, j'y périrais d'ennui. Au surplus, l'affaire dont vous avez bien voulu me charger, n'é-

tait pas de si grande importance; car vous voyez qu'elle a été décidée assez promptement.

— Que dites-vous donc? J'ai remué ciel et terre depuis un an pour cette affaire, que vous avez terminée en moins de quinze jours. Je serai toute ma vie à vos ordres.

— Embrassons-nous et venez me voir. C'est un bonheur pour moi d'être utile à des hommes tels que vous.

Le Marquis, en courtisan plein d'expérience, fit des remarques sur les cours où rien n'était aisé ni difficile, où tout changeait d'un moment à l'autre. Il connaissait madame d'Urfé. Il lui avait fait la cour lorsqu'elle était la favorite du Régent, et lui avait donné le nom d'Égérie, parce qu'elle prétendait être instruite de tout par un génie qui la visitait toutes les nuits qu'elle passait seule. Nous dînâmes le lendemain chez l'Ambassadeur, M. de ...., son épouse et moi. Tous deux, à l'envi, me comblèrent des preuves de la plus tendre amitié. Ils vinrent passer quelques jours avec moi à la campagne. Je trouvai toujours, dans ma-

dame de ...., l'amie la plus tendre et la plus sincère. Mais il fallut, bon gré malgré, me renfermer dans les limites qui m'étaient tracées, et dans lesquelles la passion que m'inspirait cette belle et intéressante personne, ne se contenait qu'avec les plus grands efforts.

Madame de F***, qui ne s'était introduite chez moi que pour m'épier; nous quitta enfin, quelques momens avant le départ de M. et de madame de .....

Ma belle gouvernante ne cessait de me donner des preuves de raison, d'esprit et d'attachement. Elle me consolait et m'encourageait, lorsque la lutte entre l'amitié et l'amour, dans ma passion pour madame de ...., me plongeait dans une tristesse aussi contraire à mon humeur qu'à ma santé. Par sa surveillance et son adresse, elle était parvenue à empêcher que l'espionnage de la F***, ne réussît à compromettre madame de ...., et à ruiner l'amitié qui nous unissait, elle, son mari et moi. Tant de zèle et de sens me charmaient, en me causant un étonnement toujours nouveau. Je craignais

de me passionner pour elle, au risque de devenir encore victime d'une sévérité de principes, dont son amour-propre et sa prudence ne lui permettraient pas de s'écarter, lors même que mon amour serait pleinement partagé. J'avais donc résolu de refuser tout aliment à cette passion naissante, en la laissant ainsi dans l'enfance. Je croyais la faire périr de cet ennui qui tue souvent les enfans.—Vaine espérance ! J'oubliais qu'il est impossible de se borner à l'amitié pour une femme que l'on trouve jolie, avec laquelle on passe sa vie, et de qui l'on peut se croire aimé. Car cette amitié, à son plus haut degré, devient amour, et brûle bientôt de parvenir à cette félicité suprême, qui peut seule le satisfaire. En vain un platonicien prétendrait-il que l'on peut se restreindre à l'amitié pour une femme jeune, charmante, qui nous plaît, et auprès de qui l'on est sans cesse : c'est un rêve présomptueux. Ma gouvernante était trop aimable et trop spirituelle, pour qu'il me fût possible de me défendre long-tems contre la passion qui se glissait peu à peu dans mon cœur.

C'était toujours après le dîner qu'avaient lieu nos conférences. Car il n'y a rien de plus inconsidéré et de plus dangereux que de parler devant des domestiques presque toujours malveillans ou sots, entendant de travers, prompts à exagérer ou à rapetisser ce qu'ils entendent, et se croyant en droit de divulguer les secrets de leurs maîtres, secrets dont ils parviennent toujours à surprendre quelque chose, sans qu'on les ait pris pour confidens.

Tourmenté à la fois par l'ardeur mal contenue des sentimens qui m'entraînaient alternativement vers deux femmes que je devais respecter, et par les inquiétudes que m'avait causées madame de F...., pour qui je n'éprouvais que de l'aversion, je devins souffrant et malade. Il est des caractères étrangers à la prévoyance du malheur. Tel fut le mien jusqu'à l'âge de trente ans, époque de mon incarcération sous les Plombs. Maintenant que je commence à m'affaiblir, je vois tout en noir, jusqu'aux fêtes du mariage, si l'on m'y invite. Le couronnement même de l'empereur Léopold II à Prague,

s'est présenté à moi, sous cet aspect, et je me suis écrié : *Nolo coronari.*

Madame de .... m'annonçait une visite d'adieux avec son mari. Malheureux que j'étais! il me fallait renoncer de ce côté, à toute pensée d'amour, tandis que je commençais à trouver madame Dubois de plus en plus dangereuse pour mon repos. Mon valet de chambre se trouvant malade, je n'avais qu'elle pour toute compagnie. Nous ne nous quittions presque pas. Plus je me tenais sur la réserve, et plus je sentais croître ma tendresse. En vain me flattais-je d'arriver enfin à l'indifférence, en maintenant la retenue convenable dans nos relations. Je lui avais donné une bague, en lui promettant cent louis en retour s'il lui prenait envie de s'en défaire. Elle m'avait juré de ne jamais s'en dessaisir qu'à la dernière extrémité, lors même que je lui donnerais son congé. L'idée de me séparer d'elle me paraissait une chimère; naïve, honnête, gaie, douée d'une rare intelligence, elle m'offrait le charme d'une conversation toujours pleine d'intérêt. Elle n'avait jamais aimé; elle ne

s'était mariée que pour plaire à lady Montaigu. Elle n'écrivait qu'à sa mère, et prenait plaisir à me communiquer ses lettres. L'ayant priée un jour de me montrer les réponses, elle m'avoua qu'elle n'en recevait jamais, sa mère ne sachant point écrire. Lorque je revins d'Angleterre, ajouta-t-elle, je craignais d'apprendre sa mort; ce fut pour moi une joie bien vive, de la retrouver en parfaite santé, en arrivant à Lausanne. — Qui vous accompagnait dans ce voyage? — Personne. — C'est inconcevable. Jeune, jolie, bien mise comme vous l'êtes, comment avez-vous pu vous défendre des tentatives de tant de gens que le hasard rapprochait de vous, échapper aux poursuites des jeunes libertins? car il y en a partout. — Me défendre? Je n'en ai jamais eu besoin. Le grand secret est de ne faire attention à personne, de faire la sourde oreille, de ne pas répondre hors de saison, de prendre une chambre à part, ou de passer la nuit dans celle de l'hôtesse, quand on rencontre une auberge tenue par de braves gens.

Elle n'avait pas eu une aventure dans

toute sa vie, parce qu'elle ne s'était jamais écartée de la ligne du devoir. Jamais, pour me servir de son expression, elle n'avait eu le malheur de se prendre d'amour. Nous passions ainsi nos journées dans l'abandon de la confiance la plus parfaite. Il nous arrivait même fréquemment de nous tutoyer. Elle parlait avec enthousiasme des charmes de madame de ...., m'écoutant avec la plus grande attention, lorsque je vantais le bonheur que l'amour m'avait fait goûter. Si, dans mes récits animés par la passion, il m'arrivait de tirer le rideau sur des détails que je croyais trop vifs pour les lui présenter, dès qu'elle s'apercevait de mon intention, elle m'encourageait d'une manière si naïve à être plus franc, que je ne pouvais pas me refuser à la satisfaire. Mais aussitôt que ma franchise lui paraissait passer les bornes, elle se levait en éclatant de rire, coupait court à ma narration, en me fermant la bouche, et s'enfuyait dans sa chambre où elle s'enfermait pour m'empêcher, me dit-elle par la suite, de lui exprimer des vœux qu'elle ne voulait pas exaucer, mais

auxquels elle craignait dans ces momens, de n'avoir pas la force de se refuser.

Ce fut au moment où la tendresse de notre affection réciproque avait atteint le degré de vivacité le plus critique, que je sentis s'augmenter l'état de malaise et de souffrance dont ma santé était depuis quelque tems affectée. Cette crise nous préserva, madame de ...., madame Dubois et moi, des périls de notre situation. Je me déterminai à essayer le changement d'air, et à quitter Soleure et ses environs, pour me rendre à Berne, que je voulais visiter. Je promis à mon aimable et trop aimable gouvernante, de la reconduire à Lausanne, auprès de sa mère, dès que je me trouverais mieux. Elle ne voulait pas me quitter, tant que ma santé ne serait pas rétablie. Mon projet était de me rendre en Italie, après avoir passé quelque tems à Berne et à Genève. M. et madame de .... se préparaient à faire un voyage à Bâle. Je résolus de partir avant eux. C'était encore un moyen de prouver l'innocence de mes relations avec madame de .... Son mari m'avait cru d'abord amoureux d'elle. Mais

la présence de madame Dubois et notre intimité avaient dissipé ses soupçons. Après un dîner chez l'Ambassadeur, madame de... me fit la guerre sur cette intimité. Je lui avouai que nous éprouvions l'un pour l'autre une vive affection. Vous ne m'auriez pas persuadé le contraire, me dit-elle. Je tiendrais pour impossible qu'un homme de votre âge pût passer sa vie avec une femme comme madame Dubois, sans l'aimer. Belle, spirituelle, gaie, parlant à merveille et toujours à propos, elle réunit tout ce qui peut charmer. Je suis sûre que vous aurez beaucoup de peine à vous séparer d'elle. Lebel lui a rendu un mauvais service. Elle jouissait d'une très-bonne réputation, et maintenant, quelle que puisse être votre réserve à tous deux, elle ne trouvera plus à se placer auprès d'une dame honnête. Je lui fis part de mon intention de la reconduire à Lausanne; elle m'approuva.

Deux ou trois jours après, sur l'invitation de madame de...., j'allai les saluer le matin, elle et son mari. M. de.... m'invita à dîner, m'engageant à tenir compagnie à

son épouse pendant une absence qu'il était obligé de faire. Madame de.... avait avec elle une ouvrière qui l'aidait à broder un ajustement. Je ne consentis à rester qu'à condition qu'elles n'interrompraient point leur travail. L'ouvrière s'étant retirée vers midi, nous demeurâmes seuls quelque tems, madame de.... et moi. Je lui renouvelai l'assurance d'une tendresse inaltérable, en déplorant la rigueur du sort qui nous éloignait l'un de l'autre. Elle accueillit mes regrets avec bonté, et m'exprima ses vœux pour le retour de ma santé. Nous nous embrassâmes en nous jurant une amitié éternelle.

Après avoir dîné avec les deux époux, j'allai voir l'Ambassadeur. Pour m'éviter l'embarras des visites, il me proposa de prendre congé, à son cercle du soir, de toutes les personnes que j'avais connues à Soleure, sans même rester à souper, si je craignais de m'incommoder. J'acceptai en le remerciant. Je revis ainsi encore une fois la belle madame de.... que je n'espérais plus jamais revoir. Je me trompais cepen-

dant ; je la revis dix ans après. Le lecteur apprendra en son lieu, où, comment et dans quelle position je la retrouvai. Je suivis l'Ambassadeur dans son cabinet pour le remercier de toutes ses bontés, et lui demander une lettre pour Berne, où je comptais passer quelques semaines. Il me promit de m'en envoyer une par son maître-d'hôtel, pour M. le Muralt de Thun. Je réglerais en même tems tous les comptes de Lebel.

De retour chez moi, j'éprouvai un sentiment pénible à la veille de quitter une ville où le peu de bonheur dont j'y avais joui ne pouvait compenser ce que j'y avais souffert, ni les dépenses que j'avais faites.

Je prévins madame Dubois que nous partirions sous trois jours, afin qu'elle fît empaqueter mon bagage. Mon valet de chambre était très-malade, au dire du médecin. J'allai le voir et je le trouvai, en effet, hors d'état de se mouvoir ; il ne lui restait que la faculté de voir et de parler. D'ailleurs, disait-il, il se trouvait très-bien. Il me pria de le faire transporter à Berne où il se guérirait. J'y consentis et je lui laissai un do-

mestique pour le soigner et l'accompagner dans cette ville, à l'auberge du Faucon où je me proposais de descendre.

A midi arriva Lebel; il me remit la lettre de l'Ambassadeur et me présenta ses comptes. Je les trouvai en règle et je les soldai. Je l'engageai à dîner. Sa conversation me parut agréable. Il fut presque exclusivement occupé de madame Dubois pendant le repas; il assura que c'était de ce jour qu'il croyait réellement avoir fait sa connaissance; car, à peine lui avait-il parlé trois ou quatre fois à Lausanne; et seulement, d'affaires ou de choses indifférentes. En sortant de table, il me demanda la permission de lui écrire : elle le prit au mot et le somma de tenir sa parole.

Lebel était un homme aimable, entre quarante et cinquante ans. Sa physionomie inspirait la confiance. En lui disant adieu, il embrassa madame Dubois sans m'en demander la permission, et elle reçut cet embrassement d'un air amical.

Quand il fut parti, elle me dit que la connaissance de ce galant homme ne pou-

vant que lui être utile, ce serait avec plaisir qu'elle entretiendrait correspondance avec lui.

Le lendemain fut employé aux préparatifs de notre voyage. Leduc fut envoyé en avant pour coucher à quatre lieues de Soleure. Le jour suivant, à quatre heures du matin, nous partîmes, mon amie et moi. Nous descendîmes au Faucon, à Berne, vers les onze heures. Leduc y était déjà rendu. Je fis mes arrangemens avec l'hôte, ce que j'avais appris à ne pas négliger en Suisse. Je donnai ordre au domestique bernois qui nous avait accompagnés, de chercher pour Leduc le meilleur médecin de la ville, et je dînai avec madame Dubois dans sa chambre. Je portai ma lettre au concierge de M. de Muralt, et je fus me promener, m'abandonnant à la direction de la Providence.

CHAPITRE V.

Berne. — M. de Muralt. — Mœurs du pays. — Madame de Saone. — Sa maladie. — Lebel demande la main de madame Dubois. — Nos confidences à ce sujet. — Correspondance avec l'Ambassadeur et lui. — Madame Dubois se rend à Lausanne. — Mon départ pour cette ville. — Station à Morat. — Visite au docteur Herrenschwand.

Je ne tardai pas à recevoir la visite de M. l'Avoyer de Thun. C'était un homme d'un certain âge ; il portait l'habit noir français. Sa gravité mêlée de douceur et de politesse me plut beaucoup. Il était membre du Sénat. Il m'invita à dîner pour le lendemain avec des personnes des deux sexes, et à souper pour le surlendemain. Il ne devait y avoir que des hommes. Il me conduisit à la Bibliothèque. J'y fis connaissance avec M. Félix. Celui-ci avait porté le froc : c'était plutôt un littérateur qu'un savant. J'y

vis aussi un jeune homme, nommé Schmith, déjà célèbre dans la république des lettres, et qui promettait un avenir encore plus brillant. Un naturaliste, qui savait par cœur les noms d'une myriade de coquillages et d'escargots, m'ennuya beaucoup; sa science m'était tout-à-fait étrangère. Il me dit, entre autres choses, que l'Aar, le fleuve du canton de Berne, charriait de l'or. Je lui répondis que tous les grands fleuves étaient aurifères, ce qu'il eut l'air de ne pas croire.

Je dînai chez M. de Muralt avec quatre ou cinq dames des plus considérées de Berne; elles me parurent dignes de l'être, surtout une dame de Sacconai. Je la trouvai très-aimable et fort instruite. Je lui aurais fait ma cour, si j'avais séjourné plus long-tems dans la capitale de la Suisse, en supposant que ce pays en ait une.

Les dames de Berne se mettent bien, mais sans luxe: les lois le défendent. Leur extérieur est prévenant; elles parlent très-bien le Français. Elles vivent avec la plus grande liberté, sans en mésuser; la galanterie, l'âme des cercles, n'y est cependant

pas étrangère ; mais elle est toujours décente. Les hommes ne sont point jaloux ; mais il faut que les dames soient rentrées chez elles à neuf heures, pour partager le souper de famille. Pendant un séjour de trois semaines, je pris beaucoup de plaisir dans la société d'une dame âgée de quatre-vingt-cinq ans, à cause de ses connaissances en chimie. Elle avait été l'amie du célèbre Boerhaave. Elle me montra une plaque d'or, qu'il avait composée, en sa présence, avec du cuivre. Elle assurait qu'il avait possédé la pierre philosophale, mais que son art de prolonger la vie ne s'étendait guère au-delà de cent ans. Il n'avait pas su s'en servir pour lui-même. Il était mort d'un polype entre le cœur et les poumons, avant d'être parvenu à cette pleine maturité qu'Hippocrate attribue à l'âge de soixante-dix ans. Cette dame était les quatre millions que Boerhaave avait laissés à sa fille, comme preuve de l'art qu'il possédait de faire de l'or. Elle désirait tenir de lui un manuscrit contenant tous les principes de cet art ; mais il était trop obscur. Il faudrait le publier, lui dis-je.

Dieu m'en garde! — En ce cas, brûlez-le. — Je n'en ai pas le courage!

Le lendemain, vers six heures, M. de Murait me mena voir l'exercice de la milice bernoise. Je lui demandai ce que signifiait l'ours que l'on voyait figuré sur la porte de la ville. Il m'apprit que son nom venait du mot allemand *baer* (ours). C'étaient les armes du canton, le second des cantons Suisses pour le rang, et le premier pour l'étendue et la richesse. La ville est bâtie sur une péninsule formée par l'Aar, dont la source est voisine de celle du Rhin. Mon compagnon m'entretint de la puissance de son canton, de sa juridiction seigneuriale, de ses bailliages. Il m'expliqua la nature des fonctions des *avoyers*. Nous en vînmes après au système politique de la Suisse et des divers Gouvernemens dont se compose la Confédération.

Je lui sus beaucoup de gré de me faire trouver à souper avec quatorze ou quinze de ses compatriotes, tous membres du Sénat. Il n'y fut question ni de propos joyeux ou plaisans, ni de sciences. Mais on y parla beaucoup de droit public, des intérêts de

l'État, de commerce, d'économie, de spéculations, de l'amour de la patrie, et du devoir de préférer la liberté à la vie; cependant, à la fin du repas, la roideur aristocratique céda à la puissance du vin. Je leur fis pitié. Tout en faisant l'éloge de la retenue, ils trouvaient que je la poussais trop loin. Cependant ils ne me contraignirent point à boire, comme on le fait en Russie, en Suède, et souvent en Pologne.

La société se sépara à minuit. En Suisse, c'est déjà une heure indue. Tous me promirent leur amitié. L'un des convives, avant de s'être livré à boire, avait blâmé la république de Venise d'avoir banni les Grisons. Lorsque le vin lui eut éclairci les idées, il m'en demanda pardon, ajoutant qu'un Gouvernement connaissait mieux ses intérêts que les étrangers qui se mêlaient de critiquer ses opérations.

En rentrant à mon auberge je retrouvais une tendre amie, dont l'affection et la conversation avaient de jour en jour plus de charme pour moi. Notre amour croissait à chaque instant, sans que nous pensassions

à l'avenir. L'heure de la séparation ne peut entrer dans l'esprit de personnes véritablement éprises.

Je reçus une lettre de madame d'Urfé. Elle me recommandait de faire ma cour à madame de Saône. Cette dame était l'épouse d'un lieutenant-général de ses amis. Elle était venue à Berne, dans l'espoir d'y trouver la guérison d'une maladie cutanée qui la défigurait horriblement. Elle avait de puissantes recommandations auprès des principales maisons de la ville. Elle tenait une excellente table où elle n'invitait que des hommes. Elle avait annoncé qu'elle ne rendrait aucune visite. J'allai la voir, mais quel triste spectacle!

Je vis une femme de la mise la plus élégante, couchée languissamment sur un sopha! À mon apparition, elle se leva, me salua de la manière la plus aimable, et m'invita à prendre place auprès d'elle. Elle feignit de ne pas remarquer mon étonnement et mon trouble trop visibles.

Ses mains et ses bras, les plus beaux du monde, étaient à peu près nus. Une gaze

légère voilait à peine un buste ravissant. Mais son visage était effrayant. Le premier effroi passé, on éprouvait une vive compassion. Ce n'était qu'une croûte noire et rebutante, un amas de boutons et d'ulcères, formant un masque qui lui couvrait toute la figure. On ne distinguait que deux beaux yeux noirs, et une bouche dépourvue de lèvres, mais laissant voir, comme deux rangs de perles, des dents d'une blancheur éblouissante. Une conversation pleine de sens, d'esprit et d'agrément, charmait ses auditeurs. Le rire lui était interdit par la crainte des douleurs qui l'auraient immanquablement suivi. Mais on voyait le plaisir que lui causait la gaîté des autres. Elle était gaie elle-même, malgré son cruel état; son esprit était cultivé; elle avait le meilleur ton, et cette élégance de manières qui distingue les Parisiennes. Son âge était d'environ trente ans; elle avait laissé à Paris trois beaux enfans encore en bas âge. Son mari était aussi un bel homme. Il l'aimait à l'adoration; et, avec un courage plus que militaire, il n'avait pas cessé de partager sa couche. Il y avait près de dix

ans qu'un lait répandu avait causé à sa femme cette terrible maladie. La faculté de médecine de Paris avait en vain employé toutes les ressources de l'art pour la délivrer de ce fléau. C'est ce qui l'avait amenée à Berne, pour s'y mettre sous la direction d'un médecin célèbre, qui lui avait promis de la guérir, et ne voulait être payé qu'après le succès. C'est le langage de tous les empiriques : il tire toute sa force de la confiance du malade. Quelquefois ils le guérissent, ou il se guérit de lui-même ; sinon, ils n'en savent pas moins se faire payer, ne trouvant pas beaucoup de difficulté à lui prouver qu'il ne peut s'en prendre qu'à lui-même s'il n'est pas guéri. Ce médecin interrompit notre entretien. Madame de Saône avait déjà commencé l'usage de son remède. C'étaient des gouttes préparées principalement avec du mercure. Elle se plaignit que les démangeaisons auxquelles elle ne pouvait résister, devenaient de plus en plus fortes. Il répondit que cela ne finirait qu'avec la cure, qui exigeait trois mois. Mais, répliqua-t-elle, si les démangeaisons m'excitent

à m'arracher la peau, je resterai toujours dans le même état, et la cure n'aura jamais de fin.

Comme je me retirais, elle m'invita, une seconde fois pour toutes, à souper. J'y allai le soir même. Je la vis manger et boire du meilleur appétit. Le médecin ne lui imposait aucune abstinence. J'en conclus qu'elle ne guérirait point. Elle était de fort bonne humeur, et sa conversation égayait toute la compagnie. Je conçus très-bien que l'on pouvait s'accoutumer à voir cette dame, sans éprouver de répulsion.

Je vivais heureux auprès de mon amie, et elle auprès de moi. Aucune crainte, aucun souci de l'avenir ne troublaient le repos de sa belle âme. Je recouvrai la santé. Madame Dubois était persuadée que nous ne nous quitterions jamais. Hélas! je n'étais pas né pour tant de bonheur.

Environ quinze jours après notre arrivée à Berne, mon amie reçut une lettre de Soleure. Cette lettre était de Lebel. Après l'avoir lue avec attention, elle me la tendit, en m'invitant à en faire autant. Le maître-

d'hôtel de M. de Chavigny lui demandait, en termes très-laconiques, si elle voulait devenir sa femme; il ajoutait qu'il avait différé sa proposition pour mettre d'abord ordre à ses affaires, et s'assurer qu'il était en état de se marier, même sans l'aveu de l'Ambassadeur. Il ajoutait qu'il possédait assez d'aisance pour vivre heureux, sans être obligé de continuer à servir; que, cependant, il n'était pas forcé de se retirer. Il avait parlé à l'Ambassadeur dont il avait obtenu en plein l'assentiment. Il la priait de lui répondre promptement et de lui faire connaître d'abord si elle agréait sa proposition; en second lieu, si elle préférait vivre avec lui à Besançon où elle serait maîtresse absolue dans leur maison, ou rester avec lui à Soleure auprès de l'Ambassadeur, après leur mariage, ce dernier parti ne pouvant qu'augmenter leur fortune. Il finissait par lui donner l'assurance que ce qu'elle lui apporterait lui appartiendrait en propre, et qu'en outre il lui garantirait un donaire de 100,000 fr. Sa lettre ne faisait aucune mention de moi.

Votre volonté en décidera, ma chère amie, dis-je à madame Dubois; mais je ne puis croire que vous me quittiez sans sentir combien je me trouverais malheureux. Et moi, me répondit-elle, ne serais-je pas la plus malheureuse des femmes, si j'étais obligée de vous quitter? — Que répondrez-vous donc? — Vous verrez demain ma lettre. Je lui répondrai sans détour que je vous aime, que je suis heureuse de vous aimer, et qu'avec ces sentimens, il me serait impossible de goûter le bonheur qu'il veut bien m'offrir. Je lui dirai même que la raison devrait m'engager à ne pas refuser sa main, mais que je suis sans force contre mon attachement pour vous. — Très-bien; car aucun autre motif ne pourrait excuser votre refus, et il serait ridicule de vouloir faire croire qu'il n'existe point d'amour entre nous : le contraire est trop évident. Toutefois, mon ange, cette lettre me chagrine. — Pourquoi, mon cher ami? — Parce que je n'ai pas maintenant 100,000 fr. à t'offrir. — Fi! mon bon ami! qu'ont de commun l'argent et notre tendresse? Tu n'es

pas homme à craindre jamais de tomber dans l'indigence; mais si tu pouvais y être exposé, je sens que je serais encore heureuse de partager ta misère.

Notre conversation se termina par les assurances réitérées de notre tendresse réciproque. Cependant, au milieu des épanchemens les plus vifs de notre affection, une tristesse secrète se glissait dans notre âme. L'amour, lorsqu'il souffre, semble redoubler d'énergie; c'est une illusion : enfant de la folie, les ris et les jeux sont sa nourriture. Tout autre aliment le tue.

Le lendemain, madame Dubois écrivit à Lebel dans le sens dont nous étions convenus. Je me crus obligé d'écrire de mon côté à l'Ambassadeur. L'amour, le sentiment, la philosophie avaient dicté ma lettre. Je ne lui déguisais pas que ma passion pour madame Dubois, m'ôtait le courage de me porter à moi-même un coup trop douloureux. Je n'en sentais pas moins, d'un autre côté, que l'honneur me défendait de former obstacle au bonheur d'un galant homme et à la félicité durable de la per-

sonne que j'aimais. Je le priais de prononcer lui-même sur notre sort.

Je reçus des lettres de recommandation pour Lausanne; elles étaient adressées par madame d'Urfé, au marquis de Geantil l'Angalerie, et par le baron de Bavois, propriétaire du régiment de Bâle, à son oncle et à sa tante. Je résolus de me rendre dans cette ville au bout de la quinzaine. Cette résolution charma mon amie. Quand on aime sincèrement, on voit dans l'objet aimé le plus aimable des êtres, et l'on se persuade que tout le monde enviera notre bonheur.

Lebel ne répliqua point à madame Dubois; mais l'Ambassadeur m'écrivit une lettre de quatre pages. Il me parlait le langage d'un homme sensé. Il me disait, entre autres choses, que si j'étais vieux comme lui, et en état d'assurer à mon amie une existence heureuse après ma mort, il se garderait bien d'opposer le moindre obstacle à son penchant pour moi, mais que j'étais jeune, que je ne me croyais pas en état de me marier; qu'ainsi, je devais non-seulement

donner mon consentement à un mariage fait pour la rendre heureuse, mais l'y engager moi-même. J'avais trop d'expérience pour ne pas prévoir un repentir, si je lui laissais manquer cette occasion. Il lui paraissait impossible que, dans quelque tems, la passion ne se convertît pas en amitié. Dans ce cas, et si un autre amour venait à s'emparer de moi, cette amitié même deviendrait une chaîne. L'un de nous deux, en un mot, s'exposait à des regrets. Il ajoutait que Lebel lui ayant fait part de son projet, il avait cru devoir l'encourager; car mon amie avait gagné toute son affection, et il la verrait avec plaisir dans sa maison avec une existence convenable. Il jouirait, sans porter aucune atteinte à la décence, des agrémens que lui promettaient l'esprit et l'amabilité de sa commensale. Son âge, à lui, suffisait pour lui interdire toute autre prétention. Il concluait, en remarquant que Lebel n'était point entraîné par une passion de jeune homme, qu'il avait fixé son choix avec réflexion et ne voulait pas se montrer trop pressant. Elle s'en convaincrait aisément

par la réponse qu'il se préparait à lui adresser. Tous deux pensaient qu'un mariage ne devait se décider qu'après de mûres considérations.

Mon amie, après avoir lu cette lettre avec beaucoup d'attention, me la rendit d'un air indifférent. Je lui demandai ce qu'elle en pensait. — Qu'il faut prendre le tems de réfléchir, comme nous le conseille l'Ambassadeur. Rien ne nous presse. Continuons donc à nous aimer, sans nous occuper davantage de cette affaire. Au surplus, la raison a dicté sa lettre. Mais je ne puis penser qu'une indifférence réciproque succède jamais à notre amour, quoique je sache très-bien qu'il n'en arrive que trop souvent ainsi. — Non, ma chère amie — Pardonnez-moi. — L'amitié n'est pas l'indifférence, et c'est elle qui remplace l'amour. L'expérience générale nous l'atteste. L'Ambassadeur n'a donc pas tort. Nous nous exposons au repentir, si notre amour faisait place à l'amitié. Il faut nous marier demain, et nous n'aurons rien à redouter de la faiblesse humaine. C'est ainsi qu'il faut la corriger. —

Rien ne nous empêche de nous marier ; mais la prudence nous commande encore de ne pas précipiter notre union.

Madame Dubois ne tarda pas à recevoir la lettre annoncée de Lebel : elle ne lui parut pas moins sensée que celle de l'Ambassadeur. Mais notre parti était pris de ne pas nous occuper pour l'instant de sa proposition. Nous étions décidés à quitter promptement Berne, pour nous rendre à Lausanne. Les personnes à qui j'étais recommandé m'y attendaient, et la vie y était plus agréable qu'à Berne.

Nous nous arrêtâmes à un plan qui nous parut sage. Lausanne est une petite ville. Madame Dubois ne doutait pas que je n'y fusse bien fêté. J'y aurais au moins pour quinze jours de visites et d'invitations : elle était connue de la noblesse. Le duc de Roxbury, qui avait cherché à captiver ses affections, était encore là. Si nous y paraissions ensemble, ce serait un sujet de caquetages qui ne pourraient que nous chagriner. D'ailleurs, elle y avait sa mère. Celle-ci ne ne nous tracasserait pas ; mais elle la verrai !

sûrement avec peine arriver comme compagne d'un homme dont elle passerait pour la maîtresse.

D'après ces réflexions, il fut réglé entre nous qu'elle se rendrait seule chez sa mère à Lausanne, que je la suivrais quelques jours après, et que j'y demeurerais seul. Rien n'empêchait que nous ne nous vissions tous les jours chez sa mère. Dès que je quitterais Lausanne pour me rendre à Genève, nous nous réunirions pour continuer notre voyage.

Deux jours après, elle partit d'assez bonne heure : certaine comme elle l'était, de ma constance, c'était un plaisir pour elle de se conformer aux règles de la prudence. Son départ ne laissa pas de m'affliger. Les visites d'adieu m'occupèrent deux jours. J'avais le désir le plus vif de connaître le célèbre Haller, avant de quitter la Suisse. Aussi fus-je charmé d'obtenir de M. de Muralt une lettre pour lui. Haller était bailli à Roche.

Je pris congé de madame de Saoné, que je trouvai au lit. Je passai un quart d'heure auprès d'elle. Notre conversation tombait

naturellement sur sa maladie, et sans blesser la décence, j'eus lieu de me convaincre que le *feu ardent* qui défigurait son visage, avait épargné les charmes de sa personne. Je m'étonnai beaucoup moins du courage de son mari, et je sentis qu'il ne m'eût pas été difficile de suivre son exemple.

Enfin, je quittai Berne, emportant de mon séjour dans cette ville un souvenir de bonheur que je me plais toujours à me rappeler.

J'avais à parler de la part de madame d'Urfé au docteur Herrenschwand. Il fallut donc m'arrêter à Morat, lieu de son séjour, à quatre lieues de Berne. Il m'invita à dîner. Il voulait me prouver l'excellence du poisson du lac. Une curiosité que le lecteur me pardonnera, m'engagea à passer la nuit dans cette ville.

Après avoir remis deux louis au docteur, pour sa consultation, il m'invita à l'accompagner sur la route d'Avranche, jusqu'à une chapelle remplie d'os de morts. Cet ossuaire, me dit-il, était celui des Bourguignons tués par les Suisses dans la célèbre bataille à la-

quelle la ville a donné son nom. A la lecture de l'inscription latine, je me mis à rire. Je dis ensuite sérieusement au docteur qu'elle renfermait une exagération offensante, et contraire au bon goût. Une nation sage, par respect pour sa dignité, n'eût pas dû, par une pareille inscription, apprêter à rire à ceux qui la liraient. Mon compagnon ne partageait pas mon opinion. Voici l'inscription : *Deo opt. max. Caroli inclyti et fortissimi Burgundiæ Ducis exercitus, Muratum obsidens, ab Helvetiis cæsus, hoc sui monumentum reliquit, anno* 1476.

J'avais eu jusqu'alors une haute idée de Morat. D'après la renommée acquise par cette ville pour avoir soutenu glorieusement en sept siècles, trois siéges dont elle était sortie victorieuse, je m'attendais à voir quelque chose de grand, et mon espoir fut déçu. Morat, dis-je au docteur, a donc été rasé et détruit? — Non! vous le voyez tel qu'il a toujours été. Il est donc vrai qu'il faut lire, quand on veut s'instruire. Mais il faut aussi voyager pour rectifier ses connaissances. L'erreur est pire que l'ignorance, comme l'a dit Montaigne.

CHAPITRE VI.

Arrivée et séjour chez Haller. — Conversation avec ce grand homme. — Son opinion sur Voltaire, Rousseau et Pétrarque. — Portrait de Haller. — Arrivée et séjour à Lausanne. — Anecdotes sur Voltaire. — Lord Roxbury. — Fox. — Mademoiselle de Sacconai. — Réflexions sur le beau. — Raphaël. — Les peintres de portraits. — Mon consentement au mariage de madame Dubois avec Lebel. — Notre repas d'adieu. — Notre séparation. — Voyage à Genève avec un [illegible]ur de cette ville. — Mon arrivée chez Voltaire.

Muni de ma lettre de recommandation pour Haller, je me trouvai en présence d'un homme de haute stature (il paraissait avoir six pieds), et de la plus belle physionomie. L'accueil de ce savant illustre fut celui de l'hospitalité la plus franche. Ses réponses à toutes mes questions avaient ce caractère de précision qui n'appartient qu'à la science la plus vaste. Elles excitaient mon admiration.

Il s'exprimait avec tant de modestie que j'aurais pu aisément y trouver de l'affectation. On eût cru qu'au lieu de m'éclairer, c'était lui qui s'instruisait avec moi. S'il me questionnait à son tour sur des objets scientifiques, il avait si bien l'art de me mettre sur la voie, que je ne pouvais me tromper dans mes réponses.

C'était comme physiologiste, médecin et anatomiste, que Haller était vraiment un grand homme. Émule de Morgagni, qu'il appelait son maître, il avait aussi fait beaucoup de découvertes sur nos facultés internes en général. Il me montra un grand nombre de lettres de ce savant, et plusieurs de Pontédera. Celui-ci était professeur dans la même université. Sa science était la botanique. Haller s'en était également occupé. Notre conversation, relativement à ces hommes remarquables, dont les leçons étaient si profitables pour moi, lui donna lieu de se plaindre de Pontédera; il regrettait que son écriture fût presque indéchiffrable et sa latinité obscure.

Un membre de l'Académie de Berlin ve-

nait d'informer Haller que sa lettre au roi de Prusse avait fait renoncer ce Prince à l'idée de proscrire l'enseignement du latin. Un monarque, lui avait écrit ce grand homme, qui exclurait de l'éducation la langue de Cicéron et d'Horace, laisserait un monument éternel de son ignorance. Puisqu'il fallait aux savans une langue commune pour se communiquer leurs découvertes, la langue latine était, de toutes les langues mortes, la mieux appropriée à ce but; car la domination du Grec et de l'Arabe avait cessé.

Si Haller était encore grand poëte lyrique, il était en même tems homme d'État habile, et, comme tel, utile à son pays. Ses mœurs étaient d'une pureté rare. La meilleure leçon qu'on puisse donner aux autres, me dit-il, c'est le bon exemple. Un aussi bon citoyen devait en effet être le modèle des bons pères de famille, et tel je l'ai connu. Après avoir perdu sa première femme, il avait contracté une seconde union. Sa seconde épouse avait une physionomie spirituelle. Leur fille, âgée de dix-huit ans,

était d'un extérieur prévenant. A table, elle ne prenait pas part à la conversation et elle se bornait à adresser quelques mots à demi-voix à un jeune homme assis près d'elle. Après le dîner, je demandai à mon hôte qui était ce jeune convive, et j'appris que c'était l'instituteur de la jeune personne. Il me paraît difficile, dis-je à Haller, que les deux jeunes gens n'éprouvent pas de l'inclination l'un pour l'autre. — Soit, me répondit-il, si telle est la volonté du Ciel! Cette réponse, dans la manière de Socrate, me fit réfléchir sur la sotte légèreté de ma remarque. Pour rompre les chiens, j'ouvris un volume des OEuvres de Haller, et je lus cette phrase : *Utrùm memoria post mortem, dubitò* (1). Ainsi, lui dis-je, vous ne regardez pas la mémoire comme une partie essentielle de l'âme? Cette réflexion obligea ce sage à expliquer sa pensée, de manière à prévenir tout doute sur son orthodoxie. Pendant le dîner, je lui avais demandé si

(1) Je doute que nous conservions la mémoire après la mort.

Voltaire le voyait souvent, et il m'avait répondu, en riant, par ces vers :

. . . . Vitabo, qui Cereris sacrum
Vulgárit arcanæ, sub isdem
Sit trabibus (1).

Depuis ce moment, pendant les trois jours que je passai auprès de Haller, je me gardai de diriger la conversation sur la religion. Je ne pus cependant m'empêcher de lui témoigner combien j'étais avide de connaître Voltaire. C'est un homme, me dit-il, et cela sans la moindre trace d'aversion, qui mérite bien que vous le recherchiez ; mais beaucoup de personnes pensent qu'en dépit des lois de la physique, il est plus grand de loin que de près.

La table de Haller était très-bien servie. Quant à lui, sa sobriété était remarquable. Il ne buvait que de l'eau. Seulement, après le repas, il versait dans un grand verre d'eau un petit verre de liqueur. Il me raconta beaucoup de détails sur Boerhaave, dont il avait été l'élève favori. Il le regar-

(1) Je ne me trouverai jamais sous le même toit avec celui qui aura violé le secret des mystères de Cérès.

dait comme le plus grand médecin qui eût existé depuis Hippocrate, et le mettait, comme chirurgien, au-dessus de tous les anciens et les modernes. J'en pris occasion de lui demander comment il se faisait que Boerhaave n'eût pas atteint un âge plus avancé. « *Quia contrà vim mortis nullum* » *est medicamen in hortis* (1), » me répondit-il. Si Haller ne fût pas né médecin, une plaie envenimée, qu'aucun médecin n'avait pu guérir, l'eût emporté. Il se guérit lui-même par des lotions avec une solution de sel commun dans son urine.

Madame...., lui dis-je, prétend que vous possédez la pierre philosophale. — On le dit, mais j'en doute. — Croyez-vous qu'il soit impossible d'y atteindre?—Depuis trente ans, répliqua-t-il, je travaille à me convaincre de cette impossibilité; mais je n'y ai encore que très-peu réussi. Il est impossible d'être chimiste et de ne pas croire à la possibilité physique du grand œuvre.

(1) Parce qu'il n'y a aucun préservatif contre la puissance de la mort.

Quand je le quittai, il voulut que je lui promisse de lui faire part de la manière dont j'aurais jugé le grand Voltaire. Ce fut l'occasion d'une correspondance en français, entre nous. Elle m'a procuré trente-trois lettres de Haller. La dernière me fut adressée six mois avant sa mort, qui n'arriva encore que trop tôt pour l'intérêt des sciences.

J'avais lu à Berne l'Héloïse de Rousseau: je désirais savoir ce que Haller en pensait. Le peu que j'en ai lu, pour faire plaisir à un ami, me dit-il, me suffit pour juger de l'ouvrage entier. C'est le plus mauvais de tous les romans, précisément à raison de l'éloquence qui y brille plus qu'en aucun autre. Vous verrez le pays de Vaud. C'est une belle contrée: mais ne vous attendez pas à y trouver les modèles des tableaux de Rousseau. Il a cru que le roman n'était qu'un pays de fictions. Votre Pétrarque pensait autrement: j'ai ses œuvres latines. On ne les lit plus, parce qu'on ne fait plus de cas du latin. On a tort: Pétrarque fut vrai et naturel. Son amour pour la modeste

Laure ne fut point un rêve de son imagination. Il l'aima comme jamais aucun homme n'aima la femme qui avait séduit son cœur. Si Laure eût écouté Pétrarque, jamais il ne l'eût célébrée dans ses vers. Ainsi s'exprima Haller sur Pétrarque, à l'occasion de Rousseau, dont l'éloquence même lui était antipathique. Elle ne tirait son éclat, suivant lui, que de l'antithèse et du paradoxe.

Ce Suisse célèbre était l'un des hommes de son tems les plus grands par la science. Ce riche trésor ne le faisait cependant briller ni parmi ses compatriotes, ni auprès de la foule étrangère au goût des belles connaissances. Mais il était aimable pour tous ceux qui l'approchaient, et ne déplaisait à personne. Quel était son secret pour plaire à tout le monde? Je l'ignorais. Il serait plus facile de dire ce qui lui manquait, que de signaler les dons qu'il possédait. Ce qui lui manquait, c'étaient précisément les défauts ordinaires aux savans et aux grands esprits.

Sa vertu portait l'empreinte de la gravité, sans se montrer jamais sévère pour autrui. Il avait sans doute un mépris profond pour

ces ignorans qui, au lieu de se renfermer dans les limites de la discrétion dont leur nullité leur impose le devoir, sont toujours prêts à parler sur tout, et s'efforcent même de rendre les savans ridicules. Mais jamais il ne manifestait son mépris. Il savait combien le dédain de l'ignorance est haineux, et il ne voulait pas être haï. On reconnaissait la supériorité de son esprit qu'il ne pouvait cacher. Mais sa renommée était stérile pour lui. Parlant bien, et disant d'excellentes choses, jamais il ne se montrait hostile contre l'opinion des autres. Jamais non plus il ne parlait de ses ouvrages, et si l'on en faisait mention, il détournait la conversation. Il ne contredisait qu'à contre-cœur.

Arrivé à Lausanne, je suivis l'impulsion de mon cœur, et je volai auprès de madame Dubois. Je n'eus besoin de demander à personne la demeure de sa mère, tant elle m'avait indiqué avec exactitude les rues qui y conduisaient. Les deux dames étaient ensemble. Je fus fort étonné de trouver Lebel. Mon amie, à ma vue, se jeta dans mes bras

avec un cri de joie, sans me laisser le tems d'exprimer ma surprise. Après l'avoir embrassée, je demandai à Lebel depuis quand il était à Lausanne, et comment se portait l'Ambassadeur.

Ce brave homme me répondit d'un ton amical, que des affaires l'avaient amené à Lausanne, le matin même, et que M. de Chavigny se portait à merveille. Lui, Lebel, était venu voir la mère de madame Dubois après le dîner, et n'avait pas été peu surpris de trouver sa fille chez elle. Vous savez, ajouta-t-il, quels sont mes vœux. Je pars demain; dès qu'elle se sera décidée, et qu'elle m'aura écrit, je reviens pour la conduire à Soleure, et l'épouser.

Il ne pouvait pas s'expliquer d'une manière plus claire et plus loyale. Je lui répondis que je ne m'opposerais jamais aux vœux de mon amie. Elle dit qu'elle ne se déterminerait jamais non plus à me quitter, tant que je ne la renverrais pas. Peu satisfait de cette déclaration évasive, Lebel répliqua franchement qu'il comptait sur une

réponse décisive. Je lui promis qu'il la recevrait sous dix à douze jours. Il repartit le lendemain pour Soleure.

La mère de madame Dubois était une femme de bon sens : elle nous parla le langage de la raison. Nous promîmes de prendre un parti, et d'en prévenir Lebel. Je fis mes visites aux personnes à qui j'étais recommandé. J'en fus parfaitement accueilli. Quinze jours se passèrent en dîners, en soupers, en bals. Je trouvais à peine quelques momens à consacrer à mon amie.

J'avais beaucoup de lettres pour Voltaire, qui m'appelaient à Genève. La causticité de son esprit l'avait mis en assez mauvais renom à Lausanne. Comment ! disais-je aux dames, vous avez joué les pièces de M. de Voltaire pour lui plaire, et il ne s'est montré pour vous ni poli, ni aimable ! — Non, Monsieur. Quand nous répétions nos rôles devant lui, il grondait toujours. Jamais nous ne faisions bien, à son gré. Notre débit, nos gestes, notre jeu muet, il trouvait tout mauvais. C'était encore pis, aux représentations. Quels cris, quand on avait le

malheur d'oublier ou d'ajouter une syllabe! Nous avions réellement peur de lui. Celle-ci n'avait pas ri assez franchement. Celle-là, dans Alzire, n'avait versé que de fausses larmes.

— Voulait-il donc que l'on pleurât réellement?

— Sans doute. Il prétendait que l'acteur ne pouvait arracher des larmes aux spectateurs, sans en répandre lui-même.

— En cela, je ne crois pas que Voltaire ait tout-à-fait tort. Mais un poëte de bon sens ne doit pas être si sévère avec des amateurs. On ne peut se montrer aussi exigeant qu'avec des comédiens accomplis. Mais tous les poëtes ont la même manie. Vous n'en verrez jamais aucun trouver que l'acteur ait donné à ses vers l'expression convenable.

— Nous nous avisâmes une fois de lui témoigner notre mécontentement de ses plaintes éternelles. Nous lui dîmes que ce n'était pas notre faute si ses vers dans notre bouche n'exprimaient pas assez ce qu'il voulait leur faire exprimer.

— A coup sûr, cela l'a fait rire?

— Rire! dites plutôt hennir. Il est insolent, brutal, en un mot insupportable.

— Cependant, vous lui avez pardonné tous ses torts?

— Point du tout, nous l'avons chassé.

— Chassé?

— Oui, chassé. Car il a brusquement quitté la maison qu'il avait louée ici, et s'est retiré dans l'endroit qu'il habite à présent. Jamais il ne vient nous voir, non pas même quand on l'invite. Au surplus, nous rendons hommage à son grand talent : nous ne l'avons mis en colère que pour nous venger et lui apprendre à vivre. Parlez-lui de Lausanne : vous verrez comme il nous juge, toujours à sa manière, avec son ton moqueur.

Je me trouvais souvent avec le lord Roxbury, l'ancien amant malheureux de madame Dubois. C'était un beau jeune homme ; jamais je n'en ai vu de plus monosyllabique. On m'assura, cependant, qu'il avait de l'esprit, et qu'il n'était pas toujours aussi mélancolique. Dans les di-

ners, les assemblées, les bals, toute sa politesse s'exprimait par des révérences. Lui adressait-on la parole ? ses réponses étaient toujours très-laconiques. Il s'exprimait cependant bien en français, mais toujours avec tant de timidité, qu'il était aisé de voir que toute conversation n'était pour lui qu'un fardeau. Un jour, me trouvant auprès de lui à table, je lui fis une question relative à l'Angleterre. Il me répondit très-juste, en cinq ou six mots, et se mit à rougir. Le célèbre Fox, l'un des convives, et qui n'avait alors que vingt ans, fut le seul qui réussit, à la fin, à dérider ce Duc si grave. Huit mois après je rencontrai, à Turin, ce jeune Anglais taciturne. Il s'était épris des charmes de madame Martin, épouse d'un banquier. Cette dame était parvenue à lui délier la langue.

Je vis aussi, à Lausanne, la fille de madame de Sacconai. C'était une enfant de onze à douze ans, mais d'une beauté extraordinaire. Elle fit sur moi la plus vive impression. Jamais je n'ai su ce qu'elle était devenue.

Rien au monde n'a plus de pouvoir sur mon âme, qu'une belle femme, ne fût-elle qu'une enfant. Tel est, dit-on, l'empire de la beauté. Mais, si ce qui est attrayant pour moi me paraît en même tems beau, est-ce une raison pour que l'objet ait une beauté réelle? J'en doute, puisque ce qui me paraît beau n'obtient pas toujours l'assentiment général. La beauté parfaite n'existe donc pas où l'exercice de son pouvoir ne dépend pas d'elle. Tous ceux qui ont parlé de la beauté, n'ont fait que balbutier. Le beau n'est autre chose que la forme *par excellence*. Ce qui est informe n'est pas beau, et l'opposé de l'informe est le beau, *pulchrum aut formosum*. Nous cherchons une définition qui nous indique l'essence du beau. Mais si son nom nous en signale les conditions, qu'avons-nous besoin de nous fatiguer par de nouvelles recherches? Le mot forme est latin (*forma*); il faut l'employer dans le même sens que les Romains. Ainsi les Français se servent souvent du terme *déformé*, pour *laid*, sans faire attention que ce mot en suppose un autre exprimant

l'idée d'une forme, qui ne peut être que la beauté.

Ainsi, ce qui exerce sur mon âme un pouvoir sans bornes, c'est la beauté animée, la beauté féminine, dont l'expression est dans la figure. C'est là qu'est le siége de l'illusion. Car je dois avouer que les Sphinx de Rome et de Versailles, quoique informes au plus haut degré, excitent mon enthousiasme. En contemplant leur figure, on est forcé de les trouver beaux, tout difformes qu'ils sont. Qu'est-ce donc proprement que la beauté? Nous l'ignorons. Dès que nous voulons lui prescrire des règles, ou déterminer quelles sont ces règles, nous ne faisons plus que jaser, comme le Socrate de Platon. Tout ce que je sais, c'est que ces formes, qui m'enchantent, me ravissent, m'enflamment, constituent la beauté. Je la vois, j'en parle; si mon extase pouvait trouver des mots, il s'expliquerait plus clairement que je ne puis le faire.

Aucun peintre n'a encore pu surpasser le divin Raphaël dans la beauté de ses figures. Mais si l'on eût demandé à Raphaël ce que

c'était que la beauté dont il connaissait si bien les lois, il eût répondu : Je n'en sais rien ; elle habite au fond de mon âme, d'où je l'ai tirée en la forçant à se dévoiler à mes regards. Cette figure me charme : elle est donc belle. O Raphaël, que d'actions de grâces tu devais au ciel pour t'avoir donné un sentiment si exquis de la beauté! toutefois, *omne pulchrum difficile* (1). Il n'y a de peintres vraiment dignes de gloire, que ceux qui ont su représenter le beau dans toute sa pureté, et le nombre en est petit. Si l'on affranchissait le peintre de l'obligation d'imprimer à ses œuvres le caractère de la beauté, tout le monde pourrait l'être, car il n'est rien de plus facile que de représenter le laid. Tout peintre qui n'a pas reçu l'inspiration divine, ne saura jamais reproduire le beau. Songeons au petit nombre de bons artistes parmi ceux qui s'adonnent au portrait. Ce genre est la partie la plus matérielle de l'art. On peut diviser ces peintres en trois classes : la première ne

(1) Tout ce qui est beau est difficile à atteindre.

cherche que la ressemblance; la seconde fait ses copies plus laides que nature. Je serais tenté de donner des coups de bâton à ces prétendus artistes; car ils vous soutiennent effrontément qu'ils ne vous ont pas fait pires que vous n'êtes. Quant à ceux de la première classe, ils sont loin d'être sans mérite, lorsqu'ils atteignent une ressemblance parfaite et que le portrait est parlant. Ceux de la troisième classe ne sont pas nombreux. Ceux-ci non-seulement saisissent parfaitement la ressemblance, mais impriment encore à leurs portraits le sceau de la beauté.

Parmi les peintres de portraits dignes de renom, je citerai Notier que j'ai connu à Paris en 1750, dans sa quatre-vingtième année. Avait-il à peindre une femme laide? Son portrait ressemblait parfaitement à l'original; et, cependant, on trouvait la figure belle. En les comparant trait pour trait, on ne remarquait aucune altération; ce qu'il avait ajouté ou adouci ne se distinguait pas. D'où vient cette magie? demandai-je un jour à Notier, en regardant les

portraits de Mesdames de France qu'il avait fait belles comme des anges, quoiqu'elles fussent fort laides? — Ceci, me répondit-il, est une preuve de la divinité du beau. Le monde l'adore, et personne ne sait en quoi il consiste. On voit par-là l'impossibilité de tracer la ligne de démarcation entre une belle et une laide figure, quoiqu'elle paraisse si visible à ceux qui ne sont point initiés dans l'art.

Je voyais s'approcher l'heure qui devait nous séparer, madame Dubois et moi. Sa mère me dit que, pleine de confiance en ma droiture, elle était sûre que je donnerais à Lebel une réponse décisive avant mon départ. Elle me remit en même tems une lettre de lui. Il la priait de me représenter que, si je ne renonçais pas à sa fille avant de quitter Lausanne, il me deviendrait bien plus difficile, et peut-être impossible de m'en séparer. Après une conférence avec mon amie, et sur son refus d'accepter la proposition que je lui renouvelais de l'épouser, j'écrivis à Lebel qu'elle était décidée à lui donner sa main; que je ne pouvais qu'approu-

ver leur union, et lui exprimer mes vœux pour leur bonheur. Je me rendis auprès de madame Dubois à qui je lus ma lettre. Après l'avoir relue elle-même, elle la souscrivit de son nom. Nous nous embrassâmes pour ne plus nous revoir qu'en présence de Lebel. Je l'avais pressée de se rendre à Lausanne. Je retournai à mon auberge, où je m'enfermai dans ma chambre, faisant dire que j'étais malade, et ne voulant m'occuper qu'à surmonter mon chagrin.

Quatre jours après, je vis entrer Lebel chez moi. Nous convînmes de dîner tous ensemble le lendemain. Je donnai ordre à mes préparatifs de départ pour l'après-dînée, et je fis le matin toutes mes visites d'adieu.

Notre repas, sans être triste, manquait de cette gaîté qui anime les repas entre amis. Au moment de nous quitter, je priai mon amie de me remettre, comme nous en étions convenus, en échange de cent louis, la bague que je lui avais donnée. Me regardant d'un air triste, elle me rendit la bague et reçut l'argent, disant qu'elle n'en avait pas besoin et qu'elle n'eût jamais vendu la

bague. En ce cas, répliquai-je, je vous la rends; mais promettez-moi de ne jamais vous en défaire, et acceptez les cent louis comme un faible témoignage de ma reconnaissance pour le zèle que vous m'avez montré. Elle me donna l'anneau d'or qu'elle avait reçu de son mari défunt et me quitta tout en larmes. Lorsque les miennes furent séchées, je dis à Lebel qu'il allait posséder un trésor dont il ne pouvait pas assez apprécier la valeur, et dont il reconnaîtrait de plus en plus tout le prix.

Étant entré avec lui dans l'appartement de la mère de madame Dubois pour faire aux dames mes derniers adieux, celle-ci voulait me retenir à souper. Je résistai; mais je leur promis de les attendre tous trois à deux lieues de là sur la route de Genève, où je leur offrais le repas d'adieu. Ils acceptèrent.

Arrivé à l'endroit désigné, je commandai le souper. Lebel et les deux dames ne tardèrent pas à m'y rejoindre. L'air de gaîté naïve et la grâce de la fiancée me surpri-

rent. Elle avait plus d'esprit que moi. Il me paraissait incroyable que l'amitié pût tout à coup succéder ainsi à l'amour, et que, par conséquent, elle en eût jamais éprouvé pour moi. Je tâchai, cependant, de suivre de mon mieux son exemple; enfin, je reconnus que toute sa bonne humeur avait eu pour but d'exciter la mienne et de plaire à son futur. Au reste, elle avait sujet d'être satisfaite, puisqu'elle acquérait une existence affranchie de tous soins et de tous soucis, et qui lui promettait un bonheur durable.

Ces réflexions, sur la fin du repas, qui dura deux heures, me mirent presqu'à l'unisson de mon amie pour la bonne humeur. Je jetais les yeux sur elle avec complaisance comme sur un trésor dont il avait dépendu de moi de m'assurer la possession, et dont je me plaisais généreusement à enrichir un galant homme. Je me comparais à un magnanime musulman qui récompense la fidélité d'une esclave chérie par le don de la liberté. Je regardais madame Dubois, riant de ses saillies naïves et me félicitant des

charmes que j'avais goûtés dans sa société, sans qu'aucun regret jaloux vînt troubler la douceur de ce souvenir.

Après le repas, nous nous embrassâmes tous, en nous renouvelant les assurances d'une éternelle affection. J'aidai mon amie à remonter en voiture, et j'allai me mettre au lit.

Le matin, se présenta un ecclésiastique de Genève qui me demanda une place dans ma voiture. Je l'accueillis avec plaisir. Nous avions dix lieues à faire. Mon compagnon était grand parleur. Je lui laissai le soin d'ordonner notre dîner en route. Sa conversation me fut très-agréable. Il répondait avec aisance à toutes les questions, et même aux plus délicates que je lui adressais sur la religion. C'était un homme de sens. Jamais je n'ai connu d'ecclésiastique meilleur chrétien que ce brave homme. J'appris à Genève qu'il jouissait de la meilleure réputation pour le caractère et pour les mœurs. Je me convainquis aussi que sa manière d'entendre et de pratiquer le christianisme ne lui était pas particulière : elle lui était commune

avec ses compatriotes. Je voulus le convaincre qu'il n'était calviniste qu'en apparence, puisqu'il niait la consubstantialité du fils avec le père : il me répondit que jamais Calvin n'avait prétendu à l'infaillibilité, comme le pape. Je lui répliquai que nous n'avions nul penchant à regarder le pape comme infaillible, et lui ayant cité l'Évangile, il garda le silence. Il devint rouge, lorsque je reprochai à Calvin d'avoir traité le pape d'antechrist. Il me répondit qu'il serait impossible d'ôter cette idée au peuple de Genève, tant que le gouvernement ne ferait pas effacer l'inscription gravée sur les murs du Temple, et qui donnait cette qualification au pape. Partout, ajouta-t-il, le peuple est ignorant et superstitieux. Il me prévint qu'il avait une nièce qui ne partageait pas les préjugés populaires, et que je trouverais en elle une jolie théologienne.

J'arrivai à Genève le 20 août 1760. Ayant demandé à mon compagnon sa demeure; au lieu de me l'indiquer, il m'annonça qu'il viendrait m'enlever de mon auberge.

En approchant de la fenêtre, je jetai, par

hasard, les yeux sur les vitres, et j'y lus ces mots gravés : « Tu oublieras aussi Henriette. » Je me rappelai aussitôt le moment où Henriette écrivait ces mots treize ans auparavant, et mes cheveux se hérissèrent. C'était la même chambre que nous avions habitée, lorsqu'elle s'était séparée de moi pour rentrer en France. Je me jetai sur un siége où je me livrai à ce souvenir mélancolique. Ah ! ma chère Henriette, m'écriai-je !, noble, tendre Henriette; toi, la première que j'aie tant aimée, où es-tu, maintenant? Depuis lors, j'avais cessé de penser à elle, de la chercher, et je ne me croyais plus digne de la posséder. J'étais encore capable d'aimer; mais cette tendresse délicate que je ressentais alors m'était devenue étrangère. Le sentiment, seule excuse de l'égarement des sens, la douceur des mœurs, une sorte d'honnêteté de l'âme, avaient disparu. La conscience de mon affaiblissement moral et physique me pénétrait d'effroi. Je crus, cependant, sentir que la seule pensée d'Henriette m'allait rendre mon énergie. Séparé de cette première amie,

j'éprouvai un si violent désir de la revoir, que j'aurais volé vers elle à l'instant même, si j'eusse connu le lieu de son séjour.

Le lendemain de bonne heure, j'allai voir le banquier Tronchin chez qui mes fonds étaient placés; il me présenta mon compte et me donna une lettre de crédit que je lui demandai, sur Marseille, Gênes, Florence et Rome. Je ne pris que douze mille francs d'espèces. Toute ma fortune consistait alors en une somme de cinquante mille écus de France.

A mon retour à l'auberge, je trouvai mon compagnon de voyage. Il m'invita à dîner, m'annonçant que je trouverais chez lui M. de Villars Chardieu qui m'accompagnerait l'après-midi chez Voltaire, où j'étais attendu depuis quelques jours. Je rencontrai chez le Pasteur une société très-agréable. Sa nièce me plut, et une petite dissertation sur un passage de Saint-Augustin, me prouva que son oncle ne l'avait pas qualifiée à tort de jolie théologienne.

Après le dîner, nous nous rendîmes chez M. de Voltaire. On venait de quitter la

table. Il était entouré d'un cercle de personnes des deux sexes. Cette circonstance donna à ma réception un air d'apparat qui ne me fut pas défavorable.

CHAPITRE VII.

Ma réception chez Voltaire. — Algarotti. — Conversation sur la littérature italienne. — Arioste. — Stances du Roland, récitées par Voltaire et par moi. — Les Sonnets. — Voltaire me retient trois jours. — Fox. — Madame Denis. — Tronchin. — Le duc de Villars. — Son portrait. — Tassoni. — Albergati. Capacelli. — Goldoni. — Nos discussions sur ces trois auteurs. — Poëme macaronique de Théophile Foligno.

Enfin, m'écriai-je, en m'avançant vers Voltaire, voici le plus heureux moment de ma vie! Enfin, je puis contempler le plus grand de mes maîtres! Il y a vingt ans, Monsieur, que je vais à votre école.

— Faites-moi l'honneur d'y venir encore vingt ans, et vous me paierez alors votre rétribution.

— Je m'y engage. Mais vous me promettez de m'attendre, quand il s'agira de solder ma dette?

— Je vous donne ma parole de mourir plutôt que d'y manquer.

Un éclat de rire général accueillit cette première saillie de Voltaire. C'était dans l'ordre. Lorsqu'une lutte s'établit entre deux champions, les rieurs encouragent l'un aux dépens de l'autre, et celui qui les a pour lui est sûr de la victoire. Ce sont de petites cabales contre lesquelles il faut être en garde, même dans la bonne société; j'étais bien sur le *qui-vive* ! Mais je fus réduit à l'espoir d'une revanche à la première occasion. Deux Anglais arrivant à l'instant (l'un des deux était Fox, depuis si célèbre), furent présentés à Voltaire. Il se lève et dit : ces Messieurs sont Anglais; plût à Dieu que je le fusse moi-même! — C'était un mauvais compliment, puisqu'il obligeait ces Anglais à exprimer le regret de n'être pas Français. Mais ceux-ci ne furent pas d'humeur de mentir, ou bien ils eurent honte d'être vrais. Un homme d'honneur, à mon sens, peut élever sa nation au-dessus des autres, mais ne doit jamais la mettre au-dessous.

A peine étions-nous assis, que Voltaire, s'adressant de nouveau à moi, me dit d'un ton poli, mais toujours en riant : comme Vénitien, vous connaissez sans doute le comte Algarotti. — Je le connais, répliquai-je, mais non pas comme Vénitien. Les sept huitièmes de mes dignes compatriotes ignorent qu'il existe un comte Algarotti (j'aurais dû dire un savant de ce nom). Je l'ai vu pendant deux mois à Padoue où il a passé sept ans, et je l'admire comme un de vos admirateurs.

— Nous sommes amis. Il n'a besoin d'admirer personne, pour être estimé de tous ceux qui le connaissent.

— S'il n'eût pas commencé par le rôle d'admirateur, son nom serait ignoré. C'est comme admirateur de Newton, qu'il a appris aux dames à parler de la lumière.

— A-t-il réellement obtenu ce succès?

— Non pas au même degré que M. de Fontenelle, avec sa *Pluralité des mondes*. Néanmoins, il a atteint son but.

— C'est vrai. Dites-lui, si vous le voyez à Bologne, que j'attends ses lettres sur la

Russie. Il peut me les envoyer par le banquier Bianchi, à Milan. Les Italiens ne doivent pas être contens de son style.

— Non, sans doute; il s'est fait une langue à lui : ses ouvrages sont remplis de gallicismes. Cela nous fatigue.

— Les tournures françaises n'embellissent-elles pas votre langue?

— Elles n'y sont pas supportables. Du français lardé de bribes italiennes! rien de plus insipide. Vous-même, M. de Voltaire, vous ne pourriez pas faire goûter ce jargon.

— Vous avez raison. Il faut écrire purement. On a reproché à Tite-Live la patavinité de son latin.

— Quand je commençais à écrire, l'abbé Lazzarino me disait qu'il préférait Tite-Live à Salluste.

— Parlez-vous de l'abbé Lazzarino, l'auteur de la tragédie intitulée *Ulisse il Giovane?* Vous deviez être bien jeune alors. Je pourrais bien l'avoir connu; mais pour l'abbé Conti, l'ami de Newton, et l'auteur des quatre tragédies qui contiennent toute

l'histoire romaine, je l'ai connu très-certainement.

— Je l'ai aussi connu et admiré. Quand je me trouvais dans la compagnie de ces grands hommes, je me félicitais de ma jeunesse. Je me trouve encore bien jeune en votre présence. Mais cela ne me décourage pas. Je voudrais être le plus jeune de tous les hommes.

— Vous seriez plus heureux que d'en être le plus âgé. Quelle branche de la littérature cultivez-vous?

— Aucune. Je ferai peut-être un choix; quant à présent, je lis tant que je puis, et j'étudie les hommes en voyageant.

— Le chemin que vous suivez est bon; mais votre livre est bien volumineux. On a plus tôt fait de lire l'histoire.

— L'histoire ment; les faits sont incertains, les recherches ennuyeuses. Étudier le monde en le parcourant, est un amusement pour moi. Horace, que je sais par cœur, m'accompagne partout. C'est mon guide.

— Algarotti non plus ne le quitte jamais.

Vous êtes sûrement un ami de la poésie?

— J'en suis fou.

— Avez-vous composé beaucoup de sonnets?

— Dix à quinze qui me plaisent, et deux ou trois mille que je n'ai jamais regardés depuis.

— En Italie, la prédilection pour le sonnet va jusqu'à la fureur.

— Oui; si l'on peut nommer fureur l'ardeur qui nous porte à donner plus d'éclat à une pensée par des consonnances harmonieuses. Ce n'est pas chose facile qu'un sonnet, M. de Voltaire. Une pensée ne se renferme ni ne s'étend aisément dans le cercle de quatorze vers. Un sonnet qui n'est que bon n'est rien. Il faut qu'il soit excellent.

— C'est le lit du tyran Procruste. Aussi comptez-vous bien peu de bons sonnets. Nous n'en avons qu'un, et c'est la faute de notre langue.

— Et de l'esprit français. On croit, en France, qu'une pensée qui dépasse la mesure de l'alexandrin, perd toute sa force et tout son éclat.

— Ne le croyez-vous pas aussi?

— Nullement. Il faut d'abord savoir ce que nous entendons par pensée. Ainsi une saillie ne peut être la matière d'un sonnet.

— Parmi tous les poètes italiens, lequel aimez-vous le mieux?

— Arioste. Je ne puis pas dire cependant que je le préfère. Il est pour moi l'unique, quoique je connaisse tous les autres. Quand je lus, il y a quinze ans, votre critique d'Arioste, je me dis que vous la rétracteriez, dès que vous auriez lu ses ouvrages.

— Grand merci, si vous croyez que je ne l'ai pas lu. Je l'ai lu très-certainement. Mais j'étais jeune alors; je ne possédais qu'imparfaitement votre langue, et de plus j'étais surpris par un savant italien, adorateur du Tasse. C'est ainsi que j'ai eu le malheur d'exprimer sur Arioste un jugement que je croyais être le mien. Mais il n'en était rien. Je vénère votre grand poète.

— Je respire donc! allons! excommuniez le livre dans lequel vous tourniez Arioste en ridicule.

— Tous mes livres sont excommuniés.

Mais voulez-vous que je vous prouve comment j'ai rectifié mon jugement?

A cet instant, Voltaire excita ma surprise. Il récita les deux longs morceaux des trente-quatrième et trente-cinquième chants du Roland, dans lesquels le divin poëte parle de l'entretien d'Astolfe avec l'apôtre Saint-Jean, non seulement sans manquer un seul vers, mais sans prononcer un seul mot contre les règles de la prosodie. En même tems il releva les beautés du poëte par des remarques qu'un esprit vraiment supérieur pouvait seul inspirer. On n'eût pu rien attendre de plus élevé de la part du plus grand commentateur italien. Je l'écoutais, en retenant mon haleine, guettant la première faute qui lui échapperait, sans l'avoir pu prendre une seule fois sur le fait. Me tournant vers la compagnie, je déclarai que mon admiration était sans bornes, et que je la ferais retentir dans toute l'Italie. Toute l'Europe, s'écria Voltaire, apprendra par moi-même combien je me plais à rendre humblement au plus grand génie qu'elle ait produit, l'hommage qui lui est dû.

Il ne pouvait se lasser de porter aux nues

ce rare génie, et le lendemain il me montra une traduction de la stance suivante d'Arioste.

Quindi avvien che tra principi e Signori,
Patti e convenzion' sono si frali.
Tan lega oggi re, Papi e Imperatori,
Doman saran nemici capitali:
Perchè, qual l'apparenze esteriori
Non anno i cor'., non an gli animi tali:
Che non mirando al torto, piu ch'al dritto,
Attendon solamente al lor profitto.

Voici la traduction de Voltaire :

Les Papes, les Césars apaisant leur querelle,
Jurent sur l'Évangile une paix éternelle;
Vous les voyez demain l'un de l'autre ennemis;
C'étaient pour se tromper qu'ils s'étaient réunis;
Nul serment n'est gardé, nul accord n'est sincère;
Quand la bouche a parlé, le cœur dit le contraire;
Du Ciel qu'ils attestaient, ils bravaient le courroux,
L'intérêt est le Dieu qui les gouverne tous.

Personne de la compagnie n'entendait l'italien, et cependant les stances récitées par M. de Voltaire furent généralement applaudies. Quand on eut fait silence, sa nièce, madame Denis, me demanda si je regardais le long morceau que son oncle avait déclamé, comme l'un des plus beaux du

grand poète. — Certainement, Madame, comme l'un des plus beaux, mais non comme le plus beau. — On a donc décidé quel était le plus beau? — Il le fallait bien, sans quoi l'on n'aurait pas pu lui décerner les honneurs de l'apothéose. — L'a-t-on donc mis au nombre des saints, continua madame Denis? Je n'en savais rien.

Tout le monde éclata de rire, et tous les rieurs, Voltaire le premier, se déclarèrent pour madame Denis. Je conservais seul tout mon sérieux. Je devine, me dit vivement Voltaire, pourquoi vous ne riez pas. Il a fallu, à votre avis, un morceau qui surpassât le génie de l'homme, pour mériter à l'Arioste le nom de divin.

— Certainement.

— Et ce morceau ?

— Ce sont les trente-six dernières stances du vingt-troisième chant. La description de la folie de Roland y est si vraie, qu'on pourrait, à bon droit, la prendre pour un chef-d'œuvre technique. Depuis que le monde existe, personne n'a jamais su comment la folie s'emparait de nous. Arioste est

l'unique. Lui seul était capable de la décrire. Je suis sûr que vous avez frissonné à la lecture de ces stances. Elles pénètrent jusqu'au fond de l'âme.

— Je me les rappelle bien. Tout ce qu'il y a de terrible dans l'amour y est exprimé. Je brûle de les relire.

— Peut-être serez-vous assez bon pour nous réciter ce morceau, me dit madame Denis, se tournant vers son oncle, comme pour lui en demander la permission.

— Pourquoi pas, répondis-je, si vous avez la bonté de m'écouter?

— Comment, dit Voltaire, vous avez pris la peine d'apprendre ces stances par cœur!

— Depuis l'âge de quinze ans, je lis Arioste deux ou trois fois par an. Il s'est donc gravé dans ma mémoire, sans grand effort, je pourrais presque dire, sans que j'y aie pensé. J'excepte ses généalogies et ses épisodes historiques. Là il fatigue l'esprit et laisse le cœur froid. Je n'ai retenu entièrement que le seul Horace, quoiqu'il y ait beaucoup de vers trop prosaïques dans ses épîtres.

— Pour Horace, je le conçois; mais pour Arioste, ce serait bien fort. Vous aviez à digérer quarante-six chants, tous assez longs.

— Dites plutôt cinquante et un. Voltaire se tut. Madame Denis s'écria: allons! voyons! faites nous entendre ces trente-six stances qui font frissonner, et qui ont mérité au poëte le surnom de divin.

Je commençai alors à les réciter, évitant le mode de déclamation usité en Italie. Il n'était nul besoin de chercher à rehausser le poëte par une expression déclamatoire, toujours monotone. Je pardonne aux Français de trouver insupportable ce débit psalmodié. Comme si c'eût été de la prose, je récitai les stances, en variant seulement à propos le ton, les inflexions de ma voix et mon jeu muet. Là où l'expression du sentiment l'exigeait, je mettais de l'âme dans mon débit. On s'apercevait aisément de mes efforts souvent inutiles pour retenir mes larmes; mais lorsque j'en vins à cette stance :

Poichè allargare il freno al dolor puote,
Che resta solo senza altrui rispetto
Giù dagli occhi rigando per le gote,
Sparge un fiume di lagrime sul petto. (1)

Les larmes jaillirent de mes yeux avec tant de vivacité que toute la compagnie fut émue, et ne put s'empêcher de pleurer comme moi. Madame Denis tressaillit; Voltaire se précipita dans mes bras. Mais sans m'interrompre, je décrivis comment la folie s'empare de Roland, au moment où il découvre qu'il repose sur ce même lit où Angélique a dévoilé ses charmes au trop heureux Médor. C'est ce que l'on apprend dans la stance qui suit. Jusqu'alors ma voix avait été plaintive et sombre. A ce moment elle éclata pour exprimer l'horreur dont Roland est saisi, cette horreur qui le rend furieux, et qui l'entraîne à déployer sa force sur-humaine par des ra-

(1) A peine est-il delivré de la présence d'un étranger, qu'il donne un libre cours à sa douleur : de ses yeux coulent sur ses joues des torrens de larmes. Ils inondent son sein.

vages que les tempêtes et les tremblemens de terre ont seuls coutume de produire.

Quand j'eus fini, je lus mon succès dans les regards mélancoliques de mes auditeurs. Voltaire s'écria : j'ai toujours dit que, pour faire pleurer les autres, il fallait pleurer soi-même. Mais pour pleurer, il faut sentir, et pour sentir, il faut une âme. Il m'embrassa, en me remerciant, et me promit de réciter le lendemain les mêmes stances et de pleurer aussi. Il tint parole.

Nous continuâmes à parler d'Arioste ; madame Denis s'étonnait de ce que Rome n'avait pas mis ses ouvrages à l'*index* des livres défendus. Voltaire lui dit qu'elle avait fait tout le contraire. Léon X avait excommunié par une bulle quiconque oserait damner l'Arioste. Les deux puissantes maisons d'Este et de Médicis le protégèrent à l'envi ; sans cela, son vers sur Constantin, lorsqu'il donne Rome au pape Sylvestre, eût suffi seul pour faire prohiber ses poésies.

Je dis à Voltaire, qu'avec sa permission, on maudissait encore davantage les vers dans lesquels Arioste exprimait ses doutes

sur notre résurrection à la fin du monde. C'est lorsque Rodomont veut empêcher l'ermite de se saisir d'Isabelle, veuve de Zerbin. L'africain, fatigué des réprimandes du solitaire, se saisit de lui, et le jette si loin qu'il le brise contre un rocher où il reste plongé dans un sommeil de mort tellement profond, que l'on peut douter qu'il s'éveille au dernier jour. — Che al novissimo di forse fia desto. — Ce (peut-être), « forse » qui n'est de la part du poëte qu'une précaution oratoire, excita une clameur générale, qui fit *peut-être* beaucoup rire l'Arioste.

Il est fâcheux, dit madame Denis, qu'il n'ait pas pu se garantir de l'exagération.

Sois tranquille, ma chère nièce, répondit Voltaire. Ses hyperboles même ont un sens profond et une grande beauté.

La conversation se tourna sur d'autres objets tous relatifs à la littérature. A la fin, Voltaire parla de la représentation de son *Écossaise* à Soleure. Il voulait prier M. de Chavigny d'engager madame de.... à venir jouer le rôle de Lindane chez lui, si cela

me faisait plaisir; lui-même jouerait celui de Monrose. Je le remerciai très-poliment de sa bonté, ajoutant que madame de.... était à Bâle, et qu'il fallait que je me misse en route le lendemain; sur quoi il se récria et mit toute la compagnie en émoi. Ma visite, dit-il, ne serait qu'une injure pour lui, si je ne passais pas au moins huit jours aux Délices.

Je lui répondis que mes affaires étaient terminées à Genève, puisque je n'y étais venu que pour lui.

— Êtes-vous venu pour causer avec moi, ou voulez-vous que je puisse causer avec vous?

— Avant tout, je suis venu pour jouir de votre conversation.

— Restez donc encore au moins trois jours. Nous dînerons ensemble; ensuite, nous pourrons causer.

J'acceptai, et je le saluai pour aller à mon auberge faire ma correspondance.

J'y eus la visite d'un syndic de Genève qui s'était trouvé chez Voltaire en même tems que moi. Nous babillâmes long-tems

sans dire un mot de littérature. Toutefois, sa conversation me plut. C'était un joyeux élève d'Épicure. Il fallut accepter une partie de plaisir et un souper qu'il me proposait pour le lendemain soir.

Le lendemain matin, parut le jeune Fox avec les deux Anglais que j'avais vus chez Voltaire; ils me proposèrent une partie au *quinze*, à deux louis la mise. Je me laissai aller; après une perte de cinquante louis, je quittai le jeu. Nous parcourûmes ensuite Genève, et vers midi, nous nous rendîmes aux Délices. Le duc de Villars venait d'y arriver; il venait y consulter le célèbre médecin Tronchin qui lui avait sauvé la vie dix ans auparavant.

Je parlai peu à table. A la fin du repas, Voltaire entama avec moi une conversation sur la constitution de Venise. Il savait que j'étais brouillé avec mon Gouvernement; mais je trompai son attente. Je m'efforçai de lui prouver qu'on ne vivait nulle part avec plus de liberté qu'à Venise. Remarquant bientôt que ce sujet ne m'était pas agréable, il m'emmena dans son jardin; il

s'en disait le créateur. Nous arrivâmes au bout d'une longue allée d'arbres plantée au-dessus d'[illegible] eau courante à laquelle elle aboutissait. Voici le Rhône, me dit-il; je l'envoie en France. En même tems, il me fit remarquer une vue magnifique sur Genève et sur la plus haute montagne des Alpes, le Mont-Blanc.

Notre conversation retomba sur la littérature italienne; il en parla avec beaucoup d'esprit et d'érudition, mais concluant toujours par quelque jugement erroné; je le laissai dire. Il me fit aussi part de son opinion sur Homère, le Dante et Pétrarque. On sait ce qu'il pensait de ces grands esprits: il n'a pas pu s'empêcher de publier l'idée qu'il s'en faisait, et cela lui a fait tort dans l'opinion publique. Je me bornai à lui répondre que ces grands hommes auraient difficilement atteint le haut rang qu'ils conservaient dans l'opinion, s'ils n'eussent pas été vraiment dignes de l'admiration de tous ceux qui leur avaient consacré leurs veilles.

Pendant que nous causions, le duc de Villars et Tronchin nous avaient rejoints.

Tronchin était grand, de bonne mine, d'un extérieur agréable; il était disert, sans trop parler, habile naturaliste, homme d'esprit, et, comme médecin, élève chéri de Boerhaave. Il était fort éloigné de la charlatanerie et du bavardage ordinaires à ces messieurs de la Faculté. C'était principalement sur un régime diététique qu'il fondait la guérison de ses malades, et, pour le régler convenablement, il fallait que son talent d'observateur s'appuyât sur une saine philosophie.

L'extérieur du duc de Villars, alors gouverneur de la Provence, attira toute mon attention. A voir sa figure et son allure, on l'eût pris pour une femme de soixante ans en habits d'homme, maigrie, énervée, exténuée, mais qui pouvait avoir été belle, étant jeune. Ses joues couperosées étaient empâtées de rouge, ses lèvres de carmin, ses sourcils étaient teints en noir. Il portait de faux cheveux et de fausses dents. Une pommade parfumée maintenait sa frisure; un gros bouquet à la boutonnière lui montait jusqu'au menton. Chacun de ses mou-

vemens annonçait la prétention d'être aimable ; son parler n'était qu'un doux murmure : à peine pouvait-on l'entendre. Il se montrait, au surplus, poli et même humble. Toutes ses manières portaient l'empreinte du tems de la Régence.

J'accompagnai Voltaire dans sa chambre à coucher. Il changea de perruque et prit une espèce de petit bonnet qu'il portait pour se garantir des rhumatismes. Plusieurs poëtes italiens étaient sur sa table de travail ; entr'autres, la *Secchia rapita* de Tassoni. — C'est le seul poëme tragi-comique que possède l'Italie, dit Voltaire. Tassoni était moine ; il joignait la science au goût des belles-lettres. Comme poëte, il n'est pas sans génie.

— Passe pour le poëte, lui répondis-je ; mais, pour le savant, non. Il a voulu tourner en ridicule le système de Copernic, prétendant que, d'après ce système, on ne pouvait calculer ni les phases de la lune, ni les éclipses.

— Où a-t-il dit ces sottises ?

— Dans ses *Discorsi academici*.

— Je ne les ai pas; procurez-les moi. Il en prit le titre par écrit, et continuant : cependant, Tassoni a bien jugé votre Pétrarque, quoique avec sévérité.

— Ce jugement a fait aussi peu d'honneur à son goût et à ses connaissances, qu'un jugement pareil à Muratori.

— Ne lui reconnaissez-vous pas une immense érudition?

— *Est ubi peccat.* Elle ne l'a point garanti d'erreurs.

En ce moment, Voltaire ouvrit une porte, et j'aperçus des archives qui contenaient bien cent grands volumes de manuscrits reliés. Vous voyez, me dit-il, ma correspondance; il y a environ cinquante mille lettres auxquelles j'ai répondu.

— Gardez-vous des copies de vos réponses?

— Au moins d'une grande partie. J'ai quelqu'un qui est uniquement occupé de ce soin.

— Je connais des libraires qui payeraient cher ce trésor.

— Prenez garde aux libraires, si vous

faites imprimer. Peut-être avez-vous déjà eu affaire à eux.

— J'y penserai, quand je serai plus avancé en âge.

Je lui citai alors un vers macaronique de Merlin Cocci.

— Qu'est-ce que cela?

— Un vers d'un poëme célèbre en vingt-quatre chants.

— Célèbre!

— Au moins, digne de l'être, ce qui vaut mieux. Mais, pour y prendre plaisir, il faut être au fait du dialecte de Mantoue.

— Je le comprends. Procurez-moi ce poëme.

— J'aurai l'honneur de vous le présenter demain, et je vous prierai de l'accepter.

— Je vous en remercie d'avance.

On nous appela; la conversation se prolongea encore pendant deux heures. Le grand poëte y brilla: il fit le charme de tout le cercle. Qu'il se montrât satirique ou même mordant, il était toujours sûr du succès. Riant toujours au par-dessus, les rieurs non plus ne lui manquaient jamais. Sa maison était tenue au mieux; sa table était

fort bonne. Il avait alors soixante-six ans. Son revenu était de 125 mille livres. Ceux qui prétendent qu'il s'était enrichi en trafiquant les libraires, sont dans la plus grande erreur. Ce sont, au contraire, les libraires qui l'ont trompé, excepté les Crámer d'Amsterdam dont il a fait la fortune. Il leur fit présent de ses ouvrages, et en favorisa ainsi la propagation. Pendant mon séjour, il leur donna la *Princesse de Babylone*, conte charmant qu'il composa en trois jours.

Mon syndic épicurien me tint parole et me convainquit qu'à Genève comme ailleurs, les joyeux partisans d'Anacréon et de Bacchus savent éluder en secret la sévérité des lois et des mœurs.

Le lendemain, j'adressai à Voltaire une épître en vers non rimés qui me coûta plus de peine que si je me fusse astreint à la rime. J'y joignis le poëme de Théophile Foligno; en quoi je fis mal : car j'aurais dû prévoir qu'il n'y trouverait aucun agrément. Ayant perdu encore cent louis avec Fox, je me rendis aux Délices. Voltaire ne parût

point à table; mais madame Denis me dédommagea. Elle joignait à une raison saine beaucoup de goût et de lecture, sans aucune prétention. Elle professait un profond respect pour Frédéric-le-Grand. Vers cinq heures, Voltaire parut une lettre à la main. Connaissez-vous, me demanda-t-il, le sénateur marquis Albergati Capacelli de Bologne, et le comte Paradisi?

— Je ne connais pas Paradisi; mais je connais, de réputation et de vue, Albergati: il n'est pas sénateur, mais il est l'un des quarantenaires qui sont au nombre de cinquante à Bologne.

— Bonté du ciel! vous parlez par énigmes.

— Le connaissez-vous?

— Non : mais il m'envoie le théâtre de Goldoni, des saucissons de Bologne et une traduction de mon Tancrède. Il viendra me voir.

— Il ne viendra pas; il est trop prudent pour cela.

— Trop prudent! comment? Est-ce une sottise que de venir me voir?

Pour Albergati, certainement. Il sait bien qu'il serait bientôt à court. A présent, il se fait illusion et se félicite de l'opinion que vous pouvez avoir de lui. S'il venait, il sentirait que vous auriez bientôt vu son tout, ou plutôt son rien, et alors, adieu l'illusion. Au demeurant, c'est un brave cavalier qui dépense ses six mille ducats, et qui est possédé de la fureur du théâtre. Il est bon acteur et il a composé quelques comédies où il n'y a pas le mot pour rire.

— La recommandation est bonne. Mais vos quarantenaires qui sont au nombre de cinquante, comment arrangez-vous cela ensemble?

— Comme on arrange qu'à onze heures, il est midi à Bâle.

— J'entends. C'est ainsi que votre conseil des dix est composé de dix-sept membres.

— Tout juste. Mais il y a une autre particularité pour ces damnés quarante.

— Pourquoi les qualifiez-vous de damnés?

— Ils ne sont pas sujets au fisc; aussi, commettent-ils tous les délits qui leur pas-

sent par la tête; ensuite, ils quittent le pays et vont manger tranquillement leurs revenus ailleurs.

— Il n'y a pas là de damnation : c'est plutôt une rédemption. Au surplus, Albergati est sans doute un savant.

— Il sait sa langue maternelle et l'écrit très-bien; mais il ennuie le lecteur, parce qu'il se complaît trop en lui-même. Il est tout-à-fait dépourvu de gaîté, et son esprit est mince.

— Il est acteur, dites-vous.

— Excellent, quand il joue ses pièces, et surtout les rôles d'amoureux.

— Est-il beau?

— Sur le théâtre, mais non pas de près. Sa figure ne dit rien.

— Mais ses pièces réussissent.

— Pas du tout. On les sifflerait si l'on y comprenait quelque chose.

— Que dites-vous de Goldoni?

— C'est notre Molière.

— Pourquoi prend-il le titre de poëte du duc de Parme?

— Parce qu'il lui faut un titre. Le Duc

n'en sait pas un mot. Il prend aussi celui d'avocat, parce qu'il pourrait l'être. C'est un bon auteur comique, et voilà tout. Tout Venise sait que je suis son ami. Il ne brille pas en société : il y est ennuyeux et flasque comme du pain tendre.

— On m'en a écrit dans ce sens; on dit qu'il est pauvre et qu'il veut quitter Venise. Cela fera tort au directeur du théâtre où l'on joue ses pièces.

— Il fut question de lui accorder une pension; mais la décision ne lui fut pas favorable. On prétend que dès qu'on lui aurait assuré un revenu, il n'écrirait plus.

— On a aussi refusé de pensionner Homère, de peur que tous les aveugles ne réclamassent une pension.

La journée se passa gaiment. Voltaire me remercia pour mon poëme macaronique, promettant de le lire. Il me présenta ensuite un jésuite qu'il avait chez lui. Il s'appelle Adam, me dit-il : il n'est cependant pas le premier homme du monde. J'appris qu'il faisait avec Voltaire la partie de tric-

trac. Quand celui-ci perdait, les cornets et les dames volaient à la tête du pauvre père.

J'étais à la veille de mon départ. Je n'avais plus à jouir qu'une fois de la société du grand homme.

CHAPITRE VIII.

Dernière visite à Voltaire. — Disputes entre nous. — Merlin Cocci. — Martelli. — Ma traduction de Rhadamisthe, en alexandrins italiens. — Tancrède. — Anecdote relative à Haller. — Je quitte Voltaire. — Ma rancune contre lui.

—

Dans ma dernière visite à Voltaire, il parut prendre plaisir à se montrer avec moi, hautain, moqueur et piquant.

A table, il commença par me remercier du présent que je lui avait fait de Merlin Cocci, sans doute, avec la meilleure intention; mais, quant aux louanges que j'avais données à son poëme, il ne me devait, dit-il, aucun remercîment, puisque je lui avais fait perdre quatre heures à lire des sottises. Les cheveux me dressèrent à la tête: cependant je me contins, et je lui répondis tranquillement que s'il voulait le relire, il

le louerait peut-être plus que je ne l'avais fait moi-même. Je lui citai, à ce sujet, plusieurs exemples de l'insuffisance d'une première lecture.

— A la bonne heure. Mais je renonce à votre Merlin; je l'ai mis à côté de la Pucelle de Chapelain.

— Il y a aussi de bien mauvais vers dans ce poëme; néanmoins l'auteur était un poëte.

— Sans doute, et la Pucelle est un bon poëme. Le talent de Chapelain ne m'a pas échappé.

Mon assertion devait le piquer, puisqu'il disait avoir jeté le poëme macaronique de Cocci à côté de la Pucelle. Je connaissais fort bien un poëme obscène, du même titre, qui courait alors le monde et qu'on lui attribuait. Toutefois, comme il le désavouait, je croyais qu'il dissimulerait son dépit: loin de là, il me lança d'amers sarcasmes. L'amertume me gagna aussi. Chapelain, au moins, lui dis-je, a un mérite; c'est celui d'avoir conservé l'intérêt de son sujet, sans chercher à capter le lecteur par l'indécence

et l'impiété. Cette opinion est celle de mon maître, M. de Crébillon.

— Vous me citez là un grand poëte. Mais pourrais-je vous demander en quoi mon confrère Crébillon a été votre maître?

— Il a bien voulu consacrer près de deux ans à m'apprendre le français. Par reconnaissance, j'ai traduit son Rhadamisthe en italien et en vers alexandrins. Je suis le premier Italien qui ait introduit ce rythme dans notre langue.

— Avec votre permission, le premier Italien qui ait fait cette tentative a été mon ami Pierre-Jacques Martelli.

— Pardonnez-moi vous-même, si je réclame la priorité.

— Mais j'ai là haut ses œuvres imprimées à Bologne.

— Alors vous avez des vers de quatorze syllabes, sans alternative de rimes masculines et féminines. Cela n'empêche pas que le bon homme n'ait cru très-sérieusement avoir fait des alexandrins. Sa préface m'a fait beaucoup rire. Peut-être ne l'avez-vous pas lue.

— Monsieur, j'ai la fureur de lire les

préfaces. Martelli prouve que le rythme de ses vers doit être pour les oreilles italiennes le même que celui de nos alexandrins pour les oreilles françaises.

— Il s'est rudement trompé. Vous en jugerez vous-même. Votre vers masculin n'a que douze syllabes ; le vers féminin en a treize. Or, tous les vers de Martelli en ont quatorze, excepté ceux qui finissent par une longue, laquelle, comme on le sait, compte toujours pour deux, à la fin du vers. L'alexandrin de Martelli a donc d'ordinaire sept pieds, tandis que le français n'en a que six. Donc votre ami Martelli était sourd, ou il avait l'oreille fausse.

— Vous avez donc observé toutes nos règles dans vos alexandrins ?

— Toutes, malgré la peine qu'elles m'ont coûtée. Car, presque tous les mots, chez nous, finissent par une brève.

— Comment a-t-on pris votre nouveau rythme ?

— Assez mal, personne n'ayant su réciter mes vers. Cependant, quand je les ai lus

moi-même en société ; ils n'ont pas manqué d'approbateurs.

— Vous rappelez-vous quelques morceaux de votre Rhadamisthe ?

— Plus que vous n'avez envie d'en entendre.

Je lui récitai alors la même tirade que j'avais récitée dix ans auparavant à Crébillon, en vers non rimés. Cette tirade me parut faire impression sur Voltaire. On n'y remarquait, me dit-il, aucune contrainte ; ce fut le plus grand éloge qu'il lui plut d'en faire, et c'en était réellement un grand. Il me récita, à son tour, une tirade de son Tancrède qui n'était pas encore connu du public. C'est à juste titre qu'on a reconnu dans cette pièce l'œuvre d'un grand maître.

Nous étions à peu près réconciliés. Par malheur je m'avisai de lui citer, pour le louer, un passage d'Horace. Il en prit occasion de dire qu'Horace était un grand maître pour la poésie dramatique, puisqu'il en avait donné des préceptes qui ne vieilliraient jamais.

— Vous n'avez manqué qu'à un seul de ses préceptes ; mais vous n'y avez manqué qu'en grand homme.

— A quel précepte ?

— Au *contentus paucis lectoribus*. Vous n'écrivez pas pour un petit nombre de lecteurs.

— Si Horace eût eu à combattre la superstition, il eût écrit, comme moi, pour tout le monde.

— Vous auriez pu, je crois, vous épargner la peine de cette lutte. Vous ne réussirez pas à déraciner la superstition, et si vous réussissiez, que mettriez-vous à la place ?

— La question est singulière ! Quoi ! si je délivre le monde d'un monstre qui le dévore, on me demande ce que je veux mettre à la place !

— Mais il ne le dévore pas ; il le conserve au contraire.

— J'aime le genre humain ; je le veux aussi heureux et aussi libre que moi. La superstition et la liberté peuvent-elles s'ac-

corder? Comment croyez-vous que l'esclavage puisse faire le bonheur d'un peuple?

— Vous voulez donc mettre le peuple en possession de la souveraineté?

— Dieu m'en garde! un seul doit commander.

— La superstition est donc nécessaire. Sans quoi le peuple n'obéira jamais au Monarque.

— Point de monarchie! ce mot rappelle le despotisme, et je le hais autant que l'esclavage.

— Que voulez-vous donc en définitive? Si un seul doit commander, je ne puis voir en lui qu'un Monarque.

— Je veux qu'un seul commande à un peuple libre, dont il sera le chef, sans que l'on puisse le qualifier de Monarque. Car, je ne veux pas qu'il agisse arbitrairement.

— Mais Addisson nous a dit qu'on ne trouverait jamais un pareil Monarque, ou un pareil chef. Je m'en tiens à Hobbes. Entre deux maux il faut choisir le moindre. Un peuple sans superstition devient philosophe, et les philosophes ne veulent point

obéir. Pour être heureux, il faut qu'un peuple soit tenu dans la contrainte, sous le joug et à la chaîne.

— Si vous m'aviez lu, vous auriez vu que je prouve dans mes écrits, que la superstition est le plus grand ennemi des Rois.

— Je vous ai lu et relu, avec un redoublement d'attention, quand je m'écartais de votre opinion. *La première de vos passions est l'amour de l'humanité. Est ubi peccas.* Cette passion vous aveugle. Aimez toujours l'humanité, mais telle qu'elle est. Elle n'est pas susceptible du bien que vous voulez lui faire. Si le genre humain acceptait votre bienfait, il n'en deviendrait que plus malheureux et plus méchant. Laissez-lui donc le monstre qui le tient dans ses serres. Il lui est cher et utile. Je n'ai jamais tant ri qu'en voyant Don-Quichotte réduit à la nécessité de se défendre contre les galériens à qui, dans sa grandeur d'âme, il vient de faire présent de la liberté.

— Vous trouvez-vous libre à Venise?

— Aussi libre qu'on peut l'être avec une constitution aristocratique. Nous ne jouis-

sons pas de la liberté anglaise. Mais nous sommes contens. Par exemple, mon emprisonnement, dont vous avez ouï parler, était évidemment un acte arbitraire. Mais je savais que j'avais mésusé de ma liberté, et dans bien des momens j'étais forcé de reconnaître la justice de ma détention, à laquelle il ne manquait que les formes légales.

— Ainsi personne n'est libre à Venise.

— Cela peut être. Néanmoins vous conviendrez que, pour être libre, il suffit de croire qu'on l'est en effet.

— C'est ce que je ne vous accorde pas. Les membres mêmes de votre aristocratie ne sont pas libres. Par exemple, il leur est interdit de voyager sans permission.

— Ils ont fait eux-mêmes la loi qui les en empêche. Elle maintient leur souveraineté. Dira-t-on que les Bernois ne sont pas libres, parce qu'ils ont des lois contre le luxe? Ce sont eux qui se les sont imposées (1).

(1) On aura sans doute trouvé que Casanova, souvent heureux et habile dans ses discussions avec Voltaire, frisait quelquefois l'impertinence. Quant à sa

Voltaire, pour donner un autre cours à la conversation, me demanda d'où je venais ?

De Roche, lui répondis-je ; je n'aurais pas pu me pardonner de quitter la Suisse, sans avoir vu le célèbre Haller. C'est pour moi une jouissance de rendre hommage aux grands esprits du siècle, et c'est ici que je l'ai goûtée dans toute sa plénitude.

— Vous devez avoir été content de M. de Haller.

— J'ai passé auprès de lui trois de mes plus beaux jours.

— Je vous en félicite : c'est un homme devant qui il faut s'incliner.

— C'est mon opinion. Vous lui rendez

---

politique ; c'est celle d'un Vénitien, au cœur léger et corrompu. Le cœur et la raison de Voltaire se manifestent, au contraire, de la manière la plus honorable pour ce grand ennemi des Tartufes religieux et politiques. On aura sûrement admiré aussi la patience de ce Voltaire si caustique avec son téméraire antagoniste. Casanova, avec tout son esprit, ne paraît pas avoir senti que c'était Voltaire qui jouait ici le beau rôle.

justice; je regrette qu'il ne soit pas aussi juste envers vous.

— Ah! ah! peut-être nous trompons-nous tous deux (1).

— Un éclat de rire général accueillit cette repartie; tout son prix était dans l'à-propos.

On cessa de parler littérature. Je demeurai muet, tant que Voltaire fut présent. Quand il se fut retiré, je saluai madame Denis, et je lui demandai ses commissions pour Rome, en lui annonçant mon départ. Cette dernière lutte avec un aussi rude athlète, m'inspirait quelque orgueil. Il m'en resta néanmoins une certaine rancune qui, pendant dix ans, m'a fait juger avec sévérité tout ce qui sortait de la plume de ce grand homme.

---

(1) On a cité cette saillie dans des recueils d'anecdotes, mais sans indiquer l'interlocuteur de Voltaire.

CHAPITRE IX.

Départ de Genève. — Annéci. — Aix en Savoie. — Le marquis de Prié. — Fox. — La fausse M. M..... — Arrivée et séjour à Grenoble. — Valenglar. — Ma passion pour mademoiselle Roman. — Je lui prédis qu'elle sera aimée de Louis XV. — Notre séparation. — Arrivée à Avignon. — Dolci. — M. et madame Stuart. — Notre pèlerinage à Vaucluse. — Départ pour Marseille.

Avant de quitter Genève, je fis encore un souper joyeux avec le syndic dont j'ai parlé. Je lui promis de le revoir à mon retour de Rome. Je lui ai tenu parole.

J'allai coucher le lendemain à Annéci : je voulais être le surlendemain à Chambéry; mais les bains d'Aix en Savoie, et une société agréable de joueurs que présidait Parcalier, marquis de Prié, me retinrent dans cet endroit. Fox, avec les deux jeunes Anglais qui l'avaient accompagné chez Vol-

laire, se réunirent momentanément à nous. La fortune me favorisa : je fis un gain considérable. Une jeune personne que je rencontrai dans la campagne, non loin des bains, et qu'une ressemblance étonnante avec M. M.... me fit d'abord prendre pour cette ancienne amie, ne contribua pas peu à me faire prolonger mon séjour à Aix. Elle se trouvait dans une position très-pénible. Je parvins à gagner sa confiance, et je lui rendis un service signalé. Je sus aplanir les difficultés qui l'empêchaient de retourner au couvent qu'elle habitait à Chambéry, où je la reconduisis, et d'où je me rendis à Grenoble.

J'y trouvai une lettre de madame d'Urfé renfermant un billet pour le baron de Valenglar, officier lorrain. J'allai le voir. C'était un homme d'un âge mûr, mais qui n'avait rien perdu de son amabilité. Dans sa jeunesse, il avait été très-bien vu de madame d'Urfé, et encore mieux de sa fille. Il me procura un logement commode dans une très-belle maison à la porte de la ville. Le concierge tenait un restaurant. J'y donnai à

Valenglar un souper dont il fut émerveillé. Conduit par lui au concert, je n'y remarquai qu'une jeune personne dont la taille svelte et élevée, les beaux yeux noirs et l'air on ne peut plus modeste, captivèrent mon cœur à l'instant. Ses regards ne se dirigèrent qu'une seule fois sur moi, et elle baissa aussitôt les yeux. N'allai-je pas me figurer qu'elle voulait me laisser libre de la contempler dans toute sa beauté! Il semblait à ma vanité que l'Europe entière ne réunissait tant d'objets charmans, que pour m'offrir celui auquel je devais m'attacher..

Je témoignai à Valenglar le désir de connaître cette belle personne. Il me dit qu'elle était remplie d'esprit et de mérite; mais peu favorisée de la fortune : ce que sa mise très-simple m'avait fait présumer. Après le concert, il me présenta à sa tante, femme d'un avocat nommé Morin.

J'avais alors près de quarante mille francs en or; j'étais à la fleur de l'âge; je jouissais d'une santé robuste, exempt de devoirs à remplir, de soucis pour l'avenir, indépendant, heureux au jeu, pouvant me flatter

de réussir auprès de la femme que j'aimerais. Que me manquait-il pour me croire très-heureux? Aussi, goûtais-je avec délices le plaisir de n'avoir presque rien à désirer au delà de mon bonheur présent.

Nous allâmes, Valenglar et moi, faire visite à madame Morin. Elle nous reçut avec toute la grâce parisienne. Elle me présenta ses enfans et sa nièce, mademoiselle Roman-Coupier, à qui elle dit qu'après l'avoir vue au concert, j'avais conçu le plus vif désir de la connaître. Mademoiselle Roman me fit, en rougissant, la révérence la plus gracieuse. Elle tint en même tems baissés ses yeux noirs, les plus beaux que j'aie vus de ma vie. Elle avait dix-sept ans, le teint le plus délicat; sa taille était magnifique, son sourire angélique exprimait la bonté et la modestie. On fit un quadrille. Je perdis un louis, ce qui parut un malheur extraordinaire. Je reconnus dans mademoiselle Roman une rare intelligence, sans la moindre prétention; une égalité d'humeur inaltérable, avec une adresse admirable à décliner les flatteries ou les bons mots qu'elle

était censée ne devoir pas entendre. Mise avec beaucoup de goût, elle n'avait, cependant, aucun des ornemens, signes d'une certaine aisance, ni bague, ni chaîne, ni montre; seulement, elle portait autour du cou un ruban noir avec une petite croix d'or. J'invitai toute la société à dîner et à souper pour le lendemain.

Une des filles de mon hôte me dit le soir qu'il n'y avait pas dans tout Grenoble de jeune personne plus belle et plus sage que mademoiselle Roman; mais que, malgré son mérite, elle trouverait difficilement à se marier, parce qu'elle était sans fortune. Je répondis qu'elle trouverait un homme très-riche qui mettrait volontiers dans la balance un million à côté de sa sagesse et de sa beauté.

La société s'étant réunie le lendemain à une heure, on se mit bientôt à table. Après le dîner, je présentai à madame Morin l'horoscope de sa fille, qu'elle m'avait demandé. Nous parlâmes astrologie; nous jouâmes et nous descendîmes ensuite au jardin. Je donnais le bras à la belle Roman. Je lui expri-

mai l'ardent amour que m'inspiraient sa beauté et son esprit, la pureté de mes vœux, et le malheur que j'éprouverais, si elle ne m'accordait pas son affection. Elle me répondit que si le ciel lui destinait un époux, elle s'estimerait heureuse qu'il me ressemblât. Portant sa main à mes lèvres, je lui témoignai toute ma reconnaissance.

Je retournai le lendemain voir madame Morin. Elle et sa charmante nièce me reçurent de la manière la plus amicale. Celle-ci me demanda son horoscope. Je le lui promis, en l'invitant avec sa tante et leurs amies, à un bal que je voulais leur donner. Elles acceptèrent. Ma passion pour cette belle et aimable personne croissait à chaque instant. Elle en recevait toujours les témoignages avec bonté, mais avec une sage réserve.

Le bal fut brillant. Je dansai toutes les contredanses avec ma chère Roman. Malgré la mise la plus simple, elle effaçait toutes les beautés de Grenoble.

Mon cœur était balloté entre mon amour et ma passion pour l'indépendance. Celle-ci,

cependant, l'emporta encore. Je préparai l'horoscope de la belle Roman. Je lui prophétisais que la fortune l'attendait à Paris, où elle donnerait des fers à son Monarque. Mais il fallait s'y rendre sans perte de tems; car sa destinée prendrait une autre direction, si elle n'était pas présentée au Roi avant l'époque de sa dix-huitième année. Je prédisais la naissance d'un fils, et l'élévation de la mère au rang d'épouse du prince captivé par son esprit, ses vertus et ses attraits.

M. et madame Morin avec leur nièce, arrivèrent pour dîner. Je présentai mon horoscope. J'aurais peine à dépeindre les impressions diverses que je pouvais lire sur les figures de mes convives. La belle Roman écoutait d'un air sérieux et en silence. Morin s'efforçait de comprimer son envie de rire. Pour moi, je conservais ma gravité. Valenglar avait l'air d'un illuminé. Madame Morin se perdit dans des raisonnemens sans fin. La prophétie ne lui causait aucune surprise. Sa nièce avait tout autant de droit à être aimée d'un roi de France

et à l'épouser, qu'en avait eu la Maintenon. Celle-ci n'eût jamais rien été, si elle n'eût pas quitté l'Amérique pour venir en France. Si, disait-elle, ma nièce ne va pas à Paris, l'horoscope ne peut pas être accusé d'imposture. Tout dépend donc de son voyage. Mais comment l'effectuer? Il y a presque impossibilité. La prédiction de la naissance d'un fils est une inspiration de l'esprit divin sur laquelle je n'ai rien à dire. Tout ce que je sais, c'est que ma nièce est encore plus digne de l'amour d'un roi que la Maintenon. Il faut prier pour le voyage.

Valenglar, avec un air d'importance, dit que le voyage aurait lieu, parce qu'il fallait que la destinée s'accomplît. M. Morin répliqua par l'adage : *astra influunt, non cogunt.* La jeune personne paraissait dans un état de perplexité. Je gardais le silence. Nous nous mîmes à table.

Nous reprîmes la conversation au dessert. L'horoscope, dit madame Morin, annonce que c'est à l'âge de dix-huit ans que ma nièce sera aimée du Roi. Elle approche de cet âge. Que faut-il faire? Où sont les cent

louis au moins nécessaires pour un pareil voyage? Peut-elle, en arrivant à Paris, aller dire au Roi : Sire, me voilà? Qui l'accompagnera? Je ne puis aller avec elle. Ma tante Roman peut m'accompagner, s'écria la belle, et elle devint rouge comme le feu, à l'éclat de rire que nous ne pûmes retenir.

Tout peut, cependant, s'arranger, reprit madame Morin. Madame Varnier, qui demeure rue de Richelieu auprès du *café de Foi*, est aussi ta tante. Elle a une bonne maison et elle connaît tout Paris.

Admirez, s'écria Valenglar, les voies de la Providence! Vous parlez de cent louis : il n'en faut que douze pour faire une visite à madame Varnier. Mademoiselle demeurera chez elle, et la destinée fera le reste.

Si vous allez à Paris, dis-je à la belle Roman, gardez-vous de parler à personne de l'horoscope, pas même à votre tante.

— Personne n'en saurait rien; mais, croyez-moi : tout cela n'est qu'un beau songe. Jamais je n'irai à Paris, encore moins verrai-je Louis XV.

— Attendez un instant.

J'allai prendre un rouleau cacheté de cinquante doublons, ce qui faisait plus de cent cinquante louis; et le présentant à mademoiselle Roman, je lui dis que c'étaient des bonbons. Trouvant le rouleau très-pesant, elle l'ouvrit. Les pièces d'or brillèrent à ses yeux; mais elle ne croyait pas que cet or pût avoir cours. Valenglar l'assura que c'était la plus belle monnaie, et Morin ajouta qu'un orfèvre en donnerait cent cinquante louis. Je la priai d'accepter cet or, et de me donner son billet payable à Paris, lorsqu'elle serait devenue riche. Elle me rendit le rouleau en me remerciant.

Nous allâmes nous promener au jardin. Les Morin et Valenglar continuèrent à causer de l'horoscope. Je pris le bras de la jeune demoiselle, et nous laissâmes la compagnie à part.

— Dites-le moi, je vous en conjure, me dit-elle; vous n'avez voulu que rire?

— C'est très-sérieux; cependant, tout dépend d'un *si*.... Il faut aller à Paris; autrement, tout est fini.

— Vous croyez donc à l'horoscope? sans

quoi, vous ne m'eussiez pas offert les cinquante pièces d'or.

— Acceptez-les en toute confiance.

— Je vous rends grâces. Mais qui peut vous engager à m'offrir une aussi forte somme?

— L'espoir de vous voir ne pas dédaigner mon attachement.

— Comment le dédaignerais-je, si vous m'aimez réellement? Vous n'avez pas besoin d'acheter mon inclination; je n'ai pas besoin non plus de l'amour d'un roi de France pour être heureuse. Si vous saviez à quoi se bornent mes vœux?

— A quoi! parlez, je vous en prie?

— A la possession du cœur d'un tendre époux assez riche pour m'assurer une existence exempte de soucis.

— Mais si vous ne l'aimiez pas?

— Comment n'aimerais-je pas un galant homme dont je connaîtrais la tendresse?

— Je vois bien que vous ne connaissez pas l'amour.

— Non, je ne connais pas l'amour qui

dégénère en délire, et j'en rends grâces à Dieu.

— Vous avez raison, Dieu vous préserve de cet amour!

— Vous prétendez que le Roi se passionnera pour moi au premier coup d'œil. Je vous dirai que cela me paraît très-aventureux. Il peut se faire qu'il ne me trouve pas tout-à-fait laide, mais je ne ferai pas sur lui une aussi vive impression que vous le supposez.

— Vous ne le croyez pas? Songez donc, cependant, que le Roi ne fera que vous rendre la justice que je vous rends.

— Que trouvez-vous donc en moi, que vous ne puissiez également trouver dans beaucoup d'autres jeunes personnes de mon âge? Il se peut, cependant, que j'aie fait impression sur vous; mais cela prouverait que la nature m'a départi quelque charme qui agit sur vous, et non que je doive inspirer de l'amour au Roi. D'ailleurs, pourquoi voulez-vous que je recherche Louis XV, si vous-même vous m'aimez?

— Je ne puis vous offrir le bonheur que vous méritez.

— Ce que vous dites ne me paraît pas raisonnable.

— Vous ne m'aimez pas.

— Oh ! certes, je vous aimerais, si j'étais votre épouse. Mon devoir m'empêche maintenant de répondre à votre amour. Je le pourrais alors.

Je voulus l'embrasser. Elle s'y refusa. Toutefois, je lus dans ses regards que la vertu seule mettait obstacle à mes vœux. Mais je n'étais pas né pour m'enchaîner. Je me décidai à partir.

Nous étions rentrés dans l'appartement. Je priai madame Morin de faire encore avec moi un tour de jardin. Je fis l'impossible pour engager cette brave femme à accepter cent louis qu'elle donnerait à sa nièce. Je lui jurai que personne n'en saurait jamais rien ; mais j'épuisai en vain toute ma rhétorique. S'il ne s'agit que du voyage à Paris, me dit-elle, je trouverai moi-même le moyen d'y pourvoir. Au reste, je ne vous suis pas moins obligée, et je regarde ma nièce comme

heureuse de vous avoir inspiré un aussi vif intérêt. Je lui répondis que ma passion pour mademoiselle Roman était si violente, qu'il fallait absolument me décider à partir le lendemain pour ne pas mettre obstacle par une demande en mariage, à la haute fortune que sa destinée lui réservait.

— Mais si vous l'épousiez, son bonheur serait peut-être plus durable. Faites votre déclaration.

— Je n'ose pas m'opposer à la destinée.

L'annonce de mon départ rendit notre souper triste. Je pouvais lire dans les yeux de ma bien-aimée le chagrin d'une véritable affection. J'embrassai madame Morin; elle voulut que sa nièce m'embrassât aussi, ce qu'elle fit avec la plus vive tendresse. Je m'en séparai plus amoureux que jamais, et au désespoir; mais le sort en était jeté.

Je partis de grand matin, et je ne me réveillai qu'à Avignon où je passai quelques jours. J'y fis connaissance, à l'auberge de Saint-Omer, avec une dame d'une rare beauté, et au spectacle avec un jeune homme nommé Dolci. Le mari de la dame, qui se

faisait appeller le chevalier Stuart, était de Liége, ainsi que sa femme, dont l'esprit ne répondait nullement aux charmes de sa figure. Vaine comme un paon, elle ne paraissait susceptible d'aucun autre sentiment que de l'orgueil que lui inspiraient ses attraits. Dolci, au contraire, joignait l'esprit et l'amabilité à l'extérieur le plus séduisant. Il était secrétaire de *monsignor* Salviati, légat du pape. Quant au soi-disant chevalier Stuart, il avait l'air, le ton et les manières d'un palefrenier revêtu. Je leur proposai à tous trois un pèlerinage à Vaucluse. Ils acceptèrent.

Dolci arriva à l'heure indiquée. Il était beau comme un ange. La dame et son époux étaient prêts. Les vivres furent empaquetés. Nous partîmes. Madame Stuart et Dolci prirent place dans le fond de la voiture, M. Stuart et moi sur le devant.

Je ne doutais pas que cette partie de plaisir ne dissipât la tristesse qui obscurcissait le front de la jeune dame. J'espérais l'entendre parler à son aise. Je m'étais trompé. J'avais beau lui adresser la parole : je n'en

obtins que des monosyllabes arrachés à la simple politesse. Le pauvre Dolci, avec tout son esprit, était au désespoir : il s'accusait d'être un trouble-fête. Je le rassurai, en lui disant que je n'avais eu qu'à six heures du matin la certitude de voyager avec notre belle compagne, le félicitant du hasard qui lui avait procuré un si agréable voisinage. La dame demeura impassible, jetant les yeux à droite et à gauche, sans dire un mot.

Cette déclaration rendit à Dolci toute sa gaîté. Il fit tous ses efforts pour délier la langue de la belle Stuart; ce fut en vain. Il s'adressait tantôt à son mari, tantôt à elle. La jolie bouche resta toujours close.

C'était une beauté accomplie; des yeux bleus pleins de feu, le teint blanc et délicat, animé par le plus tendre vermillon, des cheveux châtains magnifiques, un buste admirable. Elle ne pouvait manquer de faire des conquêtes; mais je la jugeai incapable de les conserver.

Arrivé à Vaucluse, je m'abandonnai à la direction de Dolci. Il aimait Pétrarque, et

l avait déjà visité plus de cent fois ce lieu sacré. Quittant la voiture, nous nous dirigeâmes vers cette source célèbre, ce jour là, dans toute sa plénitude, et d'où les eaux se précipitaient avec la plus prodigue abondance. La main de la nature a creusé la grotte profonde d'où elles jaillissent, sous la voûte d'un rocher qui s'élève à pic à la hauteur de cent pieds, et dont la largeur est la même. La grotte même, sous l'arceau d'entrée, n'excède pas une hauteur de cinquante pieds. La source en fait jaillir les eaux avec tant de luxe et de rapidité, qu'elles méritent déjà le nom de rivière. C'est la Sorgue qui va, au delà d'Avignon, se jeter dans le Rhône. On ne trouverait pas dans le monde entier une eau plus pure que celle de cette source. Le rocher qu'elle lave depuis tant de siècles, n'en a pas pris la moindre teinte. Ceux que pourraient effaroucher l'aspect noirâtre de ces eaux ne font pas réflexion que l'obscurité impénétrable de la caverne les fait paraître de cette couleur (1).

(1) J'ai aussi visité Vaucluse. Comme c'était dans le

Chiare, fresche e dolci acque
Ove le belle membre
Pose colei che sola a me par donna (1).

Je grimpai jusqu'au sommet du rocher, où Pétrarque avait établi son séjour, et je répandis des larmes sur les débris de sa maisonnette, comme Leo Allatius au tombeau d'Homère. J'en répandis encore seize ans plus tard à Arqua, où Pétrarque mourut, et où l'on conserve la maison qu'il ha-

---

tems des plus basses eaux, je ne puis juger de la fidélité de la description de Casanova, pour l'époque de leur plus grande élévation. Ce qu'il y a de certain, c'est que, lorsque les eaux sont basses, celles de la source ont la teinte d'un beau vert tendre. Les mamelons du lit de la rivière, que l'on voit à découvert, au sortir de la grotte, sont noirs, et l'eau qui en découle aussitôt est d'une limpidité telle que l'on pourrait compter les cailloux qui tapissent le fond du fleuve. Les figuiers et le gazon dont il est bordé, récréent, par le charme de leur verdure, l'œil qu'avait attristé le désert sablonneux qu'il faut traverser pour parvenir à Vaucluse. C'est une véritable Oasis.

(*Note du Traducteur.*)

(1) Eaux limpides dont la douce fraîcheur a reposé les membres délicats de la beauté qui, seule de son sexe, a été pour moi un objet d'amour.

bita. Rien de plus surprenant que la ressemblance des deux endroits. Du cabinet d'études de Pétrarque à Arqua, l'on aperçoit le sommet d'un rocher tout-à-fait semblable à celui que foulèrent les pieds de madame Laure à Vaucluse. Nous montâmes sur celui-ci. Quel plaisir ce fut pour moi de reconnaître les traces de la demeure d'une femme, qu'un seul vers de Pétrarque eût suffi pour immortaliser; ce vers est le suivant, fait pour émouvoir les cœurs les plus durs.

Morte bella parea nel suo bel viso (1).

Les bras étendus, je me jetai sur ces débris, que je couvris de mes baisers, en les arrosant de mes larmes.

Je demandai pardon à madame Stuart d'avoir quitté son bras pour rendre hommage aux mânes d'une femme qu'avait aimée l'un des plus grands génies que la nature eût produits. Je dis génie, car le corps

(1) La mort même parut belle sur la belle figure de Laure.

n'avait eu aucune part à cet amour, quoique l'on en ait pu dire. Quatre cent cinquante ans se sont écoulés, dis-je à cette femme qui me regardait d'un air étonné, depuis que les pas de Laure de Sades ont foulé le sol où vous marchez: peut-être n'était-elle pas aussi belle que vous. Mais elle était douce, enjouée, remplie de grâces et d'esprit. Ah! si l'air que Laure respira et que vous respirez en ce moment, pouvait vous animer de son âme, tout ce qui vous approcherait brûlerait des feux de l'amour; vous verriez l'univers à vos pieds; il ne serait au pouvoir d'aucun mortel de vous affliger. La gaîté, Madame, est donnée aux êtres que le ciel favorise. Le chagrin, au contraire, est le signe repoussant du malheur des damnés. Soyez donc gaie et montrez-vous digne de votre beauté.

Cet élan d'enthousiasme précipita Dolci dans mes bras: Stuart éclata de rire, et sa femme, qui, sans doute, me crut fou, ne donna aucun signe de vie. Elle reprit mon bras; nous nous rendîmes à pas lents, à l'ancienne demeure de messire Francisco

d'Arezzo, où je gravai mon nom; puis nous allâmes dîner.

Dolci était plus empressé que moi auprès de notre singulière compagne. Stuart ne faisait que boire et manger, méprisant l'eau de la Sorgue, qui lui gâtait le vin de l'ermitage. Nous vidâmes huit bouteilles, sans que notre tête s'en ressentit. Madame Stuart ne but que de l'eau. A notre retour, nous la saluâmes à la porte de sa chambre, nous refusant à l'invitation du stupide Stuart qui nous engageait à entrer.

Quelques jours auparavant, voyant les deux époux dans l'embarras, j'avais calmé l'hôte qui les tourmentait, en me chargeant de payer leurs dépenses pendant mon séjour à Avignon. Après notre retour de Vaucluse, me préparant à partir, j'offris vingt-cinq louis à Stuart qui me dit de les remettre à sa femme. J'allai les lui porter; et n'apercevant en elle qu'une froide et honteuse résignation aux projets qu'elle me supposait, je lui reprochai le peu de délicatesse de ses sentimens, ajoutant que la compassion et la bienveillance déterminaient

seules ma démarche. Puis, déposant les vingt-cinq louis sur la table, je me retirai. Je fis mes adieux à Dolci, dont je me séparais avec regret, et je me disposai à prendre la route de Marseille.

CHAPITRE X.

Conversation singulière avec un jeune mendiant italien, appelé *Costa*. — Je le prends à mon service. — Arrivée à Marseille. — Tableau de cette ville. — J'arrive à Gênes. — Marquis Grimaldi. — Je fais jouer ma traduction italienne de l'*Écossaise*. — Succès complet. — Rosalie et Véronique. — Voltaire se moque de ma traduction. — Ma rancune et mon injustice envers ce grand homme.

Je rentrai chez moi au moment de mon départ. Un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, dont la belle figure exprimait un chagrin profond, débarquait à l'instant même : il s'approcha de moi et me demanda l'aumône, en me présentant un papier qui l'y autorisait. Ce passe-port m'apprit qu'il s'appelait Cajetan Costa, qu'il était né à Parme et qu'il venait de Madrid, d'où il était parti depuis six semaines. Il

m'intéressa. Je lui demandai ce qui l'avait réduit à mendier.

— Le manque d'argent pour retourner dans son pays.

— Qu'allais-tu faire à Madrid?

— J'y ai accompagné, il y a quatre ans, en qualité de valet de chambre, le docteur Pistorino, chirurgien du roi d'Espagne. Mécontent de ma situation, je lui ai demandé mon congé. Ce certificat vous prouvera qu'on ne m'a pas renvoyé.

— Que sais-tu faire?

— J'ai une belle main; je puis remplir les fonctions de secrétaire. Voici des vers français et des vers italiens que j'ai transcrits hier.

— Ton écriture n'est pas mauvaise. Peux-tu bien mettre l'orthographe sans modèle?

— Je puis aussi écrire en latin et en espagnol, à la dictée.

— Correctement?

— Oui, Monsieur, si l'on a soin de m'indiquer l'orthographe, en me dictant.

Ce jeune homme était évidemment un

ignorant. Cependant, je le fis monter dans ma chambre, et je dis à Leduc de le faire parler espagnol. Il s'en tira passablement; mais, quand je lui dictai du français et de l'italien, je vis qu'il ne savait pas les premières règles de l'orthographe. Je le lui dis, ce qui parut l'affliger; cependant il se consola sur la promesse que je lui fis de l'emmener jusqu'à Gènes, sans qu'il lui en coutât rien. Il me baisa la main, m'assurant que je trouverais en lui un serviteur fidèle.

Il avait une manière de s'exprimer qui me plaisait. Je ne pus m'empêcher de rire, lorsque je lui entendis dire sérieusement que le bon style consistait en une écriture bien lisible, et que le meilleur était celui du copiste qui formait ses lettres avec le plus d'élégance. En me parlant ainsi, il examinait mon écriture et croyait l'emporter de beaucoup sur moi. S'il n'eût pas été aussi avantageux, peut-être me fussé-je borné à lui donner une aumône, et n'eussé-je pas eu l'idée de le prendre à mon service. Il prétendait aussi que l'orthographe était tout-à-fait inutile; car la manière de copier n'é-

tait d'aucune importance pour celui qui entendait la langue et qui savait bien lire. Quant à l'ignorant, il ne s'apercevait pas des fautes. Comme je le laissais dire, et qu'il me voyait rire, il crut m'avoir mis entre deux feux, et prit mon hilarité pour un témoignage d'approbation. Je pensai étouffer lorsque, lui ayant dicté quelques lignes sur le concile de *Trente*, je vis qu'il avait écrit *Trente* avec un 3 et un o (3o).

Lui ayant expliqué pourquoi je riais, il me répondit que cela revenait au même; car le lecteur, à moins d'être tout-à-fait bouché, verrait bien qu'il s'agissait de *Trente*. Au demeurant, c'était un sujet rangé, n'aimant ni les femmes, ni le vin, ni le jeu, et sortant très-rarement. Leduc ne l'aimait pas, parce qu'il se donnait les airs d'un secrétaire, et qu'il lui avait dit une fois que tous les Espagnols qui avaient les genoux cagneux descendaient des Maures. Or, Leduc avait, par malheur, les genoux cagneux, quoiqu'il se vantât de n'avoir pour ancêtres que de vieux chrétiens. Il voua donc une haine irréconciliable à Costa qui, peut-être, n'avait que trop raison.

Le résultat fut un combat à coups de poings entre eux, quinze jours après, à Nice. Costa vint me porter ses plaintes, me montrant son nez enflé. Je me moquai de lui. Depuis lors, il témoigna des égards à Leduc qui se croyait supérieur à lui, parce qu'il me servait depuis long-tems. Je me suis attaché à signaler ce Costa, pour donner au lecteur une idée exacte de cet individu, dont, pour mon malheur, j'aurai encore à l'entretenir.

Je partis le lendemain pour Marseille. J'y descendis à l'*hôtel des Treize-Cantons*, avec le projet de passer au moins une huitaine de jours dans cette ancienne ville que je voulais voir à mon aise. Je fis dire à l'hôte que je voulais manger seul dans ma chambre et être bien servi. Je savais que le poisson était meilleur à Marseille que dans les ports de l'Océan et de l'Adriatique.

Le lendemain, je sortis accompagné d'un domestique de louage. Le hasard me conduisit sur un quai magnifique. Je me crus transporté à Venise. Je vis des boutiques où l'on vendait des vins d'Espagne et du Levant. Beaucoup d'amateurs s'y réunissaient.

pour déjeuner. Je me trouvais au milieu d'une foule affairée : on allait, on venait, on se heurtait, sans se donner la peine de s'excuser. Des colporteurs de toute espèce offraient leurs marchandises au public. De jolies filles bien ou mal mises trottaient à côté de femmes dont le regard effronté semblait inviter les passans à les suivre. Des femmes d'une mise plus élégante et d'un maintien modeste, suivaient leur chemin sans regarder personne : moyen assuré de se faire mieux remarquer.

Au mélange des nations, à la variété des costumes, je croyais reconnaître partout la liberté de ma patrie. Je rencontrais pêle-mêle Grecs, Turcs, nègres, Barbaresques, Juifs, moines et charlatans. J'apercevais aussi de tems en tems des Anglais silencieux ou se parlant à demi-voix, sans faire attention à personne. Je rentrai dans mon auberge, pourvu d'un excellent appétit. Je m'y régalai de ces petits rougets qu'on appelle *barboni* à Venise, et *triglie* en Toscane (1).

(1) Ce poisson était connu des Grecs et des Romains.

Le lecteur, au fait de mes penchans, se doute bien que mon séjour à Marseille, et ensuite à Nice et à Gènes, ne se passa pas sans quelque aventure. Mais, celles que j'aurais à lui raconter ne pouvant rien lui offrir de neuf et de remarquable, je lui en épargnerai le récit.

A mon arrivée à Gènes, je remis chez le marquis Grimaldi que j'avais vu à Avignon, un paquet qui m'avait été confié pour lui par le consul d'Espagne à Marseille. Je reçus le lendemain sa visite : il me promit de m'envoyer un colporteur qui me procurerait le *Journal des Savans*, le *Mercure de France* et d'autres recueils de ce genre. Grimaldi était un homme de soixante ans, épicurien, grand joueur, mais très-estimé comme orateur et comme homme d'état. Il

---

Sa beauté a été célébrée par leurs poëtes. Sénèque et Pline racontent que les gourmands de Rome, dans le luxe de leurs festins, trouvaient un barbare plaisir à faire tuer lentement ces poissons sous leurs yeux, pour jouir de l'aspect varié de leur couleur, dont le pourpre éclatant se changeait peu à peu en un blanc des plus purs.

avait vécu autrefois long-tems à Venise pour y être plus libre et pour jouir à son aise des plaisirs de la vie. Il trouva le moyen d'y retourner, après avoir rempli, dans son pays, les fonctions de doge, malgré la sévérité de la loi génoise qui défendait à ceux qui avaient été honorés de cette haute dignité, de quitter leur patrie. Quoiqu'il me montrât toujours beaucoup d'amitié, il conservait toujours avec moi un certain ton de supériorité qui ne laissait pas de m'être tant soit peu importun; toutefois, je sus gagner son estime par ma conduite.

Je m'étais amusé à traduire en italien l'*Écossaise*. Je voulus la faire jouer à Gênes. Après avoir fait mettre ma traduction au net par Costa, je portai mon manuscrit à Rossi, directeur du spectacle. Dès qu'il eut entendu que je lui faisais présent de ma pièce, il se montra très-empressé d'en accélérer la représentation. Je lui désignai les acteurs que je choisissais, et je le priai de les réunir à dîner chez moi, voulant la leur lire et leur distribuer les rôles.

Aussitôt que nous fûmes réunis, ils vou-

lurent que je leur fisse cette distribution ; mais je leur déclarai qu'il fallait qu'ils écoutassent d'abord l'ouvrage, sans savoir à qui les rôles seraient donnés.

Ma lecture obtint leur suffrage, et je vis à la manière dont ils jugeaient les diverses situations, que j'avais eu affaire à des auditeurs attentifs. Je fis distribuer les rôles par Costa. La *prima donna* fit aussitôt éclater son mécontentement de ce que je lui donnais le rôle de lady Alton. Le premier amoureux n'en montra pas moins de ce qu'on ne lui donnait point le rôle de Murray. Il fallut cependant qu'ils prissent leur parti. Je les invitai à dîner pour le surlendemain, afin de leur faire ensuite réciter leurs rôles.

Ils furent exacts au rendez-vous. Remarquant un jeune homme que je n'avais pas encore vu, je demandai à Rossi qui c'était. — C'est le souffleur. — Point de souffleur : renvoyez-le. — Nous ne pouvons rien faire sans souffleur. — Je remplirai ses fonctions. Renvoyez-le.

Ainsi fut fait. On paraissait fort mécontent, surtout les dames. Jamais, dirent-elles,

nous ne pourrons jouer, si nous ne voyons pas le souffleur dans son trou, quand même nous saurions nos rôles comme le *Pater*. Il n'aura pas besoin de nous souffler; mais au moins faut-il que nous le voyions.

A la bonne heure, dis-je à l'actrice qui jouait le rôle de Lindane. Eh bien! j'occuperai le trou du souffleur. Nous rimes beaucoup de cette discussion. Finalement les disciples de Thalie déclarèrent à l'unanimité qu'ils se passeraient de souffleur, et la manière dont ils débitèrent leurs rôles me fit plaisir. Sur leur demande, je leur donnai trois jours pour les apprendre.

Une jeune française qui s'était concilié mon affection, et qui me payait de retour, assistait avec sa femme de chambre à la répétition qui eut lieu au jour fixé. Grimaldi était des nôtres. Les acteurs furent ponctuels, excepté Lindane et Murray. Ils étaient malades. Le directeur me répondit d'eux. Je me chargeai du rôle de Murray, et je priai Rosalie (c'était le nom de la jeune personne) de lire le rôle de Lindane, mais elle me dit à l'oreille qu'elle ne savait

pas assez bien l'italien, et qu'elle craignait d'apprêter à rire aux comédiens. Sa femme de chambre qui se nommait Véronique, jeune et belle italienne, très-bien élevée et remplie d'esprit, pouvait, disait-elle, lire le rôle à sa place. — Le lui ayant proposé, celle-ci à qui Costa avait communiqué la pièce, répondit qu'elle n'avait pas besoin de le lire, puisqu'elle le savait par cœur.

Le souvenir de Soleure me fit rire. J'allais avoir à exprimer de tendres sentimens à une jeune personne à qui je n'avais pas encore dit un mot. A peine même l'avais-je regardée, tant je craignais d'inquiéter sa maîtresse que je chérissais et que je savais être très-susceptible.

Ce que j'avais craint arriva. Dans la scène où, prenant la main de Véronique, je m'écriai : *Si bella Lindana, debbo adorarvi*, toute la compagnie m'applaudit à haute voix, tant j'avais donné à ces paroles l'expression convenable. Un coup d'œil que jetai à la dérobée sur Rosalie, me mit au désespoir. Je lisais dans ses yeux l'anxiété qu'elle s'efforçait en vain de dissimuler. Mais

je fus émerveillé du jeu de Véronique. La plus vive rougeur colora son visage, lorsque je lui pris la main en lui disant que je l'adorais. Il était impossible de représenter une amante avec plus de vérité.

On fixa le jour de la grande et dernière répétition au théâtre, et pour piquer la curiosité, les comédiens annoncèrent la première représentation de la manière suivante: *Nous donnerons tel jour la première représentation de* l'Écossaise, *de M.* de Voltaire, *traduite par un inconnu. Il n'y aura pas de souffleur.*

J'eus beaucoup de peine à calmer l'aimable Rosalie, dont l'affection était si craintive; mais cette jeune personne, d'un caractère excellent, parvint à se vaincre: elle voulut que je causasse librement avec Véronique, envers qui elle redoubla de bonté. Celle-ci en était digne par son esprit et son mérite.

Le soir de la première représentation de l'*Écossaise*, Rosalie, accompagnée de sa femme de chambre, y assista dans ma loge. Le marquis Grimaldi vint l'y visiter et lui

tint fidèle compagnie. La salle très-vaste, était remplie de tout ce qu'il y avait à Gènes de nobles, de riches et de belles dames. Les acteurs, jouant sans souffleur, furent trouvés excellens : on accueillit la pièce avec enthousiasme, et, par extraordinaire, elle fut redemandée cinq jours de suite.

J'avais envoyé ma traduction à Genève pour être offerte à Voltaire par mon ami le syndic. Il m'écrivit qu'il la lui avait présentée avec une lettre très-polie que j'y avais jointe, et par laquelle je le priais d'excuser ma témérité d'avoir pensé à travestir en mauvais italien un aussi excellent morceau de prose française. Voltaire avait déclaré sans cérémonie qu'il trouvait ma traduction détestable.

Cette nouvelle, jointe à l'incivilité de son silence (car il ne daigna pas me répondre), me piqua au vif. Je lui tins rancune, et ce grand homme eut en moi un ennemi de plus. Plusieurs ouvrages que je publiai par la suite, me fournirent l'occasion de lancer contre lui d'amers sarcasmes : je croyais me venger, et je ne faisais que

proclamer mon injustice : je n'ai fait tort qu'à moi-même ; si toutefois ces écrits me survivent. On me mettra à côté de ce Zoïle qu'une folle audace porta à attaquer un grand génie. Tout ce qu'on peut à bon droit blâmer dans Voltaire, ce sont ses moqueries sur la religion. S'il eût été vraiment philosophe, il n'en eût point parlé, n'eût-il eu à dire que des vérités. Il devait sentir qu'il ne faut jamais troubler le peuple dans son heureuse ignorance, quand on respecte la paix publique.

..... Vetabo, qui Cereris sacrum
Vulgârit arcanæ, sub îsdem
Sit, trabibus.

CHAPITRE XI.

Départ de Gènes. — Filouterie adroite. — Livourne. — Passano. — Pise. — Corilla. — Portrait de cette célèbre improvisatrice. — Florence. — Je retrouve dans la signora Palesi, cantatrice renommée, mon cher Bellino, ou plutôt Thérèse II. — Notre reconnaissance. — Témoignage de vive affection. — Il signor Palesi. — Dîner chez sa femme. — Rencontre avec l'abbé Gama.

J'ÉTAIS prêt à partir de Gènes, et je regardais les quatre chevaux attelés à ma voiture, lorsqu'un homme à qui je fis très-peu d'attention, s'approcha de moi. Payez-vous pour toute la route, me dit-il, ou seulement jusqu'au relais?—Je paye tout. Voici un doublon; rendez-moi mon reste. — Tout à l'heure. — Au bout de dix minutes, je veux partir, et recevoir ma monnaie. Le maître de poste se présente et me demande de l'argent. — J'ai déjà payé, et j'attends que l'on

me rende ce qui me revient. N'avez-vous pas reçu un doublon ? — Moi ! je vous demande bien pardon. — A qui donc l'ai-je donné? — Vous devez le savoir mieux que moi. — Il faut que ce soit à l'un de vos gens.

J'avais élevé le ton. On se rassemble autour de moi. Le maître de poste demande qui a reçu de moi un doublon. Personne ne répond. Je jure, je maudis ; tout est inutile. Enfin je vois que j'ai tort, je paye une seconde fois, et je finis par rire de bon cœur de ce tour d'adresse. Depuis lors, toutes les fois qu'il m'a fallu payer la poste, j'y ai regardé à deux fois. Il n'y a pas de pays où les filous soient aussi fins qu'en Italie, si ce n'est toutefois ceux de la Grèce ancienne et moderne.

Arrivé à Livourne, je descendis à la meilleure auberge. J'allai ensuite au théâtre. J'y rencontrai par malheur un acteur de ma connaissance ; je l'invitai à souper avec un soi-disant poëte qu'il me présenta. Ce pauvre diable, appelé Giacomo Passano, avait composé trois cents sonnets contre l'abbé Chiari, son ennemi, et qui était aussi le mien. Il fallut

entendre une douzaine de ces sonnets qui m'ennuyèrent à périr. Il voulait faire imprimer son recueil : l'argent lui manquait. Je lui donnai une demi-douzaine de sequins. Je fis la sottise d'y joindre une lettre de recommandation pour M. T....., à Berne, avec mon adresse à Rome, chez le banquier Belloni. Au surplus, Chiari, toute inimitié à part, était un vrai poëte. S'il eût eu plus de connaissance du théâtre, il eût surpassé Goldoni ; car il écrivait bien mieux que lui.

Je partis le lendemain pour Pise. J'y logeai à l'auberge des Housards, et j'y passai deux jours. Un Anglais, de qui j'avais acheté une chaise très-élégante, m'introduisit auprès de la célèbre Corilla, que je désirais vivement de connaître. Elle eut la bonté d'improviser en ma présence. Elle m'enchanta moins par son débit et sa beauté, que par l'esprit qui brillait dans ses inspirations poétiques, exprimées en beaux vers et dans l'italien le plus pur. Cette virtuose était louche. Je n'ai jamais pu concevoir pourquoi les anciens figuraient leur

Vénus avec ce défaut. Car une déesse de la beauté, aux yeux louches, m'a toujours paru une contradiction. On me dit que Corilla était capable d'inspirer l'amour le plus passionné à l'un de ses auditeurs, si elle fixait sur lui cet œil infirme, pendant qu'elle était animée par la chaleur de l'improvisation. Grâce au ciel, elle ne le dirigea pas de mon côté. Sans doute qu'elle ne me crut pas digne de cette faveur.

A Florence, je pris ma demeure chez le docteur Vannini, au *ponte Carraja*. Il était, me dit-il, membre indigne de l'Académie della Crusca. Mes fenêtres regardaient sur l'Arno et sur une charmante terrasse. Je pris une voiture de louage. Je donnai au cocher et au laquais la livrée de M. de Bragadio, bleu et rouge. Sans vouloir précisément briller, mon intention était de paraître décemment. Cela ne m'empêcha pas de parcourir seul et à pied les rues de la ville, dont je voulais examiner à mon aise toutes les magnificences. L'après-dînée, j'allai à la comédie. Je voulus voir l'arlequin Bossi. Son mérite me parut au-dessous de sa ré-

putation. La déclamation si vantée des Florentins, ne me fit non plus que très-peu de plaisir.

J'allai aussi à l'Opéra, sur la *via della Pergola* (rue de la Treille). Je pris une loge auprès de l'orchestre, non pour mieux entendre la musique, mais pour voir de plus près les actrices.

Quelle fut ma surprise, à l'aspect de la *prima donna!* Je reconnus à l'instant cette Thérèse II, que j'avais laissée à Rimini, au commencement de l'année 1744, après qu'elle eut jeté le masque d'adolescent, qu'elle portait sous le nom de Bellino: cette même Thérèse que j'aurais certainement épousée, si M. de Lages ne m'eût pas fait mettre en prison (1). C'était elle que je revoyais, au bout de dix-sept ans, encore jeune, et aussi belle, aussi remplie de grâces qu'à l'époque où je l'avais quittée. Je croyais me tromper : il me paraissait impossible que ce fût la même personne; mais

(1) *Voyez* le deuxième volume, pag. 186.

lorsqu'en chantant un air de bravoure, elle m'eut aperçu par hasard, je remarquai qu'elle ne cessait plus de me regarder. Je ne m'étais donc pas abusé. Dès qu'elle eut fini son air, et qu'elle fut rentrée dans les coulisses, un signe qu'elle me fit avec son éventail m'appela près d'elle.

Le cœur me battait en quittant ma loge. Je conservais pour ma seconde amie du nom de Thérèse un souvenir plein d'amour. Ce n'était pas ma faute si la lettre qu'elle m'avait adressée de Naples, treize ans auparavant, était demeurée sans réponse. En volant auprès d'elle, après une si longue séparation, je brûlais d'apprendre ce que nous présageait cette réunion imprévue, et les événemens qui avaient rempli pour elle cette éternité de dix-sept ans.

Arrivé à une porte qui conduisait sur le théâtre, je vois au pied d'un petit escalier Thérèse qui disait à la sentinelle de me laisser monter. Je cours à elle : la parole nous manque à tous deux ; je saisis sa main que je presse contre mon sein pour lui faire sentir les battemens de mon cœur qu'

dans la violence de ses mouvemens, semblait prêt à se fendre. Mon cher ami, s'écrie-t-elle, ah! quelle surprise! j'ai cru que j'allais tomber sans connaissance dans l'orchestre. Je ne conçois pas que j'aie pu arriver à la fin de mon air. Oh! que je suis malheureuse! Je suis obligée de souper ce soir en ville. — Je ne dormirai pas de la nuit. Je t'attends demain matin à huit heures. Où demeures-tu? — Chez Vannini. — Quel nom portes-tu? — Celui que tu connais. — Depuis quand es-tu à Florence? — D'hier. — Combien de tems y restes-tu? — Tant que tu voudras. — Es-tu marié? — Non. — Maudit souper! ô jour mémorable! retire-toi, mon ami, il faut que je rentre en scène. Adieu! demain matin, à huit heures.

J'allai au parterre, où je me rappelai tout à coup que j'avais oublié de demander à Thérèse, et elle de me dire son nom et sa demeure. Mais il m'était facile de m'en informer. Elle jouait le rôle de Mandane dans l'Artaxerce. Son jeu, son chant, étaient pleins d'expression. Je la trouvai admirable.

Je demandai à un jeune homme bien mis, auprès de qui j'étais, le nom de l'excellente actrice qui me charmait. — Monsieur est étranger, à ce qu'il me paraît. — Qui, Monsieur. — Cette actrice, Monsieur, porte mon nom : car c'est ma femme. Je me nomme Cirillo Palesi. — Je m'inclinai, en le remerciant, et je gardai le silence. Je tombai de mon haut. Thérèse était donc l'épouse de ce beau jeune homme. De peur de lui paraître indiscret, je ne lui demandai pas sa demeure. C'était un singulier effet du hasard que je me fusse précisément adressé à son mari, pour savoir qui elle était.

Je ne pus rester plus long-tems à l'Opéra. Je brûlais d'être seul pour penser à cette aventure si imprévue, et à la visite que je devais faire à Thérèse le lendemain matin. Tout mon attachement pour elle se réveillait. Je n'étais cependant pas fâché de la trouver mariée.

Ma voiture ne devant revenir qu'après le spectacle, je m'en retournai à pied, avec mon laquais. — Comment, lui dis-je, s'ap-

pelle la première chanteuse? — Elle portait, il y a quelque tems, le nom de Lanti. Depuis deux mois, elle se nomme Palesi; mais il n'y a point d'intrigue à nouer avec elle: elle possède une grande fortune, et le jeune homme qu'elle a épousé est un pauvre hère. — Où demeure-t-elle? — Au bout de cette rue. Nous allons passer devant sa porte: tenez: voici la maison: elle occupe le premier étage.

Arrivé à mon logement je me couchai, après avoir ordonné à Leduc de m'éveiller à six heures. — Il ne fait jour qu'à sept. — Je le sais bien. — Je serai ponctuel.

Le lendemain matin, à sept heures, j'étais à la porte de la signora Palesi. Je tire la sonnette. Une femme de chambre ouvre et me demande si je suis M. Casanova. — Oui. — Madame avait dit que vous viendriez à huit heures: c'est égal; entrez; je vais l'éveiller.

Au bout de cinq minutes, je vois paraître Palesi en robe de chambre. Il m'annonce que sa femme se lève et que je ne tarderai pas à la voir. Je pensai éclater, quand je le

vis me regarder plus attentivement et qu'il me dit : « N'êtes-vous pas la personne qui m'a demandé hier au soir le nom de ma femme? » — C'est moi-même. Je croyais reconnaître Madame, et un hasard heureux a voulu que je me sois adressé à son époux pour prendre mes informations. L'affection que vous m'inspirez est égale à celle que j'ai toujours eue pour votre épouse.

Thérèse parut, belle comme le jour. Nous nous avançâmes l'un vers l'autre, les bras ouverts, et nous nous tînmes embrassés, à deux reprises, comme d'anciens et tendres amis.. Elle fit asseoir son mari auprès d'elle. Nous n'avions pu tous deux retenir nos larmes. Mais en regardant Palesi, son ébahissement comique manqua nous faire étouffer de rire. — Tu vois, lui dit enfin Thérèse, mon père, et plus qu'un père pour moi, car je lui dois tout. O moment heureux, après lequel je soupirais depuis dix ans!

A ce nom de père, Palesi me regarda avec une nouvelle attention. J'avais peine à me retenir. Mais le pathétique de la scène

m'empêcha d'éclater. J'avais tout au plus deux ans de plus que Thérèse. Mais l'amitié se plaît à invoquer le nom sacré de père. Oui, Monsieur, dis-je à Palesi ; votre épouse est pour moi à la fois une fille, une sœur chérie, ou plutôt c'est un ange, un être céleste.

Ta dernière lettre, continuai-je, en m'adressant à Thérèse, ... — Je sais tout. Tu avais une passion que l'on a vue de mauvais œil : on t'a enfermé sous les Plombs. J'ai appris à Vienne ton évasion miraculeuse. Plus tard, j'ai su tes succès à Paris et à Amsterdam. Mais, depuis ton dernier départ de Paris, je n'ai point eu de tes nouvelles. Enfin, nous nous sommes revus ; à présent, je mourrai contente. Je te raconterai ce qui m'est arrivé depuis dix ans que nous ne nous étions vus. Maintenant je suis heureuse ; tu vois M. Palesi. Il est de Rome. Nous sommes mariés depuis deux mois : nous nous aimons, et j'espère que tu auras pour lui l'amitié que tu as pour moi.

Nous nous embrassâmes, Palesi et moi.

Ses traits exprimaient le plus singulier embarras. Il ne savait trop comment en agir avec un homme qui était à la fois le père, le frère et l'ami de sa chère moitié, ni de quel œil il devait regarder notre tendresse mutuelle. L'affection que me témoignait Thérèse avait réveillé toute la mienne. Son mari nous ayant quittés quelques instans pour hâter le déjeuner, nous nous prodiguâmes les assurances d'une éternelle amitié, en les scellant par de tendres embrassemens. Mais madame Palesi se levant tout à coup, me dit : « Mon cher ami, j'aime sincèrement mon mari, et je veux lui rester fidèle. Ainsi contentons-nous de la certitude de nous aimer toujours, et évitons désormais tout tête-à-tête. Cela te chagrine-t-il ? »

— Je te trouve enchaînée, tandis que je suis libre. Je t'aime plus que jamais. Je suis heureux que tu me conserves ton affection, malheureux d'être obligé de renoncer à te posséder. Ah! pourquoi faut-il que je te retrouve aimée d'un homme que tu aimes, et mariée ! Nous n'aurions jamais dû nous

séparer. Au surplus, je n'aurai jamais d'autre volonté que la tienne. Ton mari ignore sans doute nos anciennes relations?

— Certainement. Il ne sait presque rien de l'histoire de ma vie, et je suis satisfaite de ne le voir témoigner à cet égard aucune curiosité. Il sait, ce qui n'est un secret pour personne, que j'ai fait ma fortune à Naples, où je suis censée être venue à l'âge de dix ans. C'est un petit mensonge, qui ne fait tort à personne, et qui m'est utile. Je me donne vingt-quatre ans. Qu'en dis-tu?

— En vérité, on ne croirait jamais que tu en as trente-deux.

— Tu veux dire trente et un. Quand je t'ai connu, j'en avais au plus quatorze.

— Je croyais que c'était quinze.

— C'est possible : mais, parle-moi franchement. En parais-je plus de vingt-quatre?

— Je te jure que tu ne les parais même pas. Mais à Naples....

— Oh! à Naples, on pourrait me chicaner. Mais il n'est pas question de cela. Mon cher ami, je t'ai réservé un moment, qui sera un des plus heureux de ta vie.

— L'un des plus heureux de ma vie, eh! comment?

— Permets-moi de garder encore mon secret: Je me fais une fête de ta surprise. Parlons maintenant de l'essentiel. Quelle est ta position actuelle? Si tu as besoin d'argent, je suis en état de te rendre très amplement ce que tu as fait pour moi. Ma fortune est à moi seule. J'ai cinquante mille ducats à la banque de Naples, et autant en diamans. Dis-moi quelle est la somme dont tu as besoin. N'y regarde pas. Vite! on apporte le chocolat.

Tel était le caractère de Thérèse Palesi. Profondément touché, je la serrai contre mon sein, et le chocolat arriva, avant que j'eusse pu lui répondre.

Pendant le déjeuner, Thérèse m'annonça qu'elle avait chez elle à dix heures, répétition d'un nouvel Opéra. Elle m'invita à dîner, et à rester jusqu'au soir, si je n'avais pas d'affaires. Je lui promis de ne la quitter qu'au moment où elle me serait enlevée par son heureux époux. Palesi m'embrassa vivement. Il semblait en quelque sorte, reconn-

naissant de ne trouver en moi rien qui annonçât un homme capable de troubler la paix du ménage.

C'était un jeune homme d'environ vingt-deux ans, trop beau pour un homme : car sa beauté participait des attraits des deux sexes. Je trouvais Thérèse très-excusable de s'être éprise de cette figure d'Antinoüs ; mais peu prudente d'avoir choisi un mari de cette sorte ; car de pareils maris deviennent toujours des maîtres.

Sa femme de chambre, fort jolie personne, ayant annoncé ma voiture, je demandai la permission de faire entrer mon laquais de louage. — Qui t'a commandé, lui dis-je, de m'amener ma voiture ? — Personne, mais je connais mon devoir. — Qui t'a dit que j'étais ici ? — Je l'ai deviné. — Va chercher Leduc, et reviens avec lui.

J'ordonnai à Leduc de payer à ce maraud ce qui lui était dû, de lui retirer ma livrée, et de prier le docteur Vannini de me trouver un laquais d'aussi bonne mine, mais moins habile à deviner.

A dix heures parurent les comédiens et

les comédiennes, avec un essaim d'amateurs. Tous baisèrent la main de Thérèse, qui reçut leurs hommages avec beaucoup de grâce.

Après la répétition, qui dura trois mortelles heures, la cour de Thalie s'éclipsa, à l'exception d'une jeune cantatrice pleine de talent, appelée Rédégonde, qui était invitée à dîner. Elle était de Parme. Les autres convives ne tardèrent pas à arriver; d'abord la signora Corticelli, jeune et jolie danseuse, de Bologne, puis, un moment après, un vieux abbé, très-élégamment vêtu, qui, d'un air riant, s'avança à petits pas, vers Thérèse, et mettant un genou en terre, à la manière portugaise, lui baisa la main. Avec un sourire agréable, elle le pria de prendre place à sa droite. J'étais assis à sa gauche. Je reconnus aussitôt l'abbé Gama, que j'avais laissé, dix-sept ans auparavant, à Rome, auprès du cardinal Acquaviva; mais je ne parus pas le reconnaître. Quoiqu'il eût beaucoup vieilli, il était toujours le même. Ses yeux gris n'étaient occupés que de Thérèse. Il l'accablait de cajoleries insipides,

et n'honorait personne autre de la moindre attention. Dans l'espoir de n'en être pas reconnu, je ne fis pas semblant de le voir, et je causai avec la signora Corticelli. Mais Thérèse me rappela à l'ordre, en me disant que M. l'Abbé désirait savoir si je ne le reconnaissais pas. Fixant alors les yeux sur lui, je joue la surprise, je me lève et je lui demande si je n'ai pas l'honneur de voir M. l'abbé Gama? —Lui-même, me répondil en s'élançant vers moi, et en m'accablant d'embrassades. Tel était le fin matois que j'ai dépeint au lecteur dans le second volume de ces Mémoires.

CHAPITRE XII.

Dîner chez la signora Palosi. — Césarino. — Son histoire. — Aventures de Thérèse. — Heureux jour. — Histoire de l'abbé Gama. — Pombal et les Jésuites. — Curiosité de l'Abbé. — Le feld-maréchal marquis Botta. — Le chevalier Mun. — Proposition d'une mission pour moi au Congrès d'Augsbourg donnée par la Cour de Lisbonne. — Nouvelle du voyage de mademoiselle Roman à Paris. — Le fatalisme. — Friponnerie de Karl Ivanoff. — Ma sottise. — Je reçois l'ordre de quitter Florence. — Mon départ. — Arrivée à Rome.

—

Ce fut entre l'abbé Gama et moi un assaut confus de demandes et de réponses. Il avait quitté le service de l'Espagne, pour passer à celui du Portugal.

Au milieu de notre conversation, une apparition subite m'émut jusqu'au fond de l'âme. C'était un jeune homme de quinze à seize ans, d'une physionomie agréable, et tout italienne. Il salua la compagnie, en

entrant. J'étais le seul qui ne le connût pas. La signora Palesi se hâta de me le présenter, comme son frère. Je l'accueillis civilement; mais d'un air troublé; je n'avais pas eu le tems de me remettre. Ce prétendu frère de Thérèse était tout mon portrait. Seulement, il avait le teint un peu brun. Il ne me fallut qu'un instant pour reconnaître en lui mon fils. Jamais la nature n'avait été plus indiscrète. Telle était la surprise que Thérèse m'avait ménagée, pour jouir de mon étonnement et de ma joie. Jamais, dans ses lettres de Naples, elle ne m'avait fait présager cet événement, et l'idée ne m'en était pas venue.

Je pensai que Thérèse aurait pu éviter cette rencontre; car il ne fallait que des yeux pour voir à la minute, que ce jeune homme était ou mon fils, ou mon frère. Je lançai à Thérèse un coup d'œil qu'elle éluda. Le jeune homme me regardait d'un air étonné; à peine écoutait-il ce que lui disait sa sœur. Les spectateurs nous considéraient tour à tour pour comparer nos traits. S'ils le prenaient pour mon fils, ils devaient croire

que j'avais été l'amant ou le mari de la mère de Thérèse : car elle paraissait trop jeune, pour qu'on la crût elle-même la mère de l'enfant. Il n'y avait, d'un autre côté, pas plus d'apparence que je fusse le père de Thérèse, car j'avais l'air presque aussi jeune qu'elle.

Ce qui me plut surtout dans le jeune homme, c'était sa belle prestance, et la manière spirituelle dont il s'exprimait, dans le dialecte napolitain. Thérèse le plaça à table à côté de moi. Je lui trouvai des connaissances et une culture que procure rarement l'éducation napolitaine.

Thérèse lui dit qu'il faudrait cependant bientôt commencer à parler Toscan. Il n'y a, que six mois, ajouta-t-elle, en s'adressant à moi, qu'il est hors des mains de son instituteur. C'est à lui qu'il doit tout ce qu'il sait, et entre autres son acquis en musique, qu'il aime passionnément. Vous l'entendrez sur le clavecin.

Soit force du sang, soit préjugé, ou amour-propre, le fils de madame Pales m'enchantait à tel point, qu'en nous levant

de table, je le pressai contre mon cœur avec une expression de tendresse qui émut toute la compagnie. Je l'invitai tout entière à dîner pour le lendemain, et l'abbé Gama à déjeuner.

Après le départ des convives, don Césarino (c'était le nom que portait l'aimable jeune homme) me pria de faire avec lui un tour de promenade. Je lui dis, en l'embrassant, qu'il pouvait prendre ma voiture, pour aller promener avec son beau-frère, attendu que je ne voulais pas quitter sa sœur. Palesi l'emmena aussitôt.

Quand nous fûmes seuls, Thérèse et moi, je la félicitai vivement. — C'est, me répondit-elle, un charmant gage de notre tendresse. Le duc, qui me prit sous sa protection à Rimini, l'a fait élever. Je lui avais confié mon secret. Personne que lui n'en a rien su. Par ses soins, l'enfant, à sa naissance, fut envoyé à Sorrento, où il reçut au baptême, le nom de César-Philippe Lanti : il y passa neuf ans, et fut mis ensuite sous la direction d'un homme de beaucoup de mérite, qui lui a fait faire de bonnes études.

Dès sa plus tendre enfance, il n'a vu en moi qu'une sœur. Tu ne peux pas te faire d'idée de ma joie, lorsque, d'année en année, je vis se développer sa ressemblance avec toi : c'était pour moi le gage assuré d'une union sur laquelle je comptais, aussitôt que nous nous reverrions. Chaque fois que je le regardais, je me persuadais de l'impossibilité qu'il ne fît pas sur ton cœur la même impression que sur le mien. J'étais convaincue que tu ne refuserais pas à cette aimable créature le rang de ton fils légitime, et qu'ainsi je deviendrais ton épouse.

Après la mort du duc mon protecteur, je quittai Naples. Mon Césarino resta dans sa pension, sous la tutelle du prince della Riccia. Ton fils est propriétaire d'un capital de vingt mille ducats, dont je touche les intérêts, sans qu'il le sache; mais je pourvois amplement à tous ses besoins. Mon cœur souffre cruellement de ce que je ne puis le nommer mon fils. S'il me connaissait pour sa mère, à coup sûr, il m'aimerait encore bien plus tendrement. Je ne saurais t'exprimer mon enchantement, quand j'ai

vu ton étonnement, ta joie et ton inclination pour lui.

— Et notre ressemblance ?

— M'a charmée. Car, elle ne peut faire naître d'autre idée, sinon que tu as été le second mari, ou le bien aimé de ma mère. Telle est la cause à laquelle Palesi lui-même attribue notre affection mutuelle. Il me dit hier au soir que Césarino était mon frère du côté de ma mère, mais non pas du côté paternel. Car il venait de voir au parterre son père, qui, certainement, ne pouvait être le mien. Si j'ai des enfans de Palesi, ils hériteront de ma fortune, à ma mort, sinon, tout appartiendra à ton Césarino. Mon capital est en mains sûres.

Thérèse me conduisit dans son cabinet, et m'ouvrit une cassette contenant tous ses bijoux et plus de cinquante mille ducats en bons papiers. Elle y avait en outre quantité d'argenterie.

Je lui demandai si notre fils s'était déjà montré accessible à l'amour ? Je ne le crois pas, me répondit-elle. Je soupçonne cependant ma femme de chambre d'être éprise

de lui. Je l'observerai. — Laisse-moi emmener Césarino. Je lui ferai connaître le grand monde. — Demande-moi tout ce que tu voudras ; mais laisse-moi ton fils. Crois-tu que je ne me permets jamais de l'embrasser ? J'en deviendrais folle. Si tu savais combien son caractère est excellent, comme il m'aime ! Que dira-t-on à Venise, quand, dans quatre mois on y verra reparaître Casanova, plus jeune de vingt ans qu'à l'époque où il s'évada des Plombs ? — Ainsi tu comptes te rendre à Venise, pour l'ascension ? — Oui, et toi, tu vas à Rome ? — Et de là à Naples, pour voir mon ami, le duc de Matalone. — Je le connais. Il a épousé la fille du duc de Borino. Elle lui a donné un fils, et l'on en cause ; car on ne croit guère à Naples que le duc en puisse être le père.

Nous continuâmes, Thérèse et moi, à causer pendant tout l'après-midi, jusqu'au retour de Palesi et de Césarino. Au souper, celui-ci acheva de conquérir tout mon amour paternel. Sa vivacité napolitaine éclata en malice pleine d'enjouement. Il me

prié de l'écouter sur le clavecin. Les chansons napolitaines qu'il fit entendre en s'accompagnant, étaient si bouffonnes, que nous en rimes à gorge déployée. Thérèse, nous regardant alternativement, allant de l'un à l'autre, finit par s'écrier : point de bonheur en ce monde, sans l'amour !

Ainsi finit cette journée, l'une des plus heureuses de ma vie.

Le lendemain, vers les neuf heures, j'eus la visite de l'abbé Gama. La joie, me dit-il, de me revoir plein de santé, et dans un état florissant, après tant d'années, lui arrachait des larmes. Je ne prenais pas sa sensibilité tout-à-fait au sérieux. Néanmoins j'en étais flatté. Quelque raisonnable que l'on soit, on ne se soustrait jamais entièrement au charme de la flatterie.

L'abbé Gama n'était pas méchant : il était au contraire plein de douceur et d'aménité, autant que de finesse. Mais il était toujours tel que je l'ai peint dans le second volume de ces Mémoires, dominé par une manie de curiosité vraiment extraordinaire. Il ne

se fit pas prier pour me raconter son histoire très-longuement.

Il avait passé, comme je l'ai dit, du service d'Espagne à celui du Portugal, en qualité de secrétaire de la légation du commandeur Almada. Mais il avait été obligé de quitter Rome, le pape n'ayant pas voulu permettre à Sa Majesté très-fidèle de faire châtier les Jésuites qui, à la vérité, n'avaient fait casser qu'un bras au Roi, mais qui n'en avaient pas moins conjuré sa mort (1). Gama parcourait alors l'Italie, entretenait une correspondance assidue avec le célèbre Pombal, et attendait la fin de toutes ces querelles pour retourner à Rome. C'était là l'essentiel de son histoire. Mais il s'était amusé à la broder d'épisodes pendant une heure. Il voulut que je lui donnasse sa revanche en lui racontant la mienne. Autant il avait mis de talent à allonger sa narration,

(1) On ne dira pas que c'est ici un révolutionnaire qui se plaît à calomnier les révérends Pères.

autant j'en employai à abréger mon récit. Je me fis un plaisir de punir ainsi sa curiosité. Il me demanda d'un air indifférent ce que j'allais faire à Rome. Je lui dis que c'était pour me jeter aux pieds du Saint-Père, et solliciter son intercession auprès de l'inquisition d'État, afin d'obtenir mon pardon. Je lui faisais un mensonge; mais si je lui eusse dit, ce qui était vrai, que j'allais à Rome, uniquement pour mon plaisir, il ne m'aurait pas cru. C'est dégrader la vérité, que de la dire au méfiant qui n'y veut pas croire.

Gama me témoigna le désir d'entretenir une correspondance avec moi: j'y accédai. Il se félicita de pouvoir me donner une preuve de son amitié, en me présentant au marquis Botta Adorno, alors gouverneur de Toscane: et l'ami de l'empereur François Ier. J'acceptai avec reconnaissance. Il tourna la conversation sur la signora Palesi: mais je me tins sur la réserve. Ayant remarqué sur mon pupitre une copie faite avec beaucoup d'élégance, il voulut savoir

si c'était l'ouvrage de mon secrétaire. Costa, qui se trouvait là, lui répondit en espagnol que le manuscrit était de sa main. L'Abbé se répandit en complimens, et me pria de lui céder ce garçon pendant quelques heures. Il voulait lui faire mettre des lettres au net. Je le refusai sans cérémonie, en lui disant que je ne pouvais me passer de mon copiste. C'était une tactique de curieux. Gama voulait le faire parler à son aise.

Les psychologues n'ont point classé la curiosité au nombre des passions. C'est une qualité très-recommandable de l'esprit humain, quand elle prend tous les mystères de la nature pour l'objet de ses nobles recherches : mais c'est un vice, quand elle ne s'applique qu'à scruter les affaires d'autrui ; car, alors elle n'a pour but qu'un avantage personnel, ou la satisfaction d'un autre. Elle peut dégénérer en maladie de l'âme : tous les esclaves de la curiosité sont tourmentés par l'inquiétude et les soucis.

J'eus pour convives à dîner M. et madame Palesi, Césarino, et toutes les personnes de

j'avais invitées chez Thérèse. Vannini nous servit un excellent repas, auquel nous fîmes tout honneur par notre appétit et notre gaieté.

Le lendemain, l'abbé Gama, chez qui j'avais déjeuné, me conduisit chez le feld-maréchal marquis Botta, et me présenta à Son Excellence. C'était à tous égards un homme de mérite. Il s'était rendu célèbre lors de l'insurrection de Gênes. Il y commandait les troupes autrichiennes, lorsque les Génois, furieux de l'oppression de leur patrie, se soulevèrent tout à coup, et forcèrent leurs hôtes incivils à évacuer la ville. Sans cet événement, c'en était fait de leur république. Son Excellence quitta, pour me recevoir, son cercle brillant de Florentins des deux sexes. Il parla beaucoup de Venise, et de manière à me prouver qu'il connaissait bien ma patrie. Je trouvai l'occasion de glisser quelques observations sur la France, qui parurent lui faire plaisir. Il nous conta ensuite des anecdotes curieuses sur la cour de Russie. Il s'y était trouvé lorsque Élisabeth

Pétrowna était montée, sans beaucoup de difficulté, sur le trône de son aïeul.

Quelques jours après, nous retournâmes, l'abbé Gama et moi, chez le feld-maréchal qui nous avait invités. Le dîner était brillant. J'y fis connaissance avec le résident d'Angleterre, le chevalier Man, homme aimable, riche et ami des arts, dont il jugeait avec un goût parfait. Il était un objet d'admiration pour la ville de Florence. J'allai le voir le lendemain. La disposition de son jardin, le choix de ses livres, ses tableaux, ses meubles, tout annonçait en lui un esprit cultivé au mieux. Il me rendit ma visite, et, en m'engageant à dîner, il fut assez aimable pour inviter en même tems madame Palesi, son mari, et Césarino. Après le dîner, le jeune homme amusa la société par son talent sur le clavecin. Notre ressemblance n'échappa pas au chevalier. Ce fut pour lui une occasion de nous montrer des miniatures d'une grande beauté.

Je passai une matinée avec lui à visiter la célèbre galerie, où nous admirâmes les mer-

veilles de la peinture, de la sculpture et de la gravure en pierre.

En dinant avec l'abbé Gama, que j'avais engagé, nous ne parlâmes que politique. Il me demanda s'il me serait agréable de recevoir une mission de la cour de Lisbonne pour le congrès dont la réunion à Augsbourg paraissait très-probable. Il ajouta que je pourrais tout espérer de cette cour, si je remplissais cette mission à son gré. Je lui répondis que j'étais prêt à faire tout ce dont il me jugerait capable, que j'attendrais de ses nouvelles, et que je serais exact à lui faire connaître les lieux où je séjournerais. Jamais je n'ai éprouvé un plus vif désir de figurer comme diplomate.

Une lettre que je reçus le lendemain de Grenoble m'intéressa vivement. Valenglar m'écrivait que mademoiselle Roman était partie pour Paris avec sa tante. On s'était décidé à hâter le voyage, pour ne pas risquer de faire mentir l'horoscope, en le retardant. Elles n'auraient jamais vu Paris, si une lubie ne m'eût pas fait imaginer un ho-

roscope extravagant. Combien d'événemens l'histoire ne nous raconte-t-elle pas, qui ne fussent jamais arrivés, si on ne les avait pas prédits ! Nous sommes nous-mêmes les directeurs de ce qu'on appelle notre destinée ; et *la nécessité* des stoïciens n'est qu'une fable. Les preuves de la toute-puissance du destin ne sont fondées que sur des sophismes avec lesquels nous nous faisons illusion. Cicéron s'en est moqué. Quelqu'un qui s'était proposé de lui faire une visite, lui écrivit : « Si je ne suis pas allé vous voir, il est évident que c'est parce que je ne l'ai pas pu. » Il répondit : *Veni ergo cras, et veni ; etiamsi venturus non sis.* « Venez donc demain, et venez toujours, quand même vous ne pourriez pas venir. » Pour que le fatalisme soit conséquent, il faut admettre un enchaînement d'événemens nécessaires *a parte antè*, et alors adieu la liberté morale de l'homme, il n'y a plus ni vice ni vertu ; or, une voix intérieure me crie que je suis quelque chose de plus qu'une machine.

Je ne pensais guère à quitter Florence ;

lorsqu'un incident, que je n'avais pas pu prévoir, m'y obligea. Vannini m'apporta une lettre que j'ouvris, et dans laquelle je trouvai une lettre de change de 200 écus sur le banquier Sasso-Sassi. La lettre était d'un fripon qui se faisait appeler Charles Ivanoff. Je l'avais vu en société à Avignon. J'avais su éluder ses tentatives pour m'escroquer de l'argent, et je savais qu'il avait été obligé de s'enfuir de Gênes, pour se soustraire à des poursuites sérieuses. Il était alors à Pistoïa, où il était retenu faute d'argent pour payer son hôte. Il m'envoyait une lettre de change qu'il prétendait avoir reçue d'un anglais de distinction, par qui elle était souscrite, me priant de m'en faire compter le montant, et de le lui faire parvenir. Rien ne semblait plus facile. Mais la lettre de change pouvait être fausse, et eût-elle été de bon aloi, je ne voulais pas que l'on me crût en rapport avec un fripon signalé. Au lieu de la lui renvoyer, j'imaginai de courir à Pistoïa, pour la lui rendre moi-même. Il ne me fallut que trois minutes

pour la lui remettre, en lui disant qu'il pouvait la confier à son hôte, qui s'en ferait compter le montant. Je répartis aussitôt.

Quel fut mon étonnement le lendemain de voir entrer chez moi Sasso-Sassi avec l'hôte du prétendu Ivanoff. Le premier me dit que la lettre de change était fausse, mais que l'hôte qui l'avait escomptée, parce qu'il savait que je l'avais apportée moi-même à son locataire, et que j'étais connu, en réclamait de moi le montant, Ivanoff ayant disparu, après avoir reçu l'argent.

Je lui demandai si l'hôte était fou? Vannini attestait que l'effet que j'avais reporté, se trouvait dans la lettre que le fripon m'avait adressée. Je n'avais point parlé à l'hôte. Quel recours pouvait-il donc exercer contre moi? Sassi lui dit aussitôt qu'il n'avait en effet aucun droit à faire valoir. Cet homme ayant répondu insolemment, je le chassai.

Le lendemain je reçus l'ordre de me présenter devant l'auditeur chargé de la police. Il prétendit que je devais payer. Je m'y refusai, et je reçus bientôt par écrit, l'ordre

de rembourser l'hôte d'Ivanoff, ou de quitter Florence sous trois jours. Je portai mes plaintes au feld-maréchal, accompagné de l'abbé Gama. Je trouvai Sassi, qui avait déjà réclamé pour moi auprès de son Excellence. Le feld-maréchal me dit que la décision de l'auditeur était absurde, mais que sa qualité de gouverneur ne lui donnait pas le droit d'intervenir dans cette affaire, et qu'à ma place, il quitterait Florence, plutôt que de payer. Je répondis donc à l'auditeur, que j'exécuterais son ordre à la lettre; et je me préparai à partir.

La part que tous mes amis prenaient à ma disgrâce, et leurs malédictions contre l'auditeur, me procurèrent quelque consolation. Je passai les trois jours dans la société de madame Palesi, du chevalier Man, et de l'abbé Gama. La veille de mon départ, le marquis Botta m'invita à dîner. Il y avait trente couverts. Je passai la dernière soirée avec ma chère madame Palesi; nous nous promîmes d'entretenir une correspondance assidue. Le lendemain, je quittai la belle

ville de Florence, et au bout de trente-six heures, je me trouvai aux portes de la ville éternelle, qui semblait s'étendre devant moi, dans le silence de la nuit, élevant vers le ciel la magnifique coupole de la basilique consacrée au prince des apôtres.

FIN DU TOME NEUVIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

Événement fâcheux à Amsterdam. — Esther. — Manon Balletti me manque de foi. — Le comte de Saint-Germain. — Sa fuite en Angleterre.

CHAPITRE II.

Adieux à Esther. — Voyage à Stuttgard par Cologne et Bonn. — Séjour à Stuttgard. — Le duc de Wurtemberg, son gouvernement et sa cour. — Mes disgrâces à Stuttgard et mon évasion. — Je cherche refuge à Zurich. — Visite à l'abbaye d'Einsiedeln. — Bon accueil de l'Abbé. — Projet de me faire moine. 29

CHAPITRE III.

Séjour à Zurich. — Ma présentation chancelle. — Les quatre pélerines d'Einsiedeln. — Je joue le rôle de garçon d'auberge pour m'approcher d'une belle amazone. — Visite de l'Abbé d'Einsiedeln. — Je renonce à me faire moine. — Je suis l'amazone à Soleure. — Je me fais un ami de M. de Chavigny ambassadeur de France. — Je joue avec mon amazone dans l'*Écossaise*. — Mes projets. 71

CHAPITRE IV.

Je loue une maison de campagne près de Soleure, appartenant à M. de..... — Ma gouvernante, madame Dubois. — Son portrait. — Elle gagne mon amitié et ma confiance. — Mes relations avec M. de Chavigny, M. et madame de..... — Difficultés de ma situation entre madame de..... et madame Dubois — Mes adieux à madame de..... — Mon départ pour Berne avec madame Dubois. 104

CHAPITRE V.

Berne. — M. de Muralt. — Mœurs du pays. — Madame de Saone. — Sa maladie. — Lebel demande la main de madame Dubois. — Nos confidences à ce sujet. — Correspondance avec l'Ambassadeur et lui. — Madame Dubois se rend à Lausanne. — Mon départ pour cette ville. — Station à Morat. — Visite au docteur Herrenschwand. 132

CHAPITRE VI.

Arrivée et séjour chez Haller. — Conversation avec ce grand homme. — Son opinion sur Voltaire, Rousseau et Pétrarque. — Portrait de Haller. — Arrivée et séjour à Lausanne. — Anecdotes sur Voltaire. — Lord Roxbury. — Fox. — Mademoiselle de Sacconai. — Réflexions sur le beau. — Raphaël. — Les peintres de portraits. — Mon consentement au mariage de madame Dubois avec Lebel. — Notre repas d'adieu. — Notre séparation. — Voyage à Genève avec un Pasteur de cette ville. — Mon arrivée chez Voltaire. 151

CHAPITRE VII.

Ma réception chez Voltaire. — Algarotti. — Conversation sur la littérature italienne. — Arioste. — Stances du Roland, récitées par Voltaire et par moi. — Les Sonnets. — Voltaire me retient trois jours. — Fox. — Madame Denis. — Tronchin. — Le duc de Villars. — Son portrait. — Tassoni. — Albergati. Capacelli. — Goldoni. — Nos discussions sur ces trois auteurs. — Poëme macaronique de Théophile Foligno. 178

CHAPITRE VIII.

Dernière visite à Voltaire. — Disputes entre nous. — Merlin Cocci. — Martelli. — Ma traduction de Rhadamisthe, en alexandrins italiens. — Tancrède. — Anecdote relative à Haller. — Je quitte Voltaire. — Ma rancune contre lui. 206

CHAPITRE IX.

Départ de Genève. — Annecy. — Aix en Savoie. — Le marquis de Prié. — Fox. — La fausse M. M..... — Arrivée et séjour à Grenoble. — Valenglar. — Ma passion pour mademoiselle Roman. — Je lui prédis qu'elle sera aimée de Louis XV. — Notre séparation. — Arrivée à Avignon. — Dolci. — M. et madame Stuart. — Notre pèlerinage à Vaucluse. — Départ pour Marseille. 217

CHAPITRE X.

Conversation singulière avec un jeune mendiant italien, appelé *Costa*. — Je le prends à mon service. — Arrivée à Marseille. — Tableau de

cette ville. — J'arrive à Gênes. — Marquis Grimaldi. — Je fais jouer ma traduction italienne de l'*Écossaise*. — Succès complet. — Rosalie Véronique. — Voltaire se moque de ma traduction. — Ma rancune et mon injustice envers ce grand homme. 239

CHAPITRE XI.

Départ de Gênes. — Filouterie adroite. — Livourne. — Passano. — Pise. — Corilla. — Portrait de cette célèbre improvisatrice. — Florence. — Je retrouve dans la signora Palesi, cantatrice renommée, mon cher Bellino, ou plutôt Thérèse II. — Notre reconnaissance. — Témoignage de vive affection. — Il signor Palesi. — Dîner chez sa femme. — Rencontre avec l'abbé Gama. 253

CHAPITRE XII.

Dîner chez la signora Palesi. — Césarino. — Son histoire. — Aventures de Thérèse. — Heureux jour. — Histoire de l'abbé Gama. — Pomba et les Jésuites. — Curiosité de l'Abbé. — Le feld-maréchal marquis Botta. — Le chevalier Mau. — Proposition d'une mission pour moi au Congrès d'Augsbourg donnée par la Cour de Lisbonne. — Nouvelle du voyage de mademoiselle Roman à Paris. — Le fatalisme. — Friponnerie de Karl Ivanoff. — Ma sottise. — Je reçois l'ordre de quitter Florence. — Mon départ. — Arrivée à Rome. 27[illegible]

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

00020328

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015